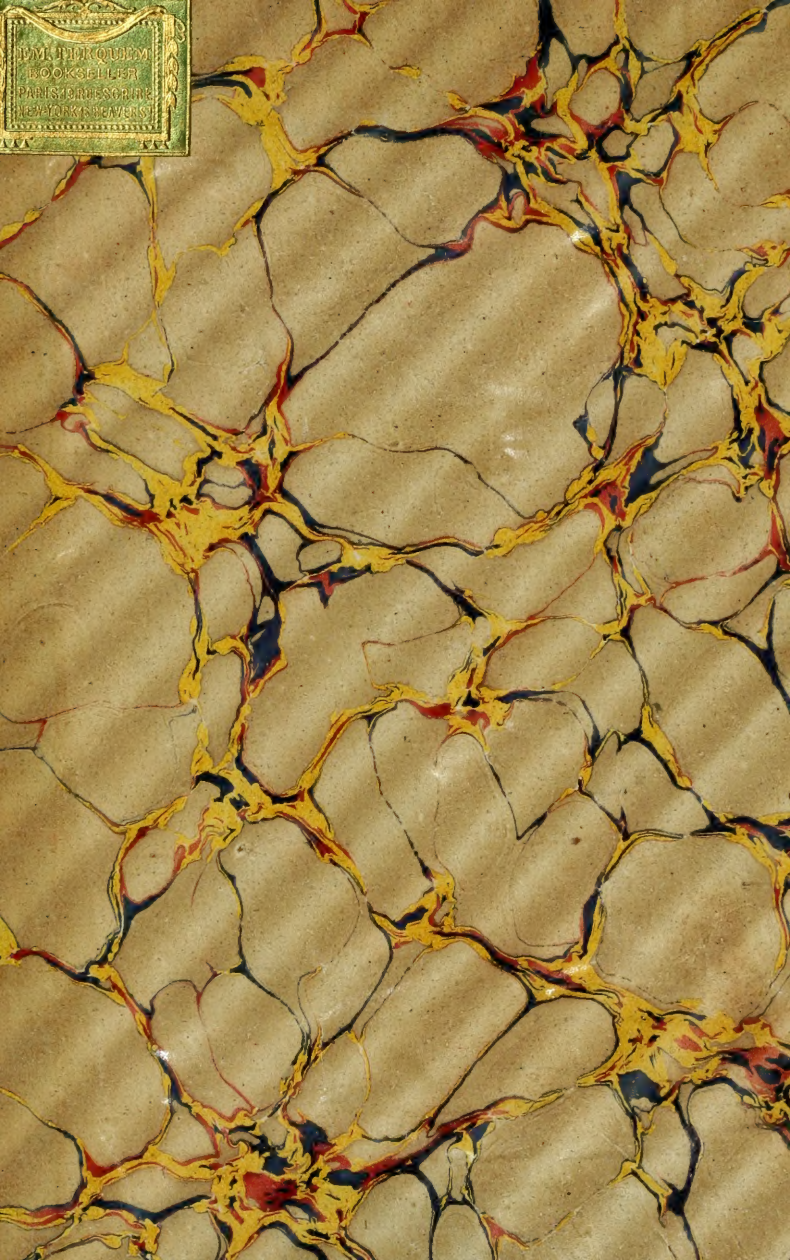




DIX ANS D'ÉMIGRATION

(1791-1801)

SOUVENIRS

DE

FRANÇOIS DE CÉZAC

HUSSARD DE BERCHÉNY

VOLONTAIRE A L'ARMÉE DE CONDÉ

PUBLIÉS

Par le Baron A. de MARICOURT

PARIS

ÉMILE-PAUL, ÉDITEUR

100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100

PLACE BEAUVAU

1909

DIX ANS D'ÉMIGRATION

(1791-1801)

SOUVENIRS

DE

FRANÇOIS DE CÉZAC

HUSSARD DE BERCHÉNY

VOLONTAIRE A L'ARMÉE DE CONDÉ

OUVRAGES PUBLIÉS PAR LE BARON A. DE MARICOURT

Souvenirs du baron Hüe, officier de la chambre des rois Louis XVI et Louis XVIII (1787-1815), avec gravures, introduction et notes. Calmann-Lévy, 1903, in-8°.

Du Protestantisme au Catholicisme. *Psychologie d'une conversion au XVIIe siècle : Mme Chardon.* Bloud, 1904, in-18.

En Marge de notre histoire. Émile-Paul, 1905, in-8°.

Oscar II intime, avec gravures. Juven, 1906, in-12.

Madame de Souza et sa famille. *Les Marigny, les Flahaut, Auguste de Morny* (1761-1836). Émile-Paul, 1907, in-8°. (*Ouvrage couronné par l'Académie Française.*)

Les Aventures du cardinal de Richelieu et de la duchesse d'Elbeuf (*Roman anonyme du XVIIe siècle*). Sansot, 1909, in-16.

DIX ANS D'ÉMIGRATION

(1791-1801)

SOUVENIRS

DE

FRANÇOIS DE CÉZAC

HUSSARD DE BERCHÉNY

VOLONTAIRE A L'ARMÉE DE CONDÉ

PUBLIÉS

Par le Baron A. de MARICOURT

PARIS

ÉMILE-PAUL, ÉDITEUR

100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100

PLACE BEAUVAU

1909

INTRODUCTION

Dans une des contrées les plus pittoresques du centre de la France, le Sarladais, le manoir de Belcayre, arrogamment perché comme une aire de vautour sur une console de rocs, domine, à l'extrême limite des communes de Saint-Léon et de Thonac, le cours de la Vézère dont les eaux profondes reflètent son corps de logis, sa tour du xv[e] siècle et son cordon de machicoulis que les ans ont lentement effrittés.

C'est là que naquit le 25 décembre 1773 Charles-François de Cézac de Belcayre, auteur de ces *Souvenirs*.

A la fin du xvi[e] siècle, le château de Belcayre appartenait à un fameux chef de ligueurs, Gaspard de Reilhac, plus connu sous le nom de capitaine Belcayre, dont les prouesses sont demeurées légendaires dans la région. Une de ses descendantes, M[lle] de Calvimont, l'apporta plus tard en dot à Antoine-Pierre de Cézac, issu d'une

ancienne famille depuis longtemps fixée dans le pays de Bergerac. Le grand-père d'Antoine-Pierre, André de Cézac, capitaine d'infanterie, avait commandé une compagnie de volontaires au siège de Lérida et obtenu en 1666 des lettres recognitives de noblesse. Il était petit-fils d'un gentilhomme servant et gendarme de la compagnie d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, et fils d'un gentilhomme de la vénerie du roi Henri IV.

Du mariage de Pierre de Cézac et de Mlle de Calvimont naquit un fils : Jean-Baptiste de Cézac de Belcayre, marié à Mlle de Bouchet de Barbarande, dont il eut Charles-François et un autre fils qui entra également « dans le militaire » comme tous les membres de sa famille.

Les Cézac descendaient donc d'une de ces lignées de gentilshommes campagnards trempés par le métier des armes éducateur de l'énergie qui exhausse les âmes au-dessus des vertus du commun, gentilshommes campagnards de l'ancien régime, se battant en temps de guerre, chassant en temps de paix et respirant à pleins poumons l'air vivifiant de leurs plaines et de leurs montagnes, qui semblait faire passer en eux quelque chose de son âpreté et de sa rudesse.

Ils étaient issus d'une de ces belles races provinciales, insoucieuses de l'argent, ignorantes des

pensions excessives, toujours sur la brèche, jamais à la curée, d'une de ces races aux rejetons innombrables (il y fallait des hommes pour perpétuer le nom ou mourir au service), à la sève aussi généreuse que celle des rouvres vigoureux et touffus de leurs campagnes ; d'une de ces races de « forts » en un mot et d'hommes d'action qui, s'exerçant rarement à l'excès sur le terrain des spéculations parfois desséchantes de l'esprit et ne s'étiolant jamais comme leurs sœurs plus fortunées de la noblesse de cours — sauvageons devenus plantes de serre dans l'atmosphère lourde de Versailles — feront dire un jour à la duchesse de Berry : « C'étaient les forces de la France ».

La vieille âme provinciale de ces familles attachées au sol, que la Révolution meurtrit avec un acharnement injuste et spécial, François de Cézac l'hérita dans toute sa plénitude. Il la tenait du chef de son père et aussi de celui de ses aïeux maternels, car si loin qu'on puisse faire remonter son arbre généalogique — ce passé qui prépare l'avenir — on ne rencontre, qu'ils se nomment Cézac, Bouchet, Reilhac, Calvimont, Buade, Augeard, Péchalves, Beyrard, Vayres ou Gontaut, que gentilshommes et soldats périgourdins ou gascons.

De cette âme il eut la beauté, le sentiment du devoir et de l'honneur. Il en eut le loyalisme in-

tégral, le goût du risque et l'amour de l'aventure. Et — comme c'était un homme — il en eut aussi les préjugés, les aveuglements et les imperfections.

Son éducation fut rude. Enlevé de bonne heure à sa famille, il entra dans un collège de la petite ville de Sarlat où il fit de modestes études. Cette indigence scolaire n'apparaît point au reste dans ses *Souvenirs*, rédigés sans souci du style mais agréables à lire, car il possédait cette étonnante facilité d'écriture, innée peut-être, qui caractérise les hommes du XVIII[e] siècle et ceux-là même dont l'éducation fut la moins soignée. Sur le collège de Sarlat son récit abonde en traits piquants qui ne sont point sans intérêt pour l'histoire des mœurs provinciales.

La Révolution venant, il est incarcéré à Sarlat avec sa famille, puis, libéré, il prend le seul parti qui lui paraisse convenable : Il émigre. A Coblentz, il entre en 1792 dans l'armée des princes en qualité de volontaire dans les gendarmes rouges, un corps qui, digne de son chef le comte d'Autichamp un des meilleurs officiers de cavalerie de l'émigration, se signalera par sa vaillance. Il prend alors part à la campagne de France, en essuie les misères, tombe malade et se traîne péniblement sur les frontières jusqu'au licenciement.

En mars 1793 nous le retrouvons au service de la Hollande et prenant part à la défense de Maëstricht assiégé par les troupes françaises puis, peu de temps après, le voilà au service de l'Autriche servant comme volontaire dans le régiment de Berchény. Il s'y distingue, et plusieurs fois il est blessé, notamment à la bataille de Fleurus, le 26 juin 1794. Pendant le rude hiver de 1795, il cantonne sur les bords du Rhin, puis il retraite avec son corps vers Fribourg, lorsque les armées françaises traversent le fleuve. Au printemps de 1796, nouveau changement. Cette fois c'est dans l'armée de Condé (escadron noble des hussards de Damas) qu'il est enrôlé toujours en qualité de simple volontaire. Il fait vaillamment toutes les campagnes pénibles de ce malheureux corps de troupe, en Allemagne, en Pologne et en Italie, jusqu'au licenciement.

Cette rude carrière sur les routes de l'exil, il suffit de l'esquisser rapidement ici, puisque, aussi bien, fait-elle l'objet des pages qui suivent. Il eût été préférable de la « jalonner », si on peut ainsi parler, de dates précises. Je m'y suis essayé dans la mesure du possible, mais sans arriver à un succès absolu (1). Cézac, en ses *Souvenirs*, témoigne

(1) Je dois remercier ici Mme la comtesse de Roffignac, M. S. Churchill, M. le comte de Saint-Saud, M. le vicomte de Gérard

d'une déplorable insouciance dans la chronologie des faits et, malheureusement, les documents ne sont point pour le guider. Je reproduirai, en appendice, plusieurs de ses états de service conservés aux Archives du Ministère de la Guerre. Aucun ne signale de dates exactes, et il y est dit « qu'il a perdu les différentes attestations qui constataient ses services. » A cela rien d'étonnant, au cours d'une jeunesse aussi aventureuse. Aussi cherche-t-il à réparer ces lacunes, dans une supplique adressée au roi Louis XVIII, pour obtenir une pension, le 26 décembre 1823, dans les termes qui suivent :

« Je soussigné, François de Cézac, nommé chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, par ordonnance du roy du 25 avril 1816, certifie et atteste avoir suivi les princes français à Coblentz, avoir fait la campagne de l'année 1792, avec lesdits princes, dans le corps de la gendarmerie, commandée par M. le marquis d'Autichamp, avoir contribué, vers la fin de ladite année, et sous les ordres du même chef, à la défense de Maëstricht, ville de Hollande assiégée pour lors par le général Miranda, être entré comme volontaire au commencement de l'année 1793, au régiment de Berchény-

— et bien d'autres — qui ont facilité ma tâche dans cette publication en me permettant, par leurs communications, d'identifier un certain nombre de compagnons d'exil cités par Cézac.

Hussards, y avoir été blessé plusieurs fois, notamment à la fameuse bataille de Fleurus, du 16 juin ([1]), d'un coup de sabre depuis l'oreille gauche jusqu'à la bouche, avoir joint le corps de Condé dans l'hiver de 1795 à 1796, être entré dans l'escadron noble des hussards de Damas, commandé par M. le comte Etienne de Damas, aujourd'hui duc de Damas, premier gentilhomme de la chambre de Mgr le duc d'Angoulême, avoir, depuis cette époque, servi constamment audit corps de Condé jusqu'à son licenciement, qui eut lieu à Windich-Westris, dans les Etats autrichiens, à la fin de l'année 1800. J'ose affirmer de m'être conduit dans ces divers corps et sous ces différents chefs de manière à mériter leur estime, ainsi que celle de tous mes camarades d'armes... »

Cézac, on le verra, ne se vante point en ces lignes.

Rentré en France en 1801, dans de romanesques circonstances qu'il raconte en ses *Souvenirs* (je recommande tout spécialement au lecteur la lecture de son retour au foyer, qui est un charmant tableau des mœurs du temps), il ne tarde point à s'y marier ([2]). En 1805, il épouse sa cousine, Huber-

([1]) C'est le 26 juin 1794 et non le 16 juin 1793 qu'il faut lire.

([2]) Le 8 pluviôse an XI il reçut du gouvernement un certificat d'amnistie « sur son serment de fidélité à la Constitution et son affirmation de n'avoir reçu ni places, ni décorations des puissances étrangères ». (Archives nationales F. 7, 5864.)

tine de Bouchet de La Tour, fille du comte Jean de Bouchet de La Tour et de Jacqueline de Luziers. Pendant quelque temps, il demeure chez son beau-père au château de Limeuil, près Le Bugue. Il habite ensuite le château de Viziat, près Belvès, puis, ayant hérité de son cousin, M. du Cheylard, du château de la Queyrerie, commune de Valojoux, arrondissement de Sarlat, définitivement, il s'y fixe.

Et dès lors, quelle fut sa vie ?

Sa vie ? Ce fut celle, en quelque sorte classique du gentilhomme campagnard ancien émigré tel que nous l'a dépeint Balzac dans certains de ses romans qui sont presque de l'histoire. « Ayant un peu appris, mais n'ayant pas beaucoup oublié » ; de l'autre côté du Rhin, il demeure comme l'inébranlable survivant d'un siècle aboli.

Dans cette vieille province du Périgord, où le positivisme des temps actuels, où l'intense souci du présent et de l'avenir n'ont point encore assourdi tout à fait les échos du passé qui retentissent des histoires du bon vieux temps, on se souvient quelque peu de « M. de Belcayre ». Et des souvenirs familiaux, des traditions locales le font apparaître à nos yeux sous cette forme imagée, presque vivante, que ne savent reconstituer dans leur désolante sécheresse, ni les parchemins, ni les diplômes.

C'était un bon chrétien, un parfait galant homme, enjoué, spirituel et bon vivant, « franc comme l'or, loyal comme l'acier », ayant conservé joyeux souvenir de ses campagnes de l'émigration, au-dessus desquelles planait — un peu comme celle des dieux — l'image du prince de Condé, du duc de Berry et du duc d'Enghien auxquels il avait voué — comme tant d'autres — un culte aveugle et touchant.

C'était un infatigable chasseur, admirablement rompu à toutes les exercices du corps, très aimé des paysans, auxquels il ouvrait sans cesse les cordons de sa bourse avec une imprévoyance toute aristocratique. Et les légendes sont nombreuses qui nous le font apparaître tantôt dérobant, malgré l'œil vigilant de sa femme, l'huile destinée à la cuisine, pour faire apprêter la soupe de ses chiens de meute, tantôt se privant de souper parce qu'il avait donné à un mendiant le dernier pain de la maison !

Il plaisantait alors sur sa famine comme il plaisantait la balafre en forme de C qui sillonnait son brun visage à la physionomie vive, dans lequel une longue moustache rousse jetait sa note étrange : « J'ai l'initiale de mon nom sur la figure », disait-il. Il aimait, en un mot, plaisanter sur tout, et cette manière toute française d'envisager la vie

lui valut bien des mécomptes. Insoucieux du lendemain, il perdit dans l'oisiveté le meilleur de son temps et y dissipa bon nombre de ses biens.

Le régime impérial, au reste, l'avait contraint à l'inaction, puisqu'il ne voulait point le servir. Sous la Restauration (qui lui valut, en 1816 et en 1818, la croix de Saint-Louis, le rang de capitaine de cavalerie et le grade d'adjudant-major de la garde nationale à cheval du département de la Dordogne) les voyages à Paris et les longs. séjours chez ses anciens compagnons d'exil, avec lesquels il ne se lassait pas d'évoquer les souvenirs d'antan, d'autant plus charmants qu'ils faisaient surgir les fantômes d'une époque à jamais disparue, absorbèrent le meilleur de son temps et satisfirent à son besoin d'activité devenue inutile.

De son mariage des enfants naissaient et grandissaient. Il fut père de six garçons pour l'éducation desquels il sollicitait les faveurs du roi, n'entendant point les faire entrer dans d'autre carrière que celle des armes (1). La tâche était belle,

(1) Ces six fils servirent en même temps sous les drapeaux. Ce furent : Tiburce de Cézac, officier de cavalerie, démissionnaire en 1830; Jules-Armand, officier de carabiniers; Jean-Baptiste, sous-lieutenant aux spahis, mort en Afrique; Bertrand-Hubert, chef de bataillon au 27e de ligne, officier de la Légion d'honneur;

mais elle était lourde. Et ceci explique ses suppliques conservées au ministère de la Guerre, et rédigées pour obtenir tantôt une pension, tantôt une situation dans la gendarmerie [1].

Combien elles sont nombreuses les pétitions du même genre adressées par les mêmes gentilshommes, conservées dans les mêmes cartons des archives de la Guerre. Elles sont de tristes documents pour l'histoire de la noblesse provinciale au XIX[e] siècle, corps social qui se survit à lui-même, force perdue dans le grand déséquilibre consécutif à la Révolution. Quelque légitimes qu'elles soient, le roi ne pouvait satisfaire aux ambitions modestes, mais innombrables, de tous les fidèles serviteurs de la monarchie. François de Cézac obtint cependant la pension qui lui était due, mais il ne reprit point de service, et il vécut dans « la paix des champs » et la douceur un peu monotone de la vie provinciale, jusqu'au jour de son décès, qui advint à la Queyrerie le 13 novembre 1836.

Comme tant d'autres, dans la société nouvelle qui ne pouvait pas le comprendre plus qu'il n'en pouvait être compris, il n'avait pu trouver sa place. Je l'ai dit plus haut : Dans toute l'acception

Maxime-Henri, sous-officier aux chasseurs d'Afrique, mort à la suite de ses blessures ; Louis-Tiburce, mort en Crimée, capitaine au 62[e] de ligne.

(1) Lettre au ministre de la Guerre en date du 15 mars 1818.

du terme, M. de Cézac fut la galante et parfaite image de... *l'émigré*.

Tel fut l'homme. On m'excusera peut-être d'en avoir tracé le portrait jusque dans de puérils détails. Il convenait de chercher à le faire connaître pour mieux faire concevoir l'esprit de son œuvre, dont il nous reste maintenant à parler :

Dans les dernières années de l'Empire, à une date demeurée incertaine, M. de Cézac, obéissant à une mode chère à nos aïeux issus du XVIIIe siècle, entreprit de se raconter lui-même et de laisser à ses enfants, sans aucun désir de publicité, le récit de ses campagnes [1].

Il mena son œuvre à bien avec facilité et bonne humeur, avec franchise et simplicité. On n'y rencontre aucune trace de hâblerie ni de vantardise, ce qui est aussi remarquable qu'inusité dans des mémoires. L'auteur écrit uniquement pour « conter », sans préoccupation de l'effet à produire et sans désir de se venger des amertumes de la vie d'aujourd'hui en s'enorgueillissant de ses « gestes » d'hier. Aucune mégalomanie. Aucune hypertrophie du *Moi*. C'est l'œuvre d'une âme simple.

(1) Son manuscrit, dont l'authenticité est indiscutable, est maintenant conservé au château de Vertiol (Dordogne) par son petit-fils, M. Paul de Cézac, auquel le public devra la publication des *Souvenirs*.

C'est le travail consciencieux d'un soldat qui quitte l'épée pour la plume. Peut-être ne convient-il point de le louer toujours de ce manque d'apprêt, car il en résulte une certaine négligence de style, d'insupportables longueurs [1], des redites assez fréquentes et quelques erreurs de date. Dans l'ensemble, toutefois, il vaut mieux s'en réjouir que de le blâmer, car, aussi simplement présentée, cette autobiographie rédigée *currente calamo* et sans thèse politique entre les lignes, offre les indiscutables caractères de la franchise et de la véracité.

Historiquement parlant, contient-elle de sensationnelles révélations ?

Assurément non. L'innombrable quantité de souvenirs qui ont été publiés sur l'émigration ne laisse plus beaucoup de place aux surprises en ce qui concerne l'armée de Condé et celle des Princes. Politiques ou militaires, les faits nous sont relativement assez bien connus. Mais ce qu'il convient de remarquer, c'est que la plupart de ces mémoires émanent de personnages de premier ordre, de chefs militaires, ou tout au moins d'officiers. Ici c'est tout autre chose. C'est un soldat qui parle. Il en résulte une description curieuse de « la vie des

[1] J'ai dû pratiquer dans son manuscrit plusieurs coupures : anecdotes insignifiantes contées avec abondance de détails, ou souvenirs intimes qui n'ajoutaient nullement à l'intérêt de l'ensemble.

camps », des aperçus nouveaux, un historique de l'émigration militaire vue par ses petits côtés, ses plus humbles détails, ses *dessous*. Le tableau de mœurs n'en vaut que mieux, d'autant qu'il est tracé par un observateur assez avisé de la vie journalière.

Sur les misères de la déroute qui suivit Valmy, sur les souffrances endurées avec la belle énergie de l'âme française, par les soldats de Berchény ou les Condéens, Cézac nous donne des détails vécus d'un réalisme poignant. On sent, à l'entendre, les accents d'un homme qui ne ment point, d'un homme dont le témoignage est précieux, puisqu'il peut dire : *J'y étais, j'ai vu*...

Au sujet de l'accueil fait par l'étranger au soldat français, il est vraiment intéressant. Intéressant aussi au point de vue militaire lorsqu'il nous conte la bataille de Fleurus ou le combat d'Oberkam-Lach. Enfin, il est à consulter d'une manière toute spéciale sur le séjour des Condéens en Pologne et surtout en Italie, car, pour cette période de l'émigration, les documents cessent par ailleurs d'être abondants.

Notons aussi un autre intérêt qui se dégage des *Souvenirs* de Cézac : En général les mémoires ont, au point de vue psychologique, ceci d'attrayant qu'ils nous racontent les événements, non point dans leur sécheresse, mais en quelque sorte inter-

prêtés par l'auteur. Ils ont l'attirance d'un tableau de genre ou d'un paysage dans lequel on recherche, plus encore que le charme de l'objet représenté, la manière dont le peintre l'a compris en y mettant un peu de son âme. Les *Souvenirs* de Cézac, c'est donc l'émigration « traduite » par un volontaire de l'armée de Condé. Encore qu'il n'y vise point, son *Moi* (excusera-t-on cette locution familière?) apparaît entre les lignes et nous permet de saisir à merveille la mentalité d'un soldat de l'émigration. Il est en effet permis de généraliser ici sans crainte de faire erreur. Le *Moi* de M. de Cézac est bien celui de la plupart de ses compagnons d'armes. Il suffit de le lire pour comprendre rapidement que cet homme n'est point un être d'exception. Type achevé de l'ancien émigré, nous l'avons trouvé en France : or sur la terre d'exil, il est déjà l'émigré classique, avec la sensibilité, l'esprit, l'honnêteté, l'endurance, le courage indomptable du Français et aussi les défauts complémentaires de ces qualités nationales : la légèreté, l'insouciance, le goût immodéré du plaisir.

Un rien le distrait, un bon mot l'amuse, une historiette naïve le retient plus qu'un événement grave. Et à le lire, lorsqu'il se complaît en des récits presque enfantins, à des détails « au jour le jour... », entrant bien rarement dans des considé-

rations sérieuses, on ne peut s'empêcher parfois de songer à ces caricatures du XVIIIe siècle représentant de gracieux gentilshommes en habit bleu barbeau qui, nez au vent, tête poudrée, se gaudissent des plaisanteries de *Vert-Vert* jacassant sur son perchoir. D'un geste aimable, ils agitent le couvercle de leurs tabatières. Un bon sourire éclaire leurs faces roses... Là-bas, à l'arrière-plan, le peuple dresse sur une place une machine sinistre : la guillotine... Ils ne la voient point.

Cézac comprit-il l'émigration? Réfléchit-il sur ses causes, ses effets, ses avantages ou ses inconvénients?

Peut-être. Il en était capable, car il était intelligent, mais il faut convenir que ses réflexions sur ce point sont rares. Il est possible qu'il n'ait pas voulu les livrer au papier; mais j'inclinerais plutôt à croire qu'il ne s'appesantît point avec excès sur ce désolant problème, étant dans l'habitude de « suivre le mouvement » et d'y obéir sans le discuter. Et en parlant ici de Cézac, je parle d'un grand nombre de Condéens.

La classe sociale, c'est-à-dire la noblesse de second ordre, à laquelle ils appartenaient pour la plupart, formait, on l'a dit, une des parties les plus fortes et les plus saines de la nation. Mais, comme l'a très bien fait remarquer quelque part

M. de Vaissière, nombre de gentilshommes de la fin du XVIIIe siècle avaient perdu l'usage de diriger eux-mêmes leurs forces. Ils manquaient d'initiative. Les évolutions politiques, en commençant à les dépouiller de leur autorité, leur avaient appris à se défier d'eux-mêmes, à se soustraire aux responsabilités, à chercher une direction.

Cet état d'esprit, qui fut une des causes nombreuses de l'émigration, où on allait s'enrégimenter sous les ordres des princes, est frappant chez Cézac. Il est à noter que cet homme d'énergie possède une merveilleuse facilité de discipline. Cet *actif* est en même temps un *passif*. Et cela apparaît à merveille, lorsque, nous contant les faits et gestes de sa carrière d'émigré, il n'a nul souci de nous faire connaître, et peut-être de connaître lui-même les dispositions émanées d'en haut qui les motivent.

Point n'est besoin d'ailleurs d'ajouter que je n'entends nullement parler du soldat. La subordination de Cézac et des autres Condéens devient sur ce terrain une qualité admirable, indispensable, qui fait honneur à l'esprit militaire de l'ancienne France, laquelle, sur ce point, a engendré la nouvelle. C'est le « politique » que j'envisage seulement ici :

Lorsqu'il rédigea ses souvenirs, l'émigration

était déjà l'objet de discussions passionnées. On aimerait à l'entendre louer, excuser ou défendre la sienne. Mais il n'y songe que bien superficiellement.

Quand il quitta la France, personne ne voyait plus clair dans les événements. Selon l'expression de Rivarol, « la couronne du malheureux Louis XVI lui-même tombait de son front sur ses yeux ». Le point d'honneur était essentiellement mobile. Tandis que pour le constitutionnel cet honneur était auprès du roi, tandis qu'il était à l'hôtel de ville pour les révolutionnaires, « l'émigration pour les royalistes en faisait son apanage exclusif ».

Il est aisé, maintenant que nous avons la sérénité du recul, de blâmer ce mouvement auquel Taine a démontré que la noblesse aux abois était presque contrainte. Ce mouvement, Cézac le suivit donc pendant dix ans... sans le juger... et, rentré en France, il ne songea jamais assurément qu'il y avait eu là une désertion funeste. Pour lui — et on le comprend — l'armée de Condé fut sans doute « la vieille France militaire qui veut reconquérir le royaume, comme au temps de la Ligue, en compagnie de bandes étrangères, oubliant que, lorsque la frontière est menacée, il faut d'abord la défendre[1] ».

La cause était discutable. Cézac et ses compa-

[1] Bittard des Portes, *Histoire de l'armée de Condé.*

gnons l'embellirent par l'héroïsme qu'ils dépensèrent très simplement à son service. Ils prirent rang au nombre de ces émigrés dont Frédéric Masson a pu dire qu'ils avaient montré « des qualités d'endurance, de foi et de volonté qu'on chercherait vainement chez d'autres peuples [1] ».

Il est au reste une partie des souvenirs de Cézac qui offre un intérêt tout spécial et qui fait oublier ses lacunes. C'est celle au cours de laquelle il nous conte les luttes aux bords du Rhin entre Condéens et Républicains, luttes suivies, pendant les armistices, de confraternités entre ennemis de la même race qui se secourent et mutuellement se consolent. Sans qu'il analyse, on devine combien il sent — inconsciemment presque — l'horreur de cette guerre fratricide. Il en souffre. Le sentiment national commence à parler. Est-il paradoxal de dire que la fibre du patriotisme vibre alors chez ce loyal soldat qui croit faire son devoir... en combattant contre la France... puisque ses armes lui paraissent lourdes? Il y a là un éveil très touchant et très beau qui est à signaler, et je ne connais rien de plus triste ni de plus consolant que ce spectacle d'hommes qui s'entre-tuent... et qui s'aiment. De consolant, oui, car s'ils s'aiment, c'est parce qu'ils

(1) F. Masson, Introduction aux *Souvenirs* du comte de Moriolles.

sont Français, dignes de l'être et de se comprendre. D'un côté, les Condéens ne croient combattre qu'un régime et ils le font avec vaillance. Les soldats républicains, d'autre part, ne sont pas solidaires de la guillotine, et le règne de la Terreur n'est pour rien dans leur courage. « Dans le temps qu'à Paris des têtes de jeunes femmes tombent, les vainqueurs de Fleurus se montrent magnanimes. » Enfin, Cézac et ses compagnons d'armes ne « rougissent point d'être Français », comme l'auteur de cette singulière pièce de théâtre publiée en 1820 sous le titre de *l'Émigré*, et ils sont pour leurs ennemis — on le verra — également généreux.

Par un singulier hasard, au moment même où je publie ces *Souvenirs*, une *contre-partie*, si l'on peut ainsi parler, des pages d'un émigré, arrive inédite entre mes mains. C'est la correspondance d'un colonel « patriote, mais bon chrétien », qui précisément combattait contre les Condéens, alors que Cézac servait dans leurs rangs. Il est réconfortant d'y lire la preuve de son mépris à l'égard « d'une poignée de Jacobins qui malmène la France », manifesté, en ce temps de délation, avec une singulière hardiesse, et d'y trouver, exprimés sous une forme presque identique, les sentiments élevés, l'amour du danger et le mépris de la mort, que révèlent les *Souvenirs* de Cézac.

Sans se livrer ici à des réflexions déjà faites nombre de fois sur l'émigration, il est donc permis de répéter qu'au moment où Paris était le théâtre sur lequel les passions les plus hideuses se donnaient libre cours, la *Vertu*, au sens latin du mot, s'était refugiée au sein des armées qui combattaient vaillamment, les unes pour le roi, les autres pour la France.

Ce n'était ni la première ni la dernière fois, car cette loi est de tous les temps. Il n'était pas besoin des *Souvenirs* de M. de Cézac pour nous l'apprendre.

Puisse le lecteur trouver dans ceux-ci autre chose : Un récit militaire dont les multiples aventures méritent d'être retenues et l'autobiographie d'un « honnête homme », intéressante comme toute page historique dans laquelle on sent vibrer un peu de la vie humaine sans que l'imagination en soit l'ingénieuse créatrice, puisque, suivant l'expression de M. Paul Bourget, « le Roman n'est que de la petite histoire probable, tandis que l'Histoire est du grand roman vrai et porté sans cesse à sa suprême puissance ».

André de Maricourt,

Ancien élève de l'École des Chartes.

AVIS AU LECTEUR

C'est dans la retraite, dans une campagne isolée du département de la Dordogne, sur les bords agrestes de la Vézère qu'il me vint à l'idée, après la mort récente de la plus digne et de la plus excellente des mères [1], de faire une relation de mes voyages, de mes campagnes et enfin des particularités les plus remarquables de mon existence.

Je commence cette narration depuis ma plus tendre enfance jusqu'aux jours fortunés où, après un long et pénible exil, je fus rendu aux embrassements d'une famille chérie qui m'a constamment témoigné le plus tendre intérêt et le plus inaltérable attachement. Je n'exagère rien, je retrace l'exacte vérité de ma vie

(1) M[me] de Cézac de Belcayre (cf. page suivante) vivait encore au mois de janvier 1812, époque du mariage de sa dernière fille Rosette de Cézac. Il n'a pas été possible de retrouver la date exacte de sa mort, qui nous aurait donné celle de la rédaction des *Souvenirs*.

entière; mais, manquant de moyens et d'usage pour ce genre de talent, mon lecteur m'excusera et s'apercevra facilement que mon style se ressent beaucoup du peu d'érudition de celui qui s'avise d'écrire pour la première fois.

SOUVENIRS D'UN VOLONTAIRE

DE

L'ARMÉE DE CONDÉ

CHAPITRE I

DÉCEMBRE 1773-FÉVRIER 1791

Naissance de François de Cézac. — Sa famille. — Le baron et la baronne de Viel-Castel. — Récits sur le chevalier d'Assas. — Éducation au château de Véziat. — Le Père S. — Escapade et correction. — Les trois mignonnes. — En pension à Sarlat. — La vie dans un collège de province à la veille de la Révolution. — Rixes et coups de martinet. — Les avant-coureurs de la Révolution. — Le danger d'être noble. — Retour au foyer. — L'arrestation du roi. — Emprisonnement de l'auteur et de son père aux Récollet de Sarlat. — Départ pour Paris. — L'émigration.

Je suis né de très bons gentilshommes de la province du Périgord et dont les ancêtres, soit du côté de mon père (1), soit du côté de ma mère (2), ont fourni de tout temps au roi et à la monarchie de braves, loyaux et fidèles serviteurs.

(1) Pierre de Cézac de Belcayre, écuyer, seigneur de Belcayre, né audit lieu en 1742, fils de Pierre de Cézac, écuyer, et de N. de Calvimont, dame de Belcayre, mort à la Guerrerie (Dordogne) le 12 mars 1810.

(2) Marguerite de Bouchet ou Boucher de la Tour, fille de Guillaume de Boucher de la Tour, seigneur de Barbarande (Dordogne), chevalier de Saint-Louis et de Jeanne de Vayres.

Quoique l'air des bords de la Vézère, où je suis né, soit pur et salubre, je n'en eus pas moins une enfance frêle et languissante.

Lorsque j'eus atteint l'âge de sept ans, mon oncle et parrain, le baron de Viel-Castel (1), ayant chez lui un instituteur pour l'éducation de sa nombreuse famille, voulut bien demander à mes parents son neveu et filleul, afin qu'il pût profiter des premiers éléments d'instruction que l'on donnait à ses enfants.

Mon excellente mère me conduisit elle-même chez sa sœur la baronne (2) où elle était toujours reçue comme l'amie la plus tendre et la plus chérie (3).

Le baron de Viel-Castel était un brave chevalier de Saint-Louis, ancien capitaine du régiment d'Auvergne-Infanterie. Il était si plein de loyauté,

(1) Charles-François Pons de Salviac, baron de Viel-Castel, né en 1736, lieutenant au régiment d'Auvergne, capitaine en septembre 1755, fit la guerre de Sept Ans. se distingua à la défense de Cassel. Chevalier de Saint-Louis en 1755, il se retira du service en 1768, avec une pension de 500 livres. Il habitait le château de Véziat, commune de Montplaisant, canton de Belvès (Dordogne).

(2) Anne-Gabrielle de Bouchet de la Tour, mariée en 1763 au baron de Viel-Castel.

(3) M. et Mme de Cézac gardèrent auprès d'eux, au château de Belcayre, leur second fils, Charles, qui mourut en émigration à Vienne, servant aux vélites de la garde impériale, et plusieurs filles; celles-ci furent élevées, l'aînée à Saint-Cyr, d'où elle fut présentée à la cour de Louis XVI, et les autres au couvent de Saint-Chamont, où, en vertu d'un ancien privilège, les Cézac jouissaient, sous l'ancien régime, de deux places gratis (Dossier Cézac, archives du ministère de la Guerre).

d'honneur et de mérites qu'il était aimé et estimé de tous ses voisins. Il était fier d'avoir servi dans le corps du fameux chevalier d'Assas et nous parlait souvent des nobles traits de ce brave gentilhomme.

L'enthousiasme qu'il mettait à nous le peindre faisait passer dans nos âmes d'enfants l'admiration qu'il éprouvait lui-même pour ce militaire qui avait été l'esclave et la victime de son devoir et de sa bravoure.

Jouissant d'un revenu de 25.000 livres de rente, mon oncle n'avait pas de plus grand plaisir, ayant une très bonne table, que celui d'y réunir le plus souvent ses voisins et ses meilleurs amis et là, entouré de sa femme et de ses nombreux enfants, il avait l'air de dire : « Personne n'est plus heureux que moi ! »

Ma tante, la baronne, était la plus tendre et la plus incomparable des mères. Aussi charitable qu'estimable épouse, elle était l'idole et le point de mire de toute la contrée ; elle était citée dans tous les ménages comme un modèle à suivre, enfin comme la femme la plus accomplie.

La famille du baron était composée alors de onze enfants [1]. J'en augmentai le nombre, car

[1] Le baron et la baronne de Viel-Castel avaient eu huit fils et huit filles. Plusieurs filles et un des fils moururent en bas âge. Les sept autres furent militaires. L'aîné, Charles, né en 1766, fut page du roi de 1781 à 1784, émigra avec ses frères, fit la campagne de 1792, rentra en France après le licenciement, et fut colonel de la

mon oncle et ma tante avaient pour moi les sentiments d'un père et d'une mère.

Mon oncle avait pour chapelain un vieux moine de l'ordre des Jacobins, qu'il estimait et chérissait beaucoup, appelé le Père S.... Il était goguenard et vraiment très facétieux. Nous le chérissions comme l'ami le plus complaisant et le meilleur et, quand nous insistions pour lui demander un plaisir, il ne pouvait résister à nos prières enfantines.

Enfin un jour, à force d'instances et de supplications, nous lui fîmes consentir à nous mener promener au loin, si loin, que la nuit nous surprit dans les bois — c'était une soirée d'hiver — et l'obscurité fut telle que nous finîmes par ne plus savoir où nous étions, ni de quel côté diriger nos pas.

Que faire ? Que devenir dans cette cruelle alternative ! Notre conducteur se lamentait ; il était beaucoup plus inquiet sur notre sort que sur le sien propre, aussi fit-il le serment qu'il ne se prêterait jamais plus à un pareil acte de complaisance. Nous marchions cependant toujours et par un temps extrêmement nébuleux, lorsque, par le plus

garde nationale à Versailles de 1814 à 1818. Son frère Marc, officier au régiment de Languedoc, mourut de ses blessures à l'armée de Condé. Deux autres, Charles, chevalier de Saint-Louis, et Henri, y servirent également. Le dernier prit ensuite du service dans l'armée anglaise. Nous les retrouverons tous quatre dans la suite de ce récit.

grand des hasards, avec une agréable surprise, nous entendîmes chanter quelqu'un non loin de l'endroit où nous étions. Nous dirigeâmes nos pas vers ce côté et nous parvînmes enfin près de l'individu. C'était un bûcheron, qui se retirait dans son ménage et qui, nous reconnaissant pour être la famille du brave et charitable baron de Viel-Castel, jeta son fagot de suite à terre et s'empressa de nous servir de guide.

Le temps devenait pluvieux et la nuit de plus en plus obscure ; dans cette situation nous étions presque éloignés de deux lieues de la maison. Jugez, sensible lecteur, quelles devaient être les transes et l'inquiétude du père et de la mère de tous ces égarés ! Ils avaient envoyé de tous côtés leurs domestiques et leurs vassaux à notre recherche ; ceux-ci ne cessaient de nous appeler et de nous faire même des signes avec des brandons de paille. Lorsque nous fûmes parvenus à une demi-lieue du château, nous entendîmes plusieurs voix que nous reconnûmes être celles des domestiques ; nous y répondîmes en criant tous à la fois.

Nous arrivâmes enfin, harassés de fatigue, mourant de faim et tout tremblants, avec la certitude d'être sévèrement punis. Ma tante, toute soulagée d'apprendre qu'aucun de nous ne manquait à l'appel et que nous arrivions sains et saufs, supplia son mari, par des instances et des prières réitérées, de rester dans le salon de compagnie,

en l'assurant qu'elle se chargeait elle-même de la correction que nous méritions. En effet, elle se saisit d'une cravache qu'elle trouva, par hasard, sous sa main, nous fit introduire par la porte de la salle à manger et là, au fur et à mesure que nous passions, elle nous administrait un bon coup de cette cravache sur les épaules. Le vieux Jacobin entra le dernier et reçut aussi sa part comme nous tous.

Pendant cette singulière revue le baron, ne pouvant se contenir davantage, entra dans la pièce où nous étions, et dit dans une extrême colère :

« Il fallait, Madame, me laisser faire ; je les aurais bien mieux arrangés que vous, car je suis persuadé que si vous aviez trouvé une mouche sur le dos de ces vagabonds, vous ne l'auriez seulement pas tuée ! Allez vous coucher, messieurs les bandits ; et cela, sans souper ! »

Ce fut sa dernière mercuriale et il se retira dans sa chambre à coucher.

Malgré la faim qui nous dévorait, nous nous retirions l'oreille basse, sans faire la moindre réflexion. Le chapelain, de son côté, plein de confusion, prenait le parti d'en faire de même, c'est-à-dire d'aller se coucher, quand ma tante, peinée de l'avoir traité comme nous, fut à lui, lui fit des excuses sur sa vivacité, le supplia de l'oublier et le força même à prendre quelque chose que le bon moine ne voulut accepter qu'à la condition que

ma tante nous ferait apporter à tous à souper.

En effet, aussitôt que mon oncle fut couché, mon excellente tante s'empressa de nous faire apporter à manger, recommandant le grand secret à tous les domestiques présents.

Le lendemain matin, la colère du baron ayant fait place à la pitié, et pensant que nos estomacs devaient être en souffrance, il commanda le déjeuner plus tôt et plus copieux qu'à l'ordinaire. On nous avait déjà donné le mot pour que nous eussions l'air de manger comme des affamés. Le cher papa nous regardait dévorer et riait de tout son cœur en nous disant :

« Cela vous apprendra, messieurs les bandits, à aller ainsi, une autre fois, courir la picorée et forcer ce respectable Père à faire toujours votre volonté ; je vous pardonne pour cette fois une pareille escapade ; mais si une semblable farce vous arrivait de nouveau, ce sera moi et non votre trop faible mère qui me chargerai de vous morigéner !

Le vieux moine était extrêmement original et facétieux, comme j'en ai déjà fait l'observation. Il disait dans ses moments de gaieté qu'il avait trois mignonnes dans la maison : « la privilégiée, la sauvage et celle du lit ». La privilégiée était une de mes cousines ; la sauvage, une servante laide et maussade ; celle du lit était un gros caillou qu'il avait la précaution de faire placer tous les soirs près du feu de la cuisine, afin de l'emporter

et de le placer au fond de son lit pour lui tenir les pieds chauds.

Après avoir demeuré quatre ans chez mes excellents parents, je fus placé en pension à Sarlat, chez un respectable et pieux abbé, mais d'une sévérité si extraordinaire que pour des riens il fouettait ses élèves d'une manière impitoyable. Ce doucereux cénobite avait la manie et la cruauté de nous faire compter les coups de martinet qu'il nous appliquait sur les f..., et si, par malheur, nous nous trompions dans ce calcul, fait à haute et intelligible voix, il renouvelait la dose comme de plus belle.

Après avoir demeuré deux années, qui me parurent des siècles, dans cette maudite pension, mes parents me placèrent au collège de cette même ville de Sarlat qui était passablement bien monté et duquel tout le monde faisait éloge [1]. Là, comme chez le rigide abbé, mes progrès étaient presque nuls.

Nous étions trois cousins, tellement étourdis et dissipés que, quoique amis, nous nous battions fort souvent et faisions journellement le bruit le plus épouvantable.

[1] Le collège de Sarlat avait été fondé en 1578 par Pierre du Blanchet. Fort riche, il fut érigé en 1764 en collège royal et confié à des prêtres séculiers de la ville. Le principal du collège, lorsque Cézac y fit ses études, était M. Rouvier. La Révolution porta à cet établissement un coup fatal (*Revue du pays Sarladais. Louis Bouffanges. Manuscrits de la Bibliothèque municipale de Périgueux*).

Au nombre des pensionnaires de cet établissement, il en était un qui m'avait pris en grippe et en aversion ; il me manifestait sa haine toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion ; je lui rendais certes avec usure ce sentiment, mais sa force, supérieure à la mienne, m'obligeait à la vérité à supporter ses caprices et ses mauvais traitements ; quelquefois aussi, ne sachant garder aucune maîtrise, je m'emparais de la première chose qui me tombait sous la main et l'un et l'autre en furie, nous nous battions à qui mieux mieux.

Ce terrible antagoniste, trouvant un jour qu'en déjeunant je ne mangeais pas mon pain avec assez de grâce, m'en enleva une partie pour me prouver son savoir-faire ; et cela en me donnant une poussée des plus violentes. Comme je tenais infiniment à toutes les parties de mon frugal repas, je tins mon arme en arrêt.

C'était un petit couteau très pointu contre lequel vint s'enferrer mon laid et terrible adversaire ; le sang qui sortait de sa blessure lui fit pousser des cris épouvantables et les tours chancelants que ce coup lui occasionna donnèrent à croire à tous ceux qui étaient présents qu'il allait définitivement expirer.

On me saisit aussitôt et, en me rudoyant fortement, on me livra aux mains d'un professeur nommé Ressès, qui m'appliqua la correction d'usage qui était cinquante coups de martinet sur

les f..... On ne se contenta pas de cette cruelle et avilissante punition, on m'enferma dans une petite cellule, au pain et à l'eau, jusqu'à la mort ou l'entière guérison du pensionnaire blessé. Le fustigateur Ressès devait me faire déjeuner tous les matins à grands coups de martinet ; mais la circonstance où je me crus entièrement perdu, fut celle où je me vis forcé de me tenir à la croisée pour me voir pendre en effigie ! Un mannequin fait en papier et sur le dos duquel on avait écrit mon nom me représentait ; un pensionnaire, avec une livrée de bourreau qu'on lui avait fabriquée je ne sais de quelle manière, lui tordait le col avec les secousses les plus horribles ; ce simulacre d'exécution se passait sous ma croisée et pendant la récréation ! Jugez, lecteur, quelle impression je dus éprouver à la vue d'un spectacle aussi terrible pour moi, et en même temps si risible pour le reste des élèves.

. . . .

Deux ans après cette exemplaire punition arriva la fameuse Révolution de 1789 si contraire à la noblesse et à tous ses priviléges ; aussi criait-on alors : *Guerre aux châteaux ! paix aux chaumières !* Avec une âme ardente et une extrême sensibilité, j'éprouvais les plus humiliantes et les plus cuisantes vexations, lorsque la majeure partie des écoliers venait crier à ma barbe : *Il n'y a plus de nobles, ils sont tous f...* !

En m'apostrophant ainsi, ils m'allongeaient quelques coups de pied ou quelques taloches et, comme j'étais très peu endurant de mon naturel et même très irascible, il s'ensuivait un combat des plus opiniâtres, duquel j'étais presque toujours la victime. Malgré les fortes contusions dont j'étais habituellement marqué, j'étais trop heureux encore si l'exécuteur Ressès n'y mettait le comble en m'infligeant son infâme et avilissante correction.

Je déplorais tous les jours, dans ce collège, la fatalité d'être né noble ; j'aurais presque autant désiré, dans ces moments de vexations, être issu de la race la plus plébéienne ; aussi cet état d'angoisse et d'humiliation m'ayant beaucoup maigri et changé, un chirurgien de confiance, par pitié pour moi et pour me sortir de cette infâme galère, m'ordonna l'air natal comme le meilleur moyen pour me rétablir entièrement.

Ma si bonne et crédule mère, étant venue me voir, me trouva dans une situation qui lui fit vraiment trop pitié ; d'après les conseils du chirurgien, elle m'emmena avec elle, espérant que l'air de la campagne opérerait un mieux sensible sur ma chétive santé.

Parvenu au château de Campagnac ([1]), lorsque

([1]) Le château de Campagnac, situé dans la commune de Sarlat, était alors la propriété des parents de François de Cézac, qui l'habitera plus tard. Les Cézac partagèrent leur temps, dans les

je racontai à cette excellente mère, avec l'accent de la franchise, les peines, les châtiments et tous les genres de souffrances que j'avais endurés. Elle me sauta au cou, me combla de caresses et, les larmes sillonnant son visage, m'assura qu'elle avait été cruellement trompée sur mon compte et tâcha par mille marques d'amitié et par tout ce que son cœur et son attachement maternel purent lui suggérer de me faire oublier tous les chagrins et les mortifications que j'avais éprouvés depuis l'explosion qui venait d'éclater en France.

Insensiblement les progrès de la Révolution suivirent leur cours, plongèrent le peuple français dans la plus folle effervescence et lui donnèrent le goût des brigandages et des plus grands désordres.

Dans cet état de choses, le roi Louis XVI, voyant les dangers auxquels il était journellement exposé, excité d'ailleurs par les princes, ses frères qui l'exhortaient à quitter son ingrate patrie, se détermina enfin à abandonner ce peuple qui ne cessait de l'opprimer.

L'on ne peut savoir si ce malheureux monarque ne prit pas, dans sa fuite, assez de précautions, ou s'il fut trahi par quelques personnes de la cour en qui il avait mis toute sa confiance; ce qu'il y a de

dernières années du XVIII[e] siècle, entre le château de Belcayre et celui de Campagnac, plus rapproché de la ville, dans lequel ils passaient la mauvaise saison.

certain, c'est qu'à la grande surprise de tout le monde, il fut arrêté à Varennes, presque sur les frontières de France, et ramené dans sa capitale, accompagné des injures et des vocifération de la populace, puis enfermé dans la plus étroite captivité.

Aussitôt que des courriers extraordinaires eurent apporté la nouvelle de l'arrestation du roi, tous ceux qui avaient appartenu à la noblesse ou au clergé devinrent suspects et, comme tels, furent relégués, dans toutes les parties de la France, dans des édifices propres à les contenir.

Mon père, moi, tous les gentilshommes de la campagne et même ceux de la ville furent compris dans le nombre des incarcérés. Un couvent des Récollets de la ville de Sarlat (1) fut le lieu destiné à notre détention; l'évêque (2) et une partie du clergé furent aussi enfermés dans ce vaste bâtiment et tout le monde sait le genre de vexations auquel nous fûmes en butte pendant tout le temps de notre détention.

Après l'événement de l'arrestation du malheu-

(1) Ce couvent avait été fondé par Louis de Fénelon, évêque de Sarlat. En 1790, le Père André, gardien des Récollets, fut invité à faire l'inventaire de leurs biens et à le remettre aux mains du lieutenant général en la sénéchaussée. Le couvent servit pendant quelque temps de prison, puis fut mis à la disposition des Chartreux de Vauclaire qui auraient prêté le serment (*Archives de la Préfecture de Périgueux*).

(2) Joseph-Anne-Luc de Ponte d'Albaret, né à Perpignan le 18 octobre 1736, sacré évêque de Sarlat le 4 janvier 1778.

reux roi, une courte et légère période de calme nous rendit à la liberté et aux embrassements de nos familles; mais ce calme ne se fit pas sentir longtemps, l'horizon se couvrit de nuages épais et noirs et tout présageait pour l'avenir de fréquentes et terribles tempêtes.

Nous étions déjà parvenus vers la fin de l'année 1790; mon père et moi n'avions point quitté notre campagne, mais nous apprenions journellement les plus tristes nouvelles, surtout celles des souffrances et des humiliations dont ce pauvre roi était constamment la victime.

Le bruit courut également que toute la noblesse allait insensiblement joindre les princes à l'étranger et coopérer à la délivrance de l'infortuné monarque.

Aussitôt que cette nouvelle nous fut parvenue, je courus à mon père en le suppliant de vouloir bien permettre que je fusse au nombre de ceux qui couraient au secours de l'illustre prisonnier; je lui dis combien je serais heureux, malgré le chagrin de le quitter, de pouvoir me ranger sous les bannières de nos braves princes. Mon père, partageant mon enthousiasme, me répondit, extrêmement ému, qu'il était enchanté de mes sentiments, qu'il les partageait bien sincèrement mais que rien ne pressait encore, que, lorsqu'il serait temps, il trouverait tout ce qui me serait nécessaire pour un si long voyage.

Déjà, quelques-uns de nos voisins faisaient leurs préparatifs de départ; quoique bien jeune, je me trouvais sur des charbons ardents, tant était grande l'impatience où j'étais de voir mon père se déterminer à me laisser partir le plus tôt possible; il finit enfin par consentir au désir que je manifestais si fortement.

Nous étions pour lors en février 1791; mes parents, quoique peinés de se séparer d'un fils si jeune et si inexpérimenté, sentirent qu'il *était de toute nécessité* et du plus *impérieux devoir* de contribuer, par le départ de leur fils, à la délivrance de leur malheureux roi.

En conséquence, mon père mit tout en œuvre, malgré la pénurie des espèces, pour convertir en monnaie métallique les assignats qu'il pouvait avoir. On prépara mon petit trousseau et on me confia aux soins et à la sollicitude de deux loyaux et braves gardes du corps, MM. de Calvimont et de La Roche-Aymon ([1]).

Nos embrassements furent extrêmement touchants et toute ma famille fut pénétrée de la plus

([1]) Nous les retrouverons l'un et l'autre dans la suite de ce récit. M. de Calvimont appartenait à une ancienne famille du Perigord alliée à celle des Cézac. Il prit du service dans l'armée des princes et, désespérant de rentrer en France, se maria et s'établit en Allemagne pendant l'émigration. C'est une Calvimont qui avait apporté par mariage le château de Belcayre au grand-père de François de Cézac. M. de La Roche-Aymon appartenait à une des nombreuses branches cadettes de cette illustre famille fixées dans le Périgord.

vive émotion. Celui qui m'a donné le jour, en homme sage et expérimenté, me fit la plus paternelle et la plus tendre morale.

« Sois bon, sois sage et tâche d'être heureux, me dit-il ; surtout ne t'écarte jamais du chemin de l'honneur. Il ne suffit pas d'être gentilhomme, mais il faut conserver constamment les sentiments nobles qui doivent être sa boussole et son véritable guide.

Sa dernière phrase, que je ne comprenais pas bien alors, fut celle-ci :

« Je t'exhorte surtout, si tu venais à être assez malheureux pour ne plus craindre Dieu, à craindre au moins autre chose. »

Mon père, ma mère, mes sœurs me firent leurs derniers embrassements et je partis sous les auspices de mes deux mentors.

CHAPITRE II

FÉVRIER 1791-OCTOBRE 1792

L'auteur en Belgique. — Ses impressions. — Un hercule : M. de Curières. — Coblentz, la vie qu'on y mène. — Les princes. — Organisation des compagnies rouges. — Cézac y entre en qualité de gendarme. — Il est cantonné sur les bords du Mein. — Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, passe une revue. — Réponse d'un vieux militaire au roi. — Une fête chez l'archevêque de Mayence. — Concentration des troupes sur les frontières de France et de Lorraine. — Commencement des hostilités. — Pluies, famine et misère. — Déroute après Valmy. — Retraite sur le Luxembourg. — Courage et résignation. — L'auteur tombe malade. — Deux prêtres luxembourgeois. — Séjour à Spa. — Tableaux de mœurs. — Un souper chez les Pères Capucins. — Cézac rejoint son corps à Tongres.

Tout paraît nouveau à un jeune homme peu instruit qui voyage pour la première fois, tout le frappe et l'étonne. Il croit que tous les pays qu'il doit parcourir ressemblent à celui où il est né, que l'univers est enfin le même partout.

Je fus singulièrement étonné pour mon compte en voyageant dans ces belles provinces où tout est si riche comparativement à la mienne, et où le langage est si différent. Cette fertile Belgique et les vastes plaines du Rhin avec leurs pittoresques coteaux me frappèrent également.

Les deux gardes du roi auxquels mon père m'avait confié munis, ainsi que moi, de passeports qui nous étaient nécessaires, partîmes pour Coblentz, ville de l'électorat de Trèves et désignée pour le rendez-vous général de la noblesse française.

Nous séjournâmes quinze jours à Paris, temps trop court pour un jeune homme à peine échappé du collège, avide de plaisirs et facile à suivre l'impulsion qu'on aurait voulu lui donner et qui, malgré les surveillants auxquels on l'avait confié, prenait un goût vif et rapide pour tous les genres de nouveautés qui frappaient journellement son esprit et ses sens.

Au bout de huit jours, je me trouvais en effet un tout autre être, d'une essence toute nouvelle, tant j'avais gagné d'expérience dans le court séjour fait dans cette incomparable capitale. J'aurais presque désiré y passer ma vie si l'idée d'être utile à notre malheureux roi ne m'avait pas fait sentir l'impérieuse nécessité d'aller promptement me ranger sous les étendards de ses augustes frères.

Il fallut donc se déterminer à quitter ce séduisant nouveau monde, recevoir une mercuriale de mes deux indulgents mentors qui me firent à juste raison le reproche d'avoir passablement écorné les fonds qu'ils avaient eu la bonhomie de me confier. Il m'intimèrent l'ordre de continuer le

lendemain notre route jusqu'à notre destination.

Une chose digne de remarque et qui me fit le plus grand plaisir dans la Belgique fut le carillon des différentes villes et bourgades; au moment où l'heure frappe on entend sonner une valse, une marche, une fanfare, avec un tel ensemble et une telle harmonie que le voyageur, étonné, s'arrête extasié d'une pareille musique.

Le pays de Liège que nous traversâmes est également curieux. Sa capitale à cheval sur la Meuse paraît active et commerçante. Nous traversâmes aussi la ville d'Aix-la-Chapelle animée par l'affluence des étrangers qui, de toutes les parties de l'Europe, viennent dans la belle saison éprouver la vertu et la salubrité de ses eaux chaudes et où tous les souverains se sont rendus à différentes époques pour terminer les différends et décider de la paix ou de la guerre.

Nous parvînmes enfin sur les bords fertiles et riants du Rhin, ce fleuve majestueux qui prend sa source dans les montagnes du Tyrol et va se perdre dans les sables de la marécageuse Hollande. L'aspect de la ville de Cologne nous frappa d'abord par le grand nombre de ses clochers et, plus tard, par son immense population. C'est de cette cité que l'on tire cette fameuse eau de Cologne, si utile et si nécessaire pour toutes sortes d'usages, que l'on fait parvenir dans tous les pays de l'univers.

L'électeur de cette ville fait sa résidence à Bonn, autre ville très jolie et très agréable que l'on rencontre en remontant le Rhin sur sa rive droite. Le palais de ce prince-évêque est des plus élégants et des plus remarquables, tant par son architecture que par la solidité de sa construction. Il est entouré de parcs et de promenades délicieuses qui ne cessent d'attirer les voyageurs qui passent dans ces contrées.

Nous continuâmes notre route jusqu'à Coblentz, rendez-vous, comme je l'ai déjà observé, des princes français et de toute leur noblesse. Ce fut dans cette jolie ville que l'on commença à nous former.

Elle est située sur la rive droite de la Moselle et sur la rive gauche du Rhin. L'un et l'autre baignent ses murs et confondent leurs eaux, car le confluent de la rivière est au-dessous de la ville, au bas de laquelle on a construit un très beau et solide pont; la rive droite du fleuve est comme un faubourg de Coblentz appelé le Shol. Un rocher granitique et à forme pyramidale prend sa base presque sur le rivage ; c'est à son extrémité et à de très grands frais qu'on a bâti une citadelle extraordinairement forte. Nous avons été plusieurs fois admirer la hardiesse de ses fortifications ainsi que tous les ouvrages qui en font la force et la solidité.

Je ne puis passer sous silence la grande dimen-

sion d'un canon qui s'y trouve placé sur son affût, appelé dans la langue du pays *le preneur d'oiseau*. Il a la force, dit-on, de pousser son boulet énorme à la distance de deux lieues de la forteresse.

J'essayai de lui faire perdre terre, ainsi que quelques-uns de mes camarades, mais, chose impossible, il fallut y renoncer.

Pendant que nous étions à éprouver nos forces sur ce globe en fer, survint un garde du corps que la curiosité appelait, comme nous, près de cette énorme pièce et qui nous dit de l'air le plus ironique :

« Mes jeunes camarades, vous me faites presque pitié, je vais vous faire voir de quelle manière on doit faire mouvoir cette pièce. »

Nous nous retournâmes fort étonnés qu'il s'exprimât ainsi et lui demandâmes, avec un peu de fierté, si son intention était de placer ce boulet dans son embouchure ou de le mettre dans sa poche.

« Messieurs les tendrons, vous allez voir, nous répliqua-t-il aussitôt. »

En effet, à notre grand étonnement, il le souleva à la hauteur de sa poitrine.

Nous fûmes vraiment stupéfaits et, dans une grande admiration de la force extraordinaire de ce militaire, nous lui demandâmes avec instances à qui nous avions l'honneur de parler. Il nous

répondit qu'il se nommait Curières, compagnie de Noailles (1).

Cet homme d'une force si extraordinaire n'était cependant pas bien constitué, il était d'un teint jaune et basané, avait la poitrine serrée et extrêmement maigre ; son caractère était sombre et taciturne, il était difficile à émouvoir, mais une fois poussé à bout, sa témérité et sa violence n'avaient plus de bornes. J'aurai occasion dans la suite de parler de M. de Curières et de ses admirables traits de force.

La France entière se trouvait dans cette ville de Coblentz. Ses rues, ses places, ses maisons étaient encombrées par l'élite de la noblesse française. Une partie de cette brillante jeunesse, sans la moindre expérience, pensait que délivrer le roi et le remettre tout-puissant sur le trône était l'affaire de trois mois, et que bien certainement la masse du parti contraire à la dynastie ne résisterait pas à notre armée, ni aux partisans nombreux que ce malheureux monarque avait encore en France. Cette trompeuse espérance nous leurra et nous fascina les yeux à un tel

(1) M. de Curières prit plus tard du service dans l'armée de Condé et devint maréchal des logis dans le régiment de Roquefeuille. Dans l'avant-garde du duc d'Enghien, aux environs de Neubourg en 1796, il eut son cheval blessé de deux balles et d'un coup de sabre. A Altenheim, il est fait prisonnier par les républicains. Marchant entre deux grenadiers, il se dégage d'eux par un vigoureux effort, et il rejoint ses camarades.

point que nous crûmes n'avoir plus besoin de garder en réserve les ressources pécuniaires que nous possédions encore.

Ce calcul peu réfléchi conduisit insensiblement cette fougueuse jeunesse à de très grandes dépenses en chevaux, en équipages et en parties de plaisirs de tous genres. Le jeu surtout contribua au déréglement de tous ces jeunes gens qui, accoutumés à avoir constamment beaucoup d'argent, se trouvèrent bientôt sans autre ressource que celle de leurs légers appointements.

Il est présent à ma mémoire qu'il y avait journellement dans ce café des *Trois-Couronnes* [1], à Coblentz, vingt tables de jeu dressées ou chacun venait exposer ses moyens. J'étais vraiment étonné des tas énormes de cartes déchirées, que chaque jour on voyait dans les balayures de cet établissement si vaste.

Gentilhomme périgourdin peu fortuné, mon père, ayant d'ailleurs une nombreuse famille, n'avait pu faire de grands sacrifices pour le long voyage de son fils ; aussi ma bourse eût-elle bientôt la souplesse de celle d'un gentilhomme gascon.

L'on s'occupa enfin de la formation de notre armée, sentant la nécessité de l'organiser à la hâte ;

(1) Sur Coblentz et son café des Trois-Couronnes, on peut consulter, entre autres ouvrages, les curieux mémoires de Mme de Lâge de Volude, qui confirment en tous points les impressions de F. de Cézac.

aussi fûmes-nous montés et équipés dans le plus bref délai.

Tous les corps qui la composaient présentèrent bientôt l'aspect le plus brillant et le plus riche (1). On doit croire, et il est vraisemblable, que nos princes trouvèrent des secours considérables (2) et de grandes ressources chez l'étranger pour avoir pu, dans l'espace de six mois, organiser une aussi brillante armée prête à pouvoir se mettre en campagne vers le milieu de l'année 1793.

Je fus reçu dans le corps des hommes d'armes à cheval commandé par le marquis d'Autichamp (3), aujourd'hui gouverneur du Louvre ; je pris corps dans la compagnie appelée *gendarmes anglais ;*

(1) L'ancienne maison du roi, réorganisée sous le nom de « Compagnies rouges », dont Cézac devait bientôt faire partie, fut en effet des plus luxueuses en ses débuts. Elle comprit les chevaux-légers, commandés par le comte de Montboissier, lieutenant général ; les mousquetaires, commandés par le marquis du Hallay ; les grenadiers à cheval sous les ordres du comte de Virieu, et les gendarmes, commandés par le marquis d'Autichamp. C'est dans ce dernier corps que fut incorporé Cézac. Le comte de Neuilly, dans ses *Souvenirs*, a longuement parlé de la maison du roi à Coblentz : M. de Marcillac, dans ses *Mémoires sur l'Emigration*, a quelque peu critiqué son luxe. Les *Souvenirs d'un officier d'artillerie* du comte de Romain, contiennent à son sujet de curieuses pages. Dans son excellent *Histoire de l'armée de Condé*, M. Bittard des Portes a résumé à leur sujet les opinions des contemporains (p. 13).

(2) La princesse de Monaco, qui devait plus tard régulariser par un mariage ce qu'il y avait d'incorrect dans son profond attachement pour le prince de Condé, contribua beaucoup à l'organisation de l'armée par le don généreux de ses bijoux et de son argenterie d'une valeur considérable.

(3) A.-J.-E. de Beaumont, comte d'Autichamp,... le meilleur officier de cavalerie de l'ancienne armée, dit M. Bittard des

nous étions près de mille hommes d'armes tous très jeunes et qui avions besoin d'être conduits par une assez sévère discipline, aussi avions-nous pour chef un homme qui était bien aise de la maintenir et qui exigeait la plus rigoureuse exactitude dans le service.

Cette sévérité nous portait bien quelquefois à des plaintes et à des murmures, mais il ne s'en inquiétait nullement et savait fort bien, soit par la persuasion soit par son extrême rigueur, nous faire rentrer dans le devoir. Il me souvient très bien que, dans une revue, notre commandant me fit subir les arrêts pendant huit jours pour avoir trouvé que ma cravate faisait trop de volume. Il fallut supporter avec patience, résignation et sans mot dire, car la menace d'être renvoyé du corps était trop déshonorante et trop humiliante pour nous exposer à de pareils désagréments.

Tous les corps de l'armée furent répartis dans la région de 15 ou 20 lieues aux environs de Coblentz. Quand ils furent bien organisés et que de longs exercices leur eurent appris les manœuvres nécessaires pour faire la guerre, un inspecteur général fut chargé de les passer alter-

Portes, entra très jeune au service, devint aide de camp du maréchal de Broglie en 1759, se signala en Corse et en Amérique. Maréchal de camps, il émigra en 1752, fit toutes les campagnes de l'armée des princes, rentra en France en 1799, demeura dans la retraite jusqu'en 1814, fut nommé gouverneur de Saint-Germain-en-Laye sous la Restauration et mourut en 1822.

nativement en revue et de rendre compte aux princes de leurs différents progrès. Quelque temps après, ces augustes personnages en passèrent une de tous les corps rassemblés ; ils furent extrêmement contents de notre tenue militaire et des différentes évolutions que l'on nous fit exécuter.

Immédiatement après cette revue, nous reçûmes l'ordre de nous échelonner sur Francfort et Mayence, afin de nous approcher des frontières de France et des provinces de Lorraine et de Champagne qui devaient être bientôt le théâtre des plus cruels fléaux : la guerre et les maladies.

Nous restâmes cantonnés sur les bords du Mein pendant un mois entre ces deux capitales. Je ne me rappelle pas d'époque où je me sois plus amusé ; tous les jours de nouvelles fêtes nous faisaient passer les plus agréables moments. Les femmes de ces populeux et riches villages étaient l'âme et le mobile de ces fêtes ; elles chantaient et dansaient d'une manière admirable et avec le plus parfait accord. Les maris et les jeunes gens de ces contrées étaient bien un peu jaloux et inquiets, mais la certitude que nous décamperions bientôt de leur pays et que, vraisemblablement, nous n'emporterions pas leurs femmes, leur fit prendre patience et se résigner à leur sort passager.

Le couronnement de l'empereur ([1]) devait avoir lieu à Mayence avant l'ouverture de la campagne. Tous les princes et ambassadeurs de l'Europe devaient se réunir à cette importante cérémonie ; les routes qui y aboutissaient étaient journellement pleines de passagers et d'illustres voyageurs. Notre corps, comme étant le plus près de la route où devait passer le roi de Prusse ([2]), reçut l'ordre d'aller se ranger en bataille sur son passage. Aussitôt que ses courriers nous eurent annoncé sa prochaine arrivée, l'alignement de notre troupe et son éclat se firent remarquer dans le lointain car nos uniformes étaient rouges.

Le prince, avant d'être parvenu à notre hauteur, monta un de ses plus beaux chevaux harnaché de la manière la plus brillante ; il vint au galop, à la tête de notre colonne, suivi de ses aides de camp et de quelques généraux. Après avoir salué notre état-major, il fit quelques compliments d'usage et commanda lui-même les évolutions, lesquelles, à son grand étonnement, furent exécutées avec la plus grande précision et en très bon ordre.

Après une demi-heure de ces manœuvres où l'allure des ailes était toujours au galop, ce mo-

([1]) François II (1768-1835), succéda en 1792 à son père, Léopold II, comme empereur d'Allemagne, roi de Bohême et de Hongrie.

([2]) Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, neveu du Grand Frédéric, né en 1744, monté sur le trône en 1786, mort en 1797, fut le premier à proposer, en 1791, la coalition de Pilnitz contre la République française.

narque vint en caracolant à la tête du corps, fit à haute voix au marquis d'Autichamp un compliment sur le savoir-faire de cette belle jeunesse, vu surtout le peu de temps qu'il avait eu pour le si bien perfectionner. Il daigna adresser la parole à quelques officiers et hommes d'armes. Ayant aperçu un porte-étendards dont l'âge annonçait qu'il avait fait la guerre, il lui demanda s'il ne s'était jamais trouvé à quelques affaires chaudes.

« Oui, Sire, lui répondit le vieux militaire, et contre les troupes mêmes de Votre Majesté. »

Il lui cita aussitôt l'époque où il avait eu l'honneur de les combattre.

Le roi de Prusse, en riant, lui répondit qu'il s'en souvenait très bien et qu'à ce combat ses troupes avaient eu affaire à de très braves gens qui se battaient comme des lions.

Il daigna décorer d'un de ses ordres ce brave porte-étendards.

Le costume de ce prince contrastait d'une manière singulière avec l'élégance de son magnifique et brillant équipage ; son habit était de camelot gris assez sale, car sa longue queue à la prussienne avait crassé une partie du dos et d'une manière très marquante ; les autres habillements étaient à l'avenant. Ce monarque me parut porteur d'une très belle figure avec des traits extrêmement nobles et gracieux, accompagnés du sourire le plus prévenant.

Les différents corps de notre armée étaient cantonnés non loin de Mayence ; beaucoup de leurs hommes, de tous grades, obtinrent facilement la permission d'aller dans cette ville le jour même du couronnement de l'empereur. Je fus du nombre de ceux qui jouirent de cette faveur, aussi m'empressai-je d'aller dans cette capitale où une importante cérémonie attirait tant de beau monde et tant d'illustres étrangers.

Le soir de ce jour, le prince-archevêque (1) de cette métropole donna une superbe fête dans ses vastes jardins de la Favorite. La réunion de tant de souverains et celle de tous les généraux et grands seigneurs, qui étaient à leur suite, rendirent la ville extrêmement vivante et donnèrent à cette fête tout l'éclat et toute la pompe possibles.

Les états-majors d'une grande partie des corps d'armée furent reçus à la Favorite et présentés aux divers souverains qui s'y trouvaient. Ceux dont la beauté et la bonne tenue firent le plus sensation furent ceux de la grosse cavalerie du *Royal Allemand* et des hussards de Saxe et de Berchény. Aussi, furent-ils accueillis par tous ces illustres personnages avec infiniment de bonté et de bienveillance. Il suffisait de porter l'uniforme d'un des corps des princes pour être bien reçu à l'entrée

(1) Frédéric-Charles-Joseph d'Erthal, élu en 1774, mort en 1802.

de ce vaste parc ; j'entrai donc facilement dans ces lieux enchantés.

Je ne me rappelle pas en effet d'avoir vu, en aucune circonstance, un coup d'œil plus magnifique et plus éclairé. L'illumination de ces jardins fut si brillante qu'on la comparait à celle de Chantilly lorsque le monarque du Nord y fut reçu par le prince de Condé d'une manière si magnifique et si royale.

Tout le beau monde qui se trouvait là était vêtu avec un luxe oriental et une élégance parfaite ; plus de cent orchestres, composés des meilleurs musiciens, étaient distribués dans cette enceinte et, à chaque pas, on trouvait des groupes de danseurs qui figuraient avec grâce et faisaient aux yeux de tous les étrangers l'effet le plus merveilleux. Quoique la nuit fût partout ailleurs très obscure, cette illumination était telle, dans ces lieux favorisés par l'art et la nature, que, par le soleil le plus radieux et en plein midi on n'y aurait pas vu d'une manière plus resplendissante.

Je restais dans ce nouvel Eden tout le temps de la fête, presque enivré, avide de plaisirs et pénétré des sensations les plus délicieuses ; j'étais si étonné et si émerveillé de tout ce que je voyais que j'oubliai presque les paroles de mon respectable père. Rien n'égalait l'enchantement que tout le monde éprouvait dans cette nuit si ravissante.

Vers quatre heures du matin, ce paradis ter-

reste fut entièrement désert ; on voyait cependant encore çà et là quelques personnes des deux sexes qui paraissaient regretter les lieux qui avaient été le théâtre de leurs plaisirs. Un de mes camarades et moi déjeunâmes sous une élégante tente où plusieurs personnes étaient rassemblées pour le même objet. Le succulent repas que nous fîmes reconforta nos estomacs et répara si bien nos forces que nous aurions pris volontiers l'engagement de recommencer la nuit prochaine une si ravissante partie de plaisir.

Nous nous réunîmes insensiblement plusieurs hommes d'armes et, quand il fut entièrement jour, nous repartîmes pour nos cantonnements extrêmement satisfaits des heures de récréation si délicieusement passées. Nous nous racontâmes nos petites aventures ; quelques avantageux les exagérèrent sans doute. Quoi qu'il en soit, ces diverses anecdotes nous égayèrent et nous firent beaucoup rire tout le temps de la route.

Vers la fin de juillet 1792, toute notre armée passa le Rhin sur plusieurs points et se concentra sur la frontière de France. Celle à laquelle j'avais l'honneur d'appartenir était celle du centre, commandée en personne par les deux princes du sang [1],

[1] L'armée du centre, dont l'auteur fit partie, est connue sous le nom d'armée des princes. Forte d'environ 12.000 hommes, elle avait pour mission de suivre la marche de l'armée prussienne et de se développer ensuite dans la Champagne. C'est après ces dis-

frères du malheureux roi. Les corps de Condé et de Bourbon formaient les ailes. Nous vîmes successivement arriver des nuées de Prussiens et d'Autrichiens qui se répartirent sur les frontières de Lorraine et prirent leurs places respectives.

Après une revue générale faite par le roi de Prusse, la campagne s'ouvrit et les hostilités commencèrent vers les premiers jours du mois d'août. Tout paraissait déjà devoir couronner nos succès; nous entrions dans la Lorraine [1] et avions déjà pénétré en Champagne; nous approchions même de Châlons. Toutes les villes et bourgades, à notre approche, pavoisèrent de drapeaux blancs et d'emblèmes aux armes de France tous leurs clochers et leurs édifices. Toutes les acclamations et tout le dévouement que paraissait montrer le peuple français nous faisaient positivement penser que la lutte ne serait pas longue et que la belle capitale nous verrait bientôt triomphants dans ses murs.

Toute difficulté paraissait définitivement aplanie, et nous nous félicitions déjà de nous voir bientôt réunis à nos familles quand, tout à coup, des pluies affreuses et qui durèrent quinze jours

positions prises que le duc de Brunswick, commandant les troupes prussiennes, fit paraître son fameux manifeste.

[1] Ce fut le 29 août que l'armée des princes franchit la frontière de Lorraine après un séjour de dix jours à Stadtbredimus. Le 30 août, le quartier général était à Hettange-la-Grande, à une lieue et demie de Thionville.

consécutifs, changèrent la face des choses et découragèrent même entièrement les Prussiens. Les routes et tous les chemins devinrent absolument impraticables; le temps humide et épouvantable, les raisins et les fruits non mûrs causèrent dans l'armée prussienne une dysenterie des plus affreuses et des plus contagieuses. Cette calamité désastreuse obligea, dit-on, le monarque Frédéric à effectuer une prompte retraite [1]; d'autres politiques assurèrent que nous étions joués et qu'il était vraisemblable que l'argent de la Convention, plutôt que l'intempérie et les maladies, avait décidé ce roi à une résolution si prompte et si subite.

Quoi qu'il en soit, rien ne me paraissait plus terrible que le triste spectacle qui se présentait journellement à nos yeux, et c'est bien dans cette campagne que j'ai vu pour la première fois l'image

[1] Cf. à ce sujet l'ouvrage de A. Chuquet, *Valmy;* les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand; Forneron. *Histoire générale des Émigrés;* Bonneville de Marsangy, *Journal d'un volontaire de* 1791; Bittard des Portes, *op. cit.* — On n'ignore pas que la retraite du roi de Prusse dont parle Cézac, et qui eut pour conséquence le départ de l'armée des princes pour l'Allemagne est la fameuse déroute qui suivit Valmy, où Dumouriez et Kellermann battirent le duc de Brunswick le 20 septembre 1792. La réflexion de l'auteur concernant « l'argent de la Convention » et le duc de Brunswick prend quelque intérêt sous la plume d'un soldat de l'armée des princes et d'un contemporain des événements; lorsqu'on songe aux accusations qui ont été portées depuis contre Brunswick, aux hypothèses émises sur la disparition des diamants de la couronne et autres problèmes historiques encore irrésolus.

affreuse de la guerre et tous les fléaux horribles qui en sont les fâcheux résultats. Les chemins étaient tellement mauvais et impraticables qu'ils étaient encombrés de tous côtés de caissons d'artillerie et de toutes sortes de bagages dont la majeure partie était embourbée; les chevaux abattus entravaient la marche des autres, ce qui causait parmi les soldats atteints déjà de la dysenterie et leurs charretiers le plus horrible vacarme. La cavalerie et l'infanterie étaient obligées de se pratiquer des passages, soit dans les champs, soit dans les vignes pour effectuer leur retraite ou la faciliter au gros de l'armée.

Des militaires prussiens expiraient çà et là, sur toutes les routes, de ce terrible fléau de la dysenterie et une constante pluie des plus glacées achevait de perdre ces malheureux qui auraient pu se sauver par un temps plus tempéré ; ceux qui n'étaient pas atteints par cette cruelle maladie foulaient sous leurs pieds les morts et les mourants; enfin chacun n'étant occupé que de sa seule conservation était sans pitié pour ceux qui souffraient et se lamentaient.

Une chose surtout qui me navrait l'âme et à laquelle nous ne pouvions remédier était de voir ces étrangers enlever, en se retirant, toutes les ressources de ce malheureux peuple qui nous avait reçus à bras ouverts et d'une manière si enthousiaste ; des familles entières, couvertes des

haillons de la misère et entièrement ruinées par les Prussiens, se jetaient à nos pieds pour nous demander du pain et implorer notre protection contre ces farouches soldats ; ces satellites mettaient le comble à l'infamie en exerçant sur ce misérable peuple toutes sortes de violences et de vexations. Nous avons été même obligés de nous battre contre ces barbares pour arrêter l'effervescence de leur brutalité(1).

Dans d'autres endroits, des troupes de malheureux villageois suivaient nos farouches auxiliaires, qui leur enlevaient tout pour les supplier de leur laisser leurs vaches et leurs bestiaux, comme les seules ressources qui leur restaient pour ne pas mourir de faim. Ces impitoyables soldats leur riaient au nez ou leur répondaient par des mauvais traitements de tous genres.

Les vignes étaient tellement couvertes de ces soldats vendangeurs qu'on en voyait expirer en mangeant de ces mauvais raisins. De malheureuses vivandières, chargées de butin, et dans la boue

(1) Dans cette retraite, écrit M. Bittard des Portes, « les pillards avaient été les Prussiens, et non seulement ils avaient pillé les bagages des malheureux émigrés, mais encore ils avaient abandonné aux outrages de la cavalerie ennemie les chariots des malades, des femmes et des vieillards. Qui donc avait dégagé ces infortunés? Les compagnies rouges de M. de Hallay et d'Autichamp. Une fois la frontière franchie, malgré la malveillance des populations, l'insolence des bourgmestres, l'hostilité de presque tous les fonctionnaires, les soldats du roi de France s'étaient abstenus de tout désordre. » (*Les Emigrés à la cocarde noire*, pp. 16-17.)

jusqu'aux genoux, étaient encore accablées sous le poids de malheureux enfants qui expiraient de froid et de misère ; ces mères, pour les faire revenir, leur présentaient un sein entièrement décharné ou quelques grappes de raisins.

Jeune encore, je n'avais jamais vu un spectacle aussi horrible et qui m'eût fait une plus forte impression. Oh ! ce furent bien ces cruels moments qui réveillèrent dans mon âme le sentiment de la patrie et toute l'indignation que me causaient ces barbares qui l'envahissaient.

Le roi de Prusse, ayant fait une prompte retraite [1], laissa les chemins couverts de débris, comme gros équipage, et beaucoup d'hommes et de chevaux morts qui restèrent longtemps exposés sans être ensevelis.

Nos princes rassemblèrent tristement les différents corps qui composaient notre armée et furent forcés de se retirer vers les Ardennes et le pays de Liège. Le nôtre, commandé toujours par le marquis d'Autichamp, fit sa retraite vers Luxembourg [2]. La pluie ne cessait de tomber par tor-

(1) Tous les désastres dont parle ici l'auteur eurent lieu à la fin de septembre 1792 et non pas au mois d'août, comme pourrait le faire croire son récit. Cf. Le comte de Langeron, *Mémoires sur les guerres de la première coalition*, publiés par L. Pingaud, Paris, 1895.

(2) D'après un rapport attribué au marquis de Jaucourt, qui commandait un corps de cavalerie émigré, la brigade irlandaise et la gendarmerie de l'armée des princes dont Cézac faisait partie arrêtèrent la poursuite de la cavalerie de Dumouriez en Ar-

rents, poussée par le vent le plus impétueux. Quoique pressés par la faim et le besoin de repos, nous restâmes à cheval au moins quatre heures sous les glacis du Luxembourg à attendre qu'il plût au Gouvernement autrichien de vouloir bien nous loger.

Nous nous désespérions dans une semblable attente. Il n'était pas de situation plus critique que la nôtre. Eh bien ! malgré cet état, quelques hommes d'armes chantaient dans les rangs, d'autres déclamaient quelques vers de Racine et de Crébillon, et d'autres enfin prêchaient la patience et la résignation aux moins endurants. Quant à moi, j'atteste que je n'étais nullement disposé, dans cette cruelle circonstance, à préluder une romance, ni à écouter les sages conseils de ceux qui nous exhortaient à prendre tout pour l'amour de Dieu.

Nos pauvres chevaux souffraient tellement de la faim et étaient si efflanqués que, pour ne pas chavirer, nous étions obligés de les sangler à tout instant [1].

gone. Arrivée à Stenay le 6 ou le 7 octobre, l'armée des princes parvint le 12 à Arlon, dans le Luxembourg.

[1] La retraite de la petite armée des Princes ne fut en effet qu'une sinistre déroute. La cavalerie de l'armée française harcelait les fugitifs, les paysans des Ardennes étaient peu cléments pour les émigrés. « La dysenterie continuait ses ravages. On mangeait des racines, des fruits ou des légumes gâtés. » (Bittard des Portes, *op. cit.*, p. 37.) Cf. aussi les *Mémoires du chevalier de Mautort*, publiés par le baron Tillette de Clermont-Tonnerre.

Enfin, après quatre mortelles heures de peines d'esprit et de souffrance physiques, nous apprîmes que nous ne pouvions pas loger dans la ville et que nous avions l'ordre de nous porter sur le bourg de *Weïsswampa*, à là distance de trois lieues de l'endroit où nous étions.

Nous nous remîmes donc en marche, accompagnés de la pluie la plus glacée et de la nuit la plus obscure et, sans un guide que nous attachâmes à l'un de nos chevaux, nous ne serions jamais parvenus à notre destination. Les malheureux habitants du bourg où nous débarquâmes, et précisément à l'heure de minuit, furent tellement effrayés, n'étant pas préparés à recevoir de tels hôtes, qu'au lieu de nous être de quelque secours dans la fâcheuse situation où nous nous trouvions ils quittèrent tous leurs maisons et jouèrent des jambes. Il fallut nous loger à tâtons et mettre leurs bestiaux hors des granges pour y loger nos chevaux. Ces pauvres animaux errèrent dans les rues, mugirent et se lamentèrent si fort toute la nuit qu'ils nous auraient vraiment fait pitié, si nous n'avions été nous-mêmes dans le cas d'inspirer ce sentiment.

Nous nous logeâmes arbitrairement, huit hommes de mon escouade et moi, dans une habitation qui était ainsi déserte; nous fîmes également sortir les vaches et les chevaux pour y loger les nôtres; nous allumâmes du feu par le moyen de nos

briquets et, après avoir donné du foin à nos montures, nous nous occupâmes de nous, car nous n'en pouvions plus et tombions presque d'inanition.

En furetant partout pour chercher des vivres, nous aperçûmes quelqu'un qui se mouvait sur un mauvais grabat; en approchant de plus près nous reconnûmes que c'était une chétive vieille, si infirme qu'elle n'avait pas eu la force de fuir avec le reste de sa famille. Quoique très effrayée, elle nous indiqua par signes une espèce de placard où nous trouvâmes un énorme pot de beurre et un boisseau de farine non tamisée; nous découvrîmes aussi une tourte de pain pesant au moins 20 livres.

Aussitôt cette trouvaille, nous criâmes tous spontanément : « Vive le roi! » Il y en eut même qui poussèrent la folie et la reconnaissance jusqu'à embrasser cette vieille Baucis. Nous la bénîmes tous du fond de nos cœurs et la forçâmes même à manger quelques mauvaises crêpes que nous avions faites avec ce beurre antique et cette détestable farine. J'avais tellement faim et je remplissais tellement mon estomac de cette mauvaise nourriture qu'il s'ensuivit une indigestion des plus terribles. Je devins si faible et si chancelant que je tombai plusieurs fois en syncope; je me trouvai enfin dans un si pitoyable état que lorsque le corps reçut le lendemain l'ordre de

continuer sa route, mes forces ne me permirent pas de le suivre, ni même de supporter les cahots de la voiture du commandant, qu'il eut la bonté de m'offrir...

Dans cet état de choses, M. d'Autichamp me fit déposer chez le curé de l'endroit et me recommanda fortement à sa sollicitude. On porta chez lui mon petit bagage; le corps se mit en route[1], et mon cheval fut emmené à ma compagnie jusqu'à mon retour.

Me voilà donc, seul et isolé, dans ce bourg de Weïsswampa, faible et souffrant, chez un vénérable pasteur qui ne pouvait seulement pas s'exprimer dans ma langue; il crut qu'en s'énonçant en latin, je pourrais lui répondre; point du tout, c'était comme s'il m'avait parlé chinois; je fis signe au respectable ecclésiastique que je n'en pouvais plus et que j'avais besoin de repos. Aussitôt que ce brave homme m'eut compris, tout fut en mouvement dans la maison pour préparer ma chambre et bassiner mon lit; il envoya chercher son frère qui logeait près du bourg et qui était le meilleur chirurgien du voisinage. Celui-ci m'examina avec la plus scrupuleuse attention,

(1) En fait, l'armée des princes, avant d'être officiellement licenciée, avait été presque complètement dissoute à Arlon dans la première quinzaine d'octobre, « avec une précipitation et un désordre, écrit le marquis de Jaucourt (mém. cit.), qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire ». On verra plus loin que M. d'Autichamp continua sa retraite avec un débris du corps des gendarmes que Cézac rejoindra plus tard à Tongres.

me tâta le pouls et, en secouant la tête, fit signe au curé que j'étais en grand danger et que j'avais surtout besoin de repos. Ils me quittèrent pour quelque temps et, lorsque je fus resté seul environ deux heures, mon vénérable hôte crut de son devoir de faire en sorte de me confesser. Je le compris aussitôt et me prêtai de bonne grâce à remplir un aussi pieux devoir. Me comprenant peu, il fit signe vers le ciel qu'il n'y avait sans doute qu'un Dieu qui pût m'entendre et que si j'étais sincèrement repentant de mes fautes, j'en obtiendrais facilement le pardon.

Je n'eus que la force de prononcer un *Pater*, et je retombai dans un assoupissement qui dura environ cinq heures.

A mon réveil, le docteur me trouva beaucoup mieux; le pasteur et lui redoublèrent de soins pour le pauvre malade ; ils firent emporter une pie qui était dans une cage non loin de ma chambre, de crainte que son bavardage sempiternel n'aggravât ma pénible situation. Elle devint telle que je fus à l'agonie pendant deux jours; mais, la nature ayant de grandes ressources chez un jeune homme de mon âge, fit que, secondée par les soins extrêmes de mon excellent hôte, je revins bientôt de l'anéantissement dans lequel je m'étais trouvé depuis plusieurs jours. Je me sentis, au bout de la quinzaine, dans une presque entière convalescence.

Mon brave curé eut l'attention, lorsque je commencai à me lever, de me prêter une vieille soutane, car je n'avais que mon uniforme et un pesant manteau. Avec ce vêtement, je me trouvais bien plus à mon aise et d'autant plus commode que, boutonné de haut en bas, il me dispensait de culotte et que, par ce moyen, j'étais plus tôt près pour me coucher.

Le peuple dans ce pays avait un tel respect alors pour ses pasteurs que lorsqu'un individu, quel que fût son sexe, se croisait avec l'un d'eux dans un chemin, il venait respectueusement lui baiser les mains.

Lorsque je commençai à me promener dans la campagne affublé de ma vieille soutane, les passants, me prenant pour un jeune ecclésiastique, ne manquaient pas de me rendre de cette manière leurs très humbles devoirs. Mon hôte, lorsqu'il s'apercevait de ces politesses, en riait aux larmes, surtout du peu de bonne volonté que je mettais quand c'étaient des vieilles femmes, car, à dire vrai, j'étais beaucoup plus accommodant quand c'étaient de jeunes et jolies filles.

N'ayant pas le sol lorsque je me séparai du régiment, le marquis d'Autichamp me donna 36 francs; c'était le seul argent que je possédais, je le confiai même au brave pasteur.

Un jour, ce charitable homme m'appela et me dit :

« Tenez, mon enfant, mettez cette monnaie dans votre poche, afin que je ne vous entende plus toujours dire aux passants : « Que Dieu vous assiste. » Donnez un kreutzer à tous les malheureux que vous rencontrerez, d'autant plus que, lorsque vous étiez si malade, je vous recommandai aux prières des paroissiens. »

Je finis enfin par me rétablir complètement, à une certaine pâleur près et, lorsque je crus pouvoir supporter le voyage à petites journées, je me mis à même de faire mes adieux à mon excellent hôte. J'étais si fortement pénétré de ses bontés que j'avais le cœur extrêmement ému et navré de me séparer de ce brave homme; je ne pus que lui balbutier mes remerciements. Combien j'étais touché et reconnaissant de tous les témoignages d'intérêt qu'il avait eu la bienveillance de me donner. J'ajoutai que le peu d'argent que j'avais était bien modeste pour reconnaître tout l'embarras et toute la dépense que je lui avais causés, mais que, n'en ayant pas d'autre, je ne pouvais ajouter à cette somme. Ce bon pasteur me comprit très bien ; je vis des larmes rouler de ses yeux ; mais son émotion augmenta lorsque je le suppliai de me donner pour la route que je devais parcourir quelques lettres de recommandation aux différents curés qui s'y trouveraient placés.

A cette dernière phrase, il vint à moi les bras ouverts, m'embrassa avec toute l'effusion d'un père

le plus tendre et me demanda instamment de lui consacrer encore quelques jours, soit pour lui, soit pour réparer entièrement mes forces; je lui dis que ma santé me permettait bien d'entreprendre mon voyage; que mon commandant serait d'ailleurs en peine sur mon compte, ne pouvant imaginer ce que j'étais devenu.

Le digne prêtre monta dans sa chambre, en descendit mes 36 francs et, voulant ajouter à cette somme, me remit 50 francs qu'il glissa dans ma poche. Sa bonne gouvernante, qui avait eu aussi tant de soin pour moi, ne voulut pas accepter les 12 francs que je plaçai dans sa main. J'avais une petite bague en or que m'avait donnée, en souvenir, une jeune fille de Mayence que je ne devais sans doute plus revoir. Je la lui offris, avec l'agrément de son maître; elle l'accepta et me dit en pleurant qu'elle se souviendrait toute sa vie de son pauvre et cher malade; elle m'embrassa en me souhaitant toutes sortes de bonheurs et un prompt retour au sein de ma famille.

De son côté, le meilleur des hommes me remit une lettre pour le curé dont la paroisse était située à 3 lieues sur ma route et dans laquelle il me recommandait comme un jeune ami auquel il s'intéressait infiniment; il le priait également de me rendre le même service à l'égard d'un autre curé qui se trouverait sur mon chemin.

Nous nous embrassâmes et restâmes quelques

instants sans avoir le courage de proférer une parole. Il me quitta enfin et fut se réfugier dans l'église pour prier sans doute le Tout-Puissant de vouloir bien m'accorder un heureux voyage et toutes ses bénédictions.

Je fus aussi faire mes adieux au chirurgien et le remercier de ses bontés; il ne voulut non plus rien accepter.

Me voilà donc encore une fois en route et fortement pénétré des bontés de l'homme de Dieu que je venais de quitter. Mon *houiski* sur le dos, mon manteau bien roulé et mon grand sabre en sautoir, j'allais rejoindre avec plaisir mes frères d'armes cantonnés dans différents villages des environs de Liège

Cette journée à pied fut extrêmement fatigante pour moi qui avais l'habitude d'être toujours à cheval et qui, d'ailleurs, relevait de maladie. Après avoir plusieurs fois posé mon sac et m'être assis pour me reposer, j'aperçus enfin le clocher du bourg désigné par mon vénérable pasteur.

J'arrive à la porte du presbytère, j'aperçois un homme assez vert, d'une figure joviale et rubiconde; l'aspect d'un militaire dans ces contrées l'étonna un peu; il me demanda d'un ton assez brusque ce que je voulais, enfin si j'étais déserteur.

S'apercevant que je ne le comprenais pas, il me répéta la même question en mauvais français. Je lui répondis aussitôt « que je n'étais pas attaqué

d'une pareille maladie, qu'il eût la complaisance de lire la lettre que j'avais l'honneur de lui remettre, et qu'après en avoir pris connaissance, il reviendrait de sa prévention et me rendrait la justice que je croyais mériter. »

Quelques traînards de l'armée prussienne, ayant commis des excès pendant leur retraite dans le pays, firent que plusieurs paysans s'attroupèrent en me voyant entrer chez leur pasteur. Ils m'auraient fait, je crois, un mauvais parti si le curé, ayant déjà pris connaissance de ma lettre, n'eût pas de suite fait signe à cette foule de se retirer, en lui disant que j'étais un brave et honnête militaire et que je lui étais fortement recommandé par un de ses confrères, le curé de Weïsswampa. Les gens se retirèrent très respectueusement.

Mon court et gros pasteur vint à moi, me prit par la main et me conduisit dans son petit salon ; il m'aida à me décharger de mon sac et de mon grand sabre et recommanda qu'on fût lui chercher de suite une bouteille de vin du Rhin.

Une petite table se trouva dressée comme par enchantement près du feu ; je fus restauré provisoirement de la manière la plus délicate et ce n'était, me dit mon hôte, que pour nous préparer au souper.

— Finissons toujours notre bouteille, ajouta-t-il, le vin pourrait s'aigrir.

Quoique ce bon et gros pasteur eût une servante

jeune et jolie, il se servait aussi de la femme du sacristain pour aider la jeune quand il avait quelques convives, comme faisant la cuisine beaucoup mieux ; elle vint en effet dans cette circonstance ; cela fit la plus grande peine à celle qui paraissait être la privilégiée et lui donna une humeur de dogue toute la soirée.

L'heure attrayante du souper étant arrivée, nous nous mîmes gaiement à table ; mon joyeux hôte en fit parfaitement les honneurs ; notre boisson, pour débuter, fut de l'excellente bière et le vin du Rhin termina la cérémonie ; les fumées de ce délicieux élixir nous ayant un peu travaillé le cerveau, nous parlâmes beaucoup et longtemps et avec le bruit qu'auraient pu faire quatre personnes à la fois. Il me parlait théologie et de la difficulté qu'il avait à conduire son troupeau, et moi je l'entretenais de notre dernière campagne. Ce genre de conversation aurait été la chose la plus risible pour quelqu'un de sang-froid qui nous aurait écoutés.

Comme il était déjà bien tard et que je devais continuer ma route le lendemain, j'observai à mon hôte que je serais bien aise d'aller me coucher. Quoique celui-ci fût, comme son convive, un tantinet dans les vignes du Seigneur, il jugea plus prudent et plus convenable d'envoyer bassiner mon lit par la respectable marguillère que par la jolie servante. Elle s'acquitta de sa besogne en femme qui a de l'usage et de l'expérience.

Je repartis le lendemain, après avoir reçu la bénédiction et le baiser le plus paternel de mon bon pasteur, et voyageai ainsi jusqu'à Spa, c'est-à-dire de cure en cure, et partout reçu avec la plus parfaite cordialité. Cette petite ville de Spa, si renommée par la vertu et la salubrité de ses eaux, par l'affluence des étrangers et des illustres voyageurs qui y viennent pendant la belle saison, était extrêmement riche et vivante ; beaucoup de ces voyageurs n'y vont, à la vérité, que guidés par le jeu et s'en retournent souvent victimes de leur malheureuse passion.

Je logeai dans cette petite ville chez les Révérends Pères Capucins ; j'étais porteur d'une lettre adressée au Père gardien, qui me reçut avec toutes sortes d'égards et de bienveillance ; il me fit prendre quelques bagatelles à mon arrivée et me dit que, dans la règle de leur monastère, leur frugal repas se prenait à midi et à sept heures et que je ne manque pas cette heure-là pour souper. Je fus faire un tour à l'établissement des eaux et dans la salle de la Redoute, j'y trouvai un concours considérable d'illustres étrangers ; la plupart étaient autour d'une table où étaient amoncelés des tas d'or. On jouait à une espèce de loterie appelée « le Biribi » ; la vue de toutes ces richesses et l'avidité de tous ceux qui entouraient la table me fit venir chair de poule et me donna une impression désagréable que je ne pouvais définir.

Je reconnus dans cette ville deux émigrés français qui s'y trouvaient momentanément, MM. de Saint-Clar et de Sourdis qui me firent l'un et l'autre beaucoup de politesses ; ce dernier partant, comme moi le lendemain pour Liège et ayant déjà arrêté une place à la diligence m'accompagna au bureau pour arrêter également la mienne.

Je fus ponctuel à me rendre à sept heures précises au rendez-vous de la communauté. A l'extrémité du réfectoire, sur une élégante petite table, étaient mis trois couverts avec de beau linge; le supérieur me fit signe de prendre place ; Je me trouvai entre lui et le Père gardien. Nous fîmes vraiment tous les trois un repas d'Epicure, c'est-à-dire assaisonné des mets et des vins les plus excellents. Le souper du reste des Capucins fut extrêmement frugal, mais la gaieté la plus aimable y présida constamment; l'un deux, au moment de leur léger dessert, dit :

« C'est aujourd'hui au Père Anselme à payer la goutte. »

A ce signal, tous crièrent à la fois.

« C'est juste ! c'est juste ! c'est au Père Anselme à s'exécuter, c'est son tour ! »

Le Révérend ne se le fit pas dire deux fois ; il se leva lestement et fut chercher une pinte d'eau-de-vie que tous ces messieurs burent joyeusement à la ronde et à la santé de leurs supérieurs. Nous trois bûmes aussi à la leur, mais avec des

liqueurs les plus exquises et les plus parfumées.

Le souper terminé, il fallut se mettre à genoux et remercier Dieu de la nourriture qu'il nous avait donnée; cette prière se fit avec un bourdonnement pareil à celui du tonnerre entendu dans le lointain. Après une heure de récréation, une cloche annonça l'heure de la prière; il fallut encore, comme tous ces pieux Capucins, se mettre à genoux et rester dans cette attitude un peu plus longtemps que je n'aurais voulu; mais j'étais bien aise de faire voir à tous ces braves moines que j'étais habitué à ces fervents et pieux devoirs.

Après cette cérémonie, chaque Capucin gagna silencieusement sa cellule en faisant à leur supérieur les très humbles saluts d'usage. Un domestique me conduisit dans un appartement très propre, bassina mon lit et mit sur une petite table tout ce dont je pouvais avoir besoin.

Le lendemain, je pris congé de mes hôtes, après avoir amplemement déjeuné avec les supérieurs; je les remerciai avec toute la gratitude dont j'étais pénétré pour leur bonne hospitalité.

Arrivé à la diligence, je fus extrêmement surpris de la composition bizarre de cette voiture publique : deux moines, une religieuse, deux filles de joie, M. de Sourdis et moi étions les individus qui s'y trouvaient placés. La conversation fut très gaie et très animée le long de la route ; tout se passa cependant dans la plus stricte décence, malgré la

manière presque lutine avec laquelle un des moine jouait de la prunelle.

Nous arrivâmes enfin à Liège, extrêmement fatigués et ballottés; c'était dans cette ville que se trouvait notre quartier général. J'appris en arrivant que mon corps était cantonné à Tongres (1), petite ville située à 3 lieues sur la route de Louvain.

Le lendemain, je me rendis à ma destination, je reçus les compliments et les félicitations de mes camarades et fus vraiment dans la joie de me retrouver parmi mes frères d'armes où j'avais de bons amis qui me croyaient mort et eurent le plus grand plaisir de me revoir et m'en donnèrent les témoignages les plus sincères.

Une épizootie, qui avait eu lieu parmi nos chevaux, avait atteint le mien peu de jours après l'arrivée du corps à Tongres. Tous les secours vétérinaires ne purent le sauver. Cette perte fut d'autant plus sensible pour moi que mon lecteur verra plus tard la pénurie qu'elle m'occasionna.

(1) Une partie de l'armée des princes, sous les ordres du comte de Provence, avait quitté Arlon le 16 septembre pour établir son quartier général, le 21, au château de la Neuville, près Liège. Le comte d'Artois et les autres corps d'armée demeurés en arrière et disloqués à Arlon y arrivèrent successivement et furent cantonnés entre Huy et Liège. C'est celui du général d'Autichamp que Cézac rejoignit à Tongres.

CHAPITRE III

OCTOBRE 1792-MARS 1793

Licenciement de l'armée des princes. — Désespoir et indigence de l'auteur à Maëstricht. — La Belgique menacée par les armées républicaines. — La comtesse de Sales et sa sœur. — Leur générosité. — L'abbé Tamignan. — La vertueuse hôtesse de l'auberge de l'Ange. — Méprise burlesque de l'auteur au sujet de Mme de Sales. — Salon de Mme de Sales. — Une partie de cartes émotionnante. — Bourse plate, mais cœur joyeux. — Siège de Maëstricht par les Français. — Cézac au service de la Hollande. — Mmes Lamborelles. — Une alerte.

Un mois après mon arrivée au corps, nous apprîmes que nous allions être licenciés. Cette nouvelle désespérante nous mit dans le plus grand accablement et nous fit faire les plus sérieuses et les plus tristes réflexions [1]. N'ayant aucune ressource, ne sachant pour la plupart que devenir, quelle situation pour nous, qui n'avions pas même la faculté, par ces temps de trouble et d'anarchie, de rentrer en France sans exposer nos familles ainsi que nous à être guillotinés!

Quelques jours après cette triste nouvelle, nous

(1) Ce désespoir des émigrés après le licenciement, on en lit l'expression sous une des formes les plus saisissantes dans les mémoires trop peu connus intitulés : *Dix ans de ma vie ou Histoire de mon émigration*, par B. de Corbehem (Paris, 1827), et aussi dans les *Souvenirs du comte de Neuilly*.

reçûmes l'ordre de nous rendre à Viset, petite ville sur la rive droite de la Meuse entre Liège et Maëstricht ; ce fut dans cet endroit même que nous fûmes licenciés. On nous indemnisa en nous abandonnant nos chevaux et nos équipages ; mais malheureusement, comme je l'ai déjà fait observer, je fus frustré de cette ressource par la perte du mien, mort d'une épizootie.

Le général d'Autichamp, notre brave chef, nous fit assembler et nous annonça d'une voix extrêmement émue que notre armée n'existait plus, que nos augustes princes étaient désespérés d'être obligés de se séparer de ceux qu'ils regardaient comme leurs seuls soutiens et leurs plus braves serviteurs, mais que des circonstances impérieuses les forçaient à nous faire leurs douloureux adieux [1] ; qu'ils n'avaient pas eux-mêmes la force, tant leur affliction était grande, de nous exprimer les regrets qu'ils éprouvaient d'une pareille situation ; qu'ils nous exhortaient à nous disperser insensiblement sous deux ou trois jours et qu'ils restaient convaincus que dans toute occasion, nous nous conduirions toujours comme par le passé, c'est-à-dire en braves, loyaux et fidèles gentilshommes.

[1] Le licenciement de l'armée fut annoncé par le comte de Provence et par le comte d'Artois au château de la Neuville, le 23 novembre. Les princes avaient sollicité de la Hollande un emprunt qui ne s'effectuait pas et les laissait à court d'argent. Cf. *Vie de Louis XVIII*, par M. de Beauchamp (Paris, 1821).

On nous délivra des certificats signés par le commandant du corps et par les princes attestant que notre conduite était sans reproche et que nous nous étions montrés constamment zélés et entièrement dévoués au service du roi.

Nous nous séparâmes en effet dans l'espace des jours désignés, déplorant notre fâcheuse situation. La perte de mon cheval rendit la mienne plus pénible et plus poignante ; le parti que je tirai de mon manteau, de mes armes et de mon équipage ne dépassa pas la modique somme de 50 francs; il m'en restait encore une vingtaine.

Ce fut avec ce léger secours et ma mince pacotille que je descendis machinalement le cours de la Meuse, désespéré et agité quelquefois par l'envie de me jeter dans ses flots. Cette cruelle alternative me conduisit insensiblement sous les murs de Maëstricht, ville frontière de la Hollande extrêmement fortifiée. Je trouvai un de mes camarades à l'entrée de la porte de Liège qui attendait un de ses amis; il me dit s'être installé à bon marché, à l'hôtel de l'Ange, rue de Bruxelles et que si je voulais être dès leurs, il ne m'en coûterait que 50 francs par mois, logé, blanchi, nourri et éclairé; mais il fallait donner la somme d'avance. Je saisis une si bonne occasion et me dirigeai de suite à l'hôtel désigné. La maîtresse m'installa dans une chambre assez propre et reçut pour première condition le prix d'un mois de pension.

Après avoir été en butte aux peines et aux chagrins, l'homme et surtout le Français oublie facilement les maux de tous genres dont il a été abreuvé lorsque quelques instants de calme et de tranquillité viennent rafraîchir son sang et lui mettre un peu de baume dans l'âme. Voilà quelle fut ma situation pendant le mois que je passai à l'hôtel de l'Ange ; nous y étions logés une douzaine de bons enfants joyeux et contents, ne songeant nullement à l'avenir ni aux maux passés et ne pensant pas qu'il fût possible d'essuyer de nouveaux orages.

Cependant les républicains français, ayant rassemblé sur les frontières de la Belgique une puissante et redoutable armée [1] et menaçant l'Allemagne d'une invasion prochaine, avaient contraint plusieurs riches propriétaires de cette première province à fuir leur patrie pour se préserver des excès auxquels ces messieurs avaient la louable habitude de se livrer.

Mme la comtesse de Sales et Mlle sa sœur [2] furent

[1] L'armée du Nord, commandée par Dumouriez, qui avait battu les Autrichiens à Jemmapes le 6 novembre 1792, victoire qui lui avait permis l'envahissement de la Belgique.

[2] La comtesse de Sales dont l'auteur parle ici et dont il sera plusieurs fois question dans ses *Souvenirs* demeure pour nous un personnage mystérieux. Il parle d'elle comme d'une dame de qualité dont le nom aurait dû, s'il l'avait exactement orthographié, laisser trace dans la contrée. Or, à la connaissance de plusieurs érudits belges, il n'y avait au XVIIIe siècle aucune famille du nom de Sales à Namur, pas plus qu'il n'existait dans les environs de la ville de château de même nom, bien que l'affirme

du nombre de ceux qui crurent prudent de ne pas les attendre, elles habitaient la ville de Namur, presque sur la frontière de France ; elles se munirent de tout ce qui était nécessaire pour un long voyage et emportèrent ce qu'elles avaient de plus précieux comme linge et argenterie. Ces dames crurent qu'en se réfugiant à Maëstricht elles seraient préservées de l'atteinte de ceux qu'elles voulaient si soigneusement éviter ; mais point du tout. La Hollande, qui avait été jusqu'alors neutre dans cette nouvelle guerre [1], fut tout à coup envahie par une forte armée française et par conséquent bloquée au moment où l'on s'y attendait le moins.

Cézac dans la suite du récit. Il y avait bien, à l'époque dont il parle, une famille *de la Salle* émigrée à Maëstricht, mais elle était française et ne possédait aucun bien en Belgique. A-t-il voulu parler de la femme d'un des nombreux membres de la famille princière de Salm? Cela est possible, bien que douteux. Seul, un château des environs de Namur répond au signalement de l'auteur, c'est celui de *Celles*, dont le nom a été porté par la famille des comtes de Liedekerke résidant à Maëstricht en même temps que Cézac. A-t-il confondu *Celles* et *Sales ?* L'hypothèse est osée. Au reste, la généalogie de la famille de Liedekerke ne signale aucune comtesse qui par son âge pût être confondue avec la comtesse dont nous parle Cézac. Il est vrai que cet âge lui-même est discutable. On verra plus tard qu'il octroie soixante-dix ans à son héroïne et quarante ans à sa sœur. Cela est possible, mais pareil cas est assez rare. Il semble que, dans tout ceci, Cézac, généralement précis, ait été mal servi par sa mémoire, ait procédé par à peu près et usé d'une orthographe assez fantaisiste pour que le personnage de Mme de Sales devienne bien difficile à identifier.

(1) La ville de Maëstricht avait été cédée en 1784 à la Hollande (Provinces-Réunies) pour la somme de 9.500.000 livres par l'empereur Joseph II.

Un gros chanoine du chapitre de Namur, appelé l'abbé Tamignan [1], âgé à peu près de trente ans, extrêmement joyeux, avait pris le parti de s'expatrier avec ces dames de Sales et se trouvait même toujours en leur compagnie. Mais, n'ayant pu loger dans leur hôtel qui était encombré d'étrangers, il était venu à celui de l'Ange occuper une chambre et il ne manquait jamais le soir, avant de se retirer, de venir passer au moins une heure avec nous ; il riait à gorge déployée des histoires que nous nous racontions mutuellement.

Je passai un mois délicieusement dans cet hôtel de l'Ange avec une compagnie de jeunes gens extrêmement joyeux et intéressants. Les plus aisés payaient au dessert de temps à autre la fine goutte, et nous passions les soirées le plus gaiement du monde ; mais ce séduisant genre de vie ne pouvait durer pour moi. Il fallait financer de nouveau et payer tous les mois d'avance ; la plus grande pénurie était déjà mon partage et me faisait faire de tristes réflexions. Le reste du peu d'argent que j'avais en arrivant à Maëstricht, après avoir payé mon hôtesse, avait été dissipé soit au café, soit au spectacle, soit enfin je ne sais où.

[1] Les registres et manuscrits des archives des chapitres de Saint-Aubain et de Notre-Dame de Namur ne mentionnent aucun chanoine de ce nom. Mais il a existé à Namur une famille du nom de Tamison qui a donné plusieurs chanoines au chapitre de Saint-Aubain. Peut-être sommes-nous en présence de l'un d'eux. Cézac, en effet, soit négligence, soit manque de mémoire, manque souvent de respect à l'orthographe des noms propres.

Il y avait déjà huit jours que le mois était commencé et, pendant cette courte suspension de mes paiements, mon aigre et acariâtre bourgeoise ne manquait pas de venir tous les matins me rafraîchir la mémoire sur cet objet. Il fallait absolument payer où déguerpir. Que faire dans une pareille crise? — Il fallait de toute nécessité temporiser; je cherchai à attendrir cette laide créature, j'eus l'air d'être amoureux d'elle, je lui dis qu'elle faisait la folie et le bonheur de tous ses pensionnaires; je l'assurai qu'elle pouvait être tranquille au sujet du mois que je devais lui payer, qu'une lettre de mes parents m'annonçait la réception prochaine d'une somme de 600 francs, que je me libérerais avec elle non seulement pour le mois mais que je lui en avancerais six, si cela pouvait lui être agréable En achevant cette rassurante phrase et avec l'air le plus confiant, je m'avançai pour lui faire une embrassade; mais, plus sensible à l'argent comptant qu'à toutes ces tendresses peu sincères, elle me répondit en grognant sur le ton le plus aigre qu'elle ne se contentait pas d'une pareille monnaie et que, si je ne m'acquittais pas dès le lendemain, elle saisirait mon maigre portemanteau. Avec quel plaisir, grand Dieu! lui aurais-je appliqué la plus solide des confirmations au lieu de caresses; mais réfléchissant qu'un corps de garde de dragons hessois était presque sous la croisée de l'hôtel, je me contins et l'assurai qu'elle

serait payée le lendemain, ou qu'elle n'entendrait plus parler de moi.

Une scène semblable et dans une pareille occasion m'avait rendu extrêmement triste et malheureux toute la journée; j'étais encore, le lendemain, dans cette pénible situation d'esprit lorsque le chanoine de Namur, l'abbé Tamignan, vint à moi, me conduisit dans une pièce à côté et me dit avec une émotion visible qu'il était chargé par une personne touchée de mon embarras et qui ne voulait point être connue, de payer mon hôtesse et de me dire surtout de ne me mettre nullement en peine, de continuer à vivre et à loger à l'hôtel et de reprendre mon air enjoué et ma gaieté naturelle. Il ajouta qu'il me suppliait de ne pas chercher à pénétrer ce mystère et que pour son compte, il avait été bien heureux de m'apporter une aussi agréable nouvelle (1).

J'étais si peu préparé à ce secours inattendu, ne pensant pas, hélas! qu'il pût exister un être quelconque pouvant me tirer de cette fâcheuse situation, que je sautai au col de cet excellent chanoine; je ne pus le remercier qu'en balbutiant de ses

(1) Sur la misère des émigrés en Belgique et en Hollande et aussi sur le bon accueil que leur fit la classe élevée de ces deux pays, qu'ils étonnaient pourtant par leurs habitudes et leurs mœurs si différentes des leurs; sur la gaieté qu'ils apportèrent dans les paisibles salons de Maëstricht ou d'Utrecht, on consultera avec fruit la *Correspondance générale des émigrés* déposée aux archives de la Convention et les *Souvenirs* du comte de Neuilly, les *lettres d'Aristocrates* de Pierre de Vaissière.

bontés ; j'ajoutai combien je me trouverais heureux qu'une occasion me fournît la possibilité de lui montrer ma vive gratitude.

Je ne dissimulerai pas à mon lecteur que j'étais dans la certitude que ce bon ecclésiastique était l'auteur du bienfait et qu'il avait pris ces détours pour ménager ma délicatesse ; il m'affirma cependant que ce n'était pas lui qui devait exciter ma reconnaissance, que malheureusement ses moyens ne lui permettaient pas de suivre ses inclinations charitables, que sans cela il n'y aurait plus de malheureux autour de lui.

Quelques jours se passèrent pendant lesquels je ne manquais jamais, lorsque je rencontrais mon gros chanoine, de lui réitérer mes remerciements et de l'assurer de ma gratitude. Il me donna encore sa parole d'honneur qu'il n'était pour rien dans ce bienfait mais, que témoin auriculaire de mon altercation avec l'hôtesse et touché de ma cruelle situation, il en avait parlé avec des couleurs si fortes à une dame riche avec laquelle il s'était expatrié, que de suite elle lui avait donné l'agréable commission de venir à mon secours sans la nommer. Il ajouta qu'il en était d'autant plus aise que cela lui avait permis de faire entière connaissance avec un jeune et loyal militaire français, pour lequel il avait été prévenu dès le premier moment.

Je le remerciai de bon cœur de tout le bien qu'il

pensait de moi et le suppliai de prier cette excellente dame de ne plus conserver l'anonyme avec moi et de me permettre d'aller lui présenter mes très humbles respects. Il me répondit qu'il lui en parlerait le soir même.

La préférence que j'avais souvent obtenue auprès de certaines dames, au préjudice de mes camarades, m'avait donné un tel degré de confiance et d'amour-propre que j'étais imbu de la présomption de croire qu'il en serait toujours de même.

Je fus donc me coucher avec l'agréable idée que cette comtesse de Sales — sur mes instances, le curé me l'avait enfin nommée — était une veuve jeune, riche et belle et que, peut-être, avec des soins et quelques assiduités, je pourrais me la rendre favorable. Je m'endormis dans cette douce chimère qui produisit chez moi les rêves les plus merveilleux. J'imaginai dans ma tête plusieurs plans; je dressai mes batteries pour plaire à cette généreuse comtesse et m'en faire aimer.

Cependant, je dois le dire, jamais la pensée ne m'était venue d'user de ruse pour vaincre les obstacles que j'aurais à surmonter, la franchise et la loyauté étaient les seules armes qui puissent convenir à mon caractère; toute autre manœuvre m'aurait paru indigne d'un gentilhomme et d'un officier français. J'attendis donc le jour avec la plus grande impatience, ainsi que l'heure de la soirée où j'espérais lui être présenté.

Mes camarades trouvèrent dans cette matinée qu'une sérénité et un contentement visible avaient fait place à la tristesse des jours précédents ; le dîner fut bruyant ; un de mes camarades les moins malheureux sous le rapport finances, voulut absolument nous régaler de café et de liqueurs ; cette petite intempérance nous rendit tous fort joyeux et nous fit prolonger la séance au moins d'une heure.

Le soir, l'abbé Tamignan, en se retirant à l'hôtel, m'annonça que le lendemain, vers cinq heures du soir, Mme de Sales me recevrait et qu'elle se faisait un plaisir, d'après le portrait qu'on lui avait fait de moi, de me connaître. Je le remerciai beaucoup et lui dis que son amitié lui avait fait exagérer le bien qu'il pensait de moi, que cette dame ne me reconnaîtrait pas, que j'aurais mieux aimé qu'il n'eût dit que la stricte vérité.

Le lendemain, avant cinq heures, moment où le chanoine devait venir me prendre, j'avais eu soin de me raser et de faire une toilette assez recherchée ; mon mince portemanteau avait été entièrement vidé pour y choisir ce qu'il y avait de plus frais en linge et en cravate. Quand cette opération fut achevée, j'eus l'air d'être content de moi, je me figurais que je n'avais qu'à paraître pour faire une certaine impression.

M. l'abbé Tamignan vint me prendre à l'heure dite, me fit des compliments sur ma bonne mine, me dit que j'avais bien fait de faire une certaine

toilette, d'autant que, le soir même, le cercle de Mme la comtesse devait être nombreux et qu'il était bien aise que je parusse avec avantage. Cet avertissement d'une société considérable n'était pas pour me faire le plus de plaisir, j'aurais bien mieux aimé trouver cette dame seule pour la remercier plus librement.

Nous nous acheminâmes vers l'hôtel de Mme de Sales en gardant presque le silence, nous montâmes un large escalier, et enfin mon guide m'introduisit dans une superbe salle où était en effet beaucoup de monde ; nous saluâmes cette société à la hâte, en nous dirigeant vers le fauteuil de la comtesse. Le rubicond chanoine me fit l'honneur de me présenter, en lui disant mon nom.

Quelle fut ma surprise, lorsque, à la place d'une jeune femme dont je m'étais bercé l'imagination, je saluai une vieille de soixante à soixante-dix ans, ayant une voix de rogomme et la tête toujours en convulsion !

Un tel aspect faillit me désorienter entièrement ; cependant je tâchai de revenir de ma stupeur, je la remerciai à voix basse, lui disant combien j'étais pénétré de ses bontés et qu'en toute occasion je ferais mon possible pour lui prouver ma reconnaissance et mériter sa bienveillance, elle me répondit également très bas qu'elle était bien convaincue d'avoir obligé un jeune homme plein de bonnes qualités et de nobles sentiments et qu'elle

était heureuse que cette circonstance lui fournît l'occasion de faire connaissance avec moi ; elle ajouta qu'elle avait toujours beaucoup aimé la politesse et l'éducation des officiers français et, faisant allusion aux officiers républicains, qu'il fallait une Révolution comme celle qui avait bouleversé leur patrie pour les changer entièrement. Elle sortit un moment, disant à l'abbé de me présenter à Mlle sa sœur.

J'abordai en effet une fort belle femme un peu forte, âgée de quarante ans et d'une figure ouverte et fort agréable ; elle causait avec un colonel suédois décoré de plusieurs ordres. Il parlait notre langue avec une telle pureté que je le pris d'abord pour un des nôtres et lui demandai à quel corps il appartenait. Il me répondit qu'il était Suédois et colonel d'un régiment de cavalerie au service de sa patrie et, sur ma surprise de ce qu'il parlait si bien notre langue, il m'observa que la base principale de l'éducation des familles nobles de son pays était d'apprendre le français, que les étrangers trouvaient même quelques rapports dans le caractère de ces deux peuples et que c'était sans doute pour cette raison que l'on désignait la Suède sous le nom de France du Nord.

Pendant que nous étions ainsi occupés à causer, il entra un grand laquais de six pieds qui se mit en devoir de dresser les tables de jeu, plaça les flambeaux et distribua les cartes aux personnes que

l'abbé désignait. Je vis avec un certain effroi mon géant venir vers moi et m'en présenter une, je le refusai aussitôt, lui observant que je n'avais pas l'habitude du jeu.

« Il manque à cette table un quatrième acteur, me dit Mme de Sales, il faut que vous le soyez, c'est la partie de « reversis », partie que les Français font habituellement avec plaisir. »

Elle insista si fort, me disant que l'abbé et moi ferions de moitié, que je craignis de manquer aux convenances en n'acceptant pas de faire le quatrième.

Je laisse à penser à mon lecteur quelle dut être ma situation, sans posséder seulement un sol, en me plaçant à côté de personnages tous fort riches et qui m'entendraient sans doute leur dire à la fin de la partie que plus tard je les paierais! Heureusement qu'il ne fallait pas sortir d'argent de suite; nos fiches et nos contrats en tenaient lieu.

J'avais pour vis-à-vis une fort belle et jolie femme de Bruxelles, laquelle, comme Mme de Sales, avait quitté sa patrie pour se soustraire aux Français. Le colonel suédois et la sœur de la comtesse étaient les deux autres joueurs.

Dieu! quelle sera ma honte, disais-je en moi-même, si j'ai le malheur de perdre? Comment me tirer de ce profond labyrinthe? Sans doute que le chanoine viendra à mon secours ou quelque puissance céleste.

Pendant que je faisais ces tristes réflexions, ma bourse recevait déjà de cruelles atteintes ; bientôt elle se trouva non seulement vidée, mais encore je devais cent fiches; mon charmant et impitoyable vis-à-vis ne cessait de m'accabler d'as et de guinolas à la bonne; j'étais complètement désorienté, lorsque enfin l'abbé, qui était sorti, rentra et vint se placer à côté de moi en disant :

« Peste, mon officier, vous avez mal fait nos affaires ; je vois que vous jouez de malheur, beau berger! Allons, du courage, morbleu ; la fortune cessera de nous persécuter, mettons-nous au-dessus de ses caprices. »

Tout en me regardant instrumenter tant bien que mal, il eut l'adresse de glisser dans ma poche un certain argent, dont le poids se faisant sentir me fit rougir jusqu'au blanc des yeux et perdre la tête, au point que, lorsqu'on jouait pique ou cœur, je fournissais trèfle ou carreau. Le colonel était déjà très impatient de toutes mes sottes distractions, tandis que la joyeuse Brabançonne riait aux éclats et d'une manière presque choquante et immodérée.

Ce contraste d'humeur me faisait à peu près perdre la carte, malgré la confiance que voulait m'inspirer ce bon chanoine; cependant, rassuré peu à peu par la présence de mon associé et surtout par le talisman qu'il avait glissé dans ma poche, je me remettais de mon trouble insensiblement.

La fortune cessa enfin de m'être contraire et voulut bien me favoriser ; je finis par rendre à la charmante Brabançonne tout le mal, même avec usure, qu'elle m'avait fait.

Les autres parties étaient finies, beaucoup de monde s'était approché de notre table et paraissait faire des vœux pour le jeune Français; ils furent exaucés, car le résultat fut pour moi des plus heureux, puisque je gagnai 15 francs; je voulus partager avec le chanoine, mais il s'y refusa en disant que plus tard nous réglerions nos comptes.

Une heure après, on vint avertir qu'on était servi, une partie de la société resta dans la pièce où l'on jouait encore, et le reste, duquel je faisais partie, fut se mettre à table. Après un souper des plus délicieux, nous nous réunîmes de nouveau dans le salon de compagnie, on causa encore environ deux heures, puis peu à peu toute la société s'éclipsa.

Comme je me mettais à même d'en faire autant Mme de Sales m'appela et me dit qu'à l'avenir elle voulait que je vienne passer toutes les soirées chez elle.

Je la remerciai de son extrême bonté et dis que je profiterais avec reconnaissance de cette faveur.

Rendu chez moi, j'étais curieux de la somme que le bon abbé avait si adroitement glissée dans ma poche; j'y trouvai à ma grande surprise trois louis d'or et deux en argent blanc.

Celui qui me lira doit penser que je me couchai avec de tout autres sentiments pour ma respectable bienfaitrice que ceux qui m'agitaient la veille, lorsque mon ardente imagination me la créait jeune et belle. Ils étaient changés, mais remplacés par ceux que pourrait éprouver le plus reconnaissant des fils pour la plus tendre et respectable des mères.

. . . .

Le Gouvernement français, comme je l'ai déjà observé, ayant rassemblé deux puissantes armées dont le chef suprême était Dumouriez, ne tarda pas à faire mouvoir ses fortes masses sur la Belgique et sur le peuple batave [1]. Comme les armées autrichiennes étaient faibles comparativement aux forces républicaines, elles jugèrent prudent et sage de faire leur retraite sur la Meuse et insensiblement sur le Rhin. Il n'y eut que quelques combats partiels d'avant-postes qui ne troublèrent nullement les mesures et la lenteur des Allemands.

Les étrangers, qui s'étaient réfugiés dans Maëstricht et qui pensaient être à l'abri dans une ville

[1] C'étaient les troupes rassemblées sur l'appel de la Convention pour s'opposer dans le nord à la première coalition. Troupes nouvelles et mal disciplinées, elles essuyèrent des revers sous les ordres de Dumouriez. Après être entré à Bruxelles à la suite de la victoire de Jemmapes, celui-ci partit d'Anvers le 17 février 1793, avec son avant-garde, pour envahir la Hollande. Il entra d'abord dans Bréda et dans Gertruydenberg, tandis qu'il faisait assiéger sans succès, comme on va le voir, Maëstricht et Vanloo.

neutre, furent bien surpris que, sans aucune déclaration de guerre, les Français viennent la bloquer et préparer même tout ce qui était nécessaire pour en faire un siège en règle. La garnison de cette place forte était de quatre à cinq mille hommes bien disciplinés et disposés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Pour ajouter à cette force et ne pas laisser oisifs ces étrangers en état de porter les armes, l'on prit la parti de nous dire de décamper ou de contribuer à la défense de la place (1). Nous préférâmes, sous toutes sortes de rapports, contribuer à la sauver; notre salut, d'ailleurs, y était intéressé. En conséquence, on nous forma par compagnies; le marquis d'Autichamp, qui s'était refugié dans cette ville, fut chargé de nous réorganiser pour faire le service des différents quartiers et des divers points des fortifications.

Les républicains, de leur côté, lorsqu'ils eurent refoulé les armées autrichiennes vers le Rhin (2), commencèrent, avec la plus grande activité, leurs tranchées et tout ce qui était nécessaire pour un bombardement. Des fourmilières de paysans furent employés à la hâte à tous ces travaux. L'artillerie de la place faisait déjà un feu terrible sur

(1) Les émigrés français, désireux de prendre du service dans les Provinces-Unies, avaient rencontré un protecteur dans le prince héréditaire Guillaume d'Orange (plus tard roi des Pays-Bas sous le nom de Guillaume Ier), qui possédait de sérieuses qualités militaires bien qu'il n'eût alors que vingt ans.

(2) En février 1793.

tous ces travailleurs, et le bruit de tous ces foudres de guerre répandit bientôt l'alarme dans la ville ; tout paraissait dans le plus grand trouble, et chaque bourgeois pensait à se ménager une retraite pour se préserver des bombes soit dans les caves, soit dans les souterrains. L'ordre fut même donné de dépaver les principales rues, enfin tout annonçait au dehors l'attaque et le siège le plus terrible et, dans l'intérieur de la place, la ferme résolution de se défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Les Français commandés par le général Miranda [1] auquel le chef avait donné la direction du siège, attendaient avec impatience que leurs tranchées fussent faites, ainsi que toutes leurs lignes de circonvallation, pour commencer le feu et mener vigoureusement l'attaque. Pendant tous ces préparatifs de défense et d'attaque qui faisaient passer dans l'âme des habitants la plus grande terreur, je fus voir la bonne comtesse de Sales que je trouvai, ainsi que sa sœur et l'abbé, à moitié morts

[1] François Miranda, général, né à Caracas vers 1750, fut obligé de quitter sa patrie pour avoir conspiré contre le vice-roi espagnol, vint à Paris en 1791, se lia avec le parti républicain et prit du service dans l'armée de Dumouriez. Après la défection de celui-ci, il fut traduit au tribunal révolutionnaire et acquitté. Accusé une deuxième fois pour ses relations avec les Girondins, il fut condamné à la déportation. De retour dans l'Amérique du Sud, il fit en 1811 insurger le Vénezuela contre la métropole et il organisa à Caracas un gouvernement républicain; mais, après quelques succès, il fut fait prisonnier, et il mourut en 1876 dans les prisons de Cadix.

de terreur. Ils trouvaient leur situation d'autant plus pénible qu'ils n'ignoraient pas que les républicains avaient déclaré que tous les émigrés français et brabançons qui portaient les armes pour la défense de la place seraient fusillés et que les femmes et les prêtres auraient le nez et les oreilles coupés.

Je tâchai de les rassurer de mon mieux en leur disant que la garnison, et nous, étions parfaitement disposés à nous défendre, et que notre courage et notre dévouement seraient couronnés du plus heureux succès.

« Ménagez-vous, leur dis-je, une place commode dans une cave bien voûtée et par ce moyen, vous vous préserverez du cruel effet des bombes et de tout autre projectile; d'ailleurs, ajoutai-je encore, le prince de Cobourg (1), ayant reçu des renforts considérables, ne tardera pas à reprendre l'offensive et sentira l'extrême nécessité de conserver à ses alliés une place si importante et qui se trouve sur ses premières lignes d'opération. Je quittais ces dames en leur recommandant bon courage et courus de suite au poste que ma compagnie devait

(1) Frédéric-Josias, prince de Saxe-Cobourg (1737-1815). Son nom fut, on le sait, longtemps associé dans la haine nationale à celui de Pitt. Général au service de l'Autriche, commandant l'armée de la première coalition, vainqueur à Aldenhoven, il possédait des troupes mieux organisées et plus nombreuses que celles de Dumouriez. Après Nerwinde, on le verra contraindre Dumouriez à évacuer la Belgique; mais il sera, à son tour, battu à Fleurus par Moreau et contraint de quitter le commandement en 1794.

occuper ; cette compagnie faisait son service dans un quartier bien éloigné de celui où demeurait mon excellente bienfaitrice, ce qui fait qu'à mon regret je ne pouvais la voir aussi souvent que je l'aurais souhaité.

Nous étions cinq émigrés qui demeurions ensemble ; le baron de Feletz et son frère le chevalier (1), le comte de Ribëyrol (2), M. d'Abzac de la Serre (3) et moi. La Rose, domestique du baron, nous faisait la cuisine. Le gouverneur de la place nous fournissait abondamment de pain, de fromage et de bière ; nous étions donc à même de ne pas faire grande dépense, par conséquent mon contingent pécuniaire était peu considérable pour la nourriture.

Je possédais encore l'argent que m'avait donné le chanoine et je m'étais fait rembourser 20 francs par mon hôtesse du mois qui lui avait été payé

(1) Antoine, baron de Feletz, ancien officier au régiment de Champagne, victime de Quiberon, et son frère Joseph, chevalier de Saint-Louis, firent les campagnes de l'émigration. Originaires de Gumont dans la Corrèze, ils étaient fils d'Etienne de Feletz, marié en 1760 à Mlle de Fars, et frères de Charles-Marie, abbé de Feletz, de l'Académie française.

(2) Peut-être le comte de Riberolles, d'une ancienne famille d'Auvergne (?).

(3) Joseph d'Abzac, fils de François d'Abzac seigneur de la Serre et de Suzanne de Coulomb de la Pellerie, né vers 1753, garde du corps du roi, marié en 1789, émigré en 1791, engagé dans l'armée des Princes. Il ne mourut que le 8 janvier 1795 et fut inhumé dans le cimetière de Brettein dans le Palatinat, où l'hospice de l'armée de Condé était alors établi. Il n'a pas laissé d'enfants. Sa famille, très connue en Périgord, était alliée et amie de la famille de Cézac.

d'avance. Chose bien juste, puisque je ne mangeais, ni ne logeais dans son hôtel.

Nous étions souvent de service sur les remparts ou bien nous faisions journellement des patrouilles dans la ville. Le pauvre M. d'Abzac était bien malade depuis quelques jours ; il se mourait de langueur et d'ennui ; il était enfin d'une inquiétude mortelle ; tout absolument le contrariait, il nous grondait à tout moment et pour des bagatelles. C'était moi particulièrement qui étais victime de sa mauvaise humeur ; pourquoi cela ? Sans doute parce que je riais souvent, que j'étais beaucoup plus jeune et plus gai que les autres ; enfin, je craignais si fort que son extrême prévention contre moi n'aggravât son mal, que je quitais toujours la compagnie pour aller rire et causer avec La Rose dont la frayeur et la pusillanimité me divertissaient extrêmement. J'atteste le ciel que je ne me souviens pas d'avoir jamais rien fait à M. d'Abzac qui ait pu l'offenser ; c'était l'effet de son mal ; il était plus à plaindre qu'à blâmer.

Il y avait dans une maison, non loin du quartier où nous logions, trois femmes, la mère et les deux filles, appelées les dames Lamborelles. Comme ces deux jeunes filles étaient très belles, la mère avait jugé prudent et sage de quitter leur campagne isolée, pour se soustraire à la vue de ces Français vainqueurs qui, comme on le sait, étaient alors sans façon avec le sexe aimable. Le hasard

me les ayant fait rencontrer dans une société où je venais quelquefois, j'offris mon bras à la mère au moment où elles se retiraient.

« J'accepte votre bras avec plaisir, Monsieur, me répondit-elle, attendu que les patrouilles, dit-on, se permettent quelquefois d'arrêter les femmes qui rentrent seules le soir ; certes, c'est la première fois que nous nous trouvons dans les rues à une heure aussi avancée.

Je les accompagnai jusqu'à leur logement et, en prenant congé de ces charmantes femmes, je sollicitai la faveur de leur offrir quelquefois mes respectueux hommages ; elles crurent devoir accéder à cette grâce que je leur demandais si poliment.

On doit bien penser que lorsque je n'étais pas de service, je profitais le plus souvent de cette agréable société, où ne régnait ni une étiquette, ni un froid aussi glacial que chez la comtesse de Sales. Par conséquent que de raisons, à l'âge où j'étais alors, pour me plaire davantage dans ce nouveau milieu ! J'espère cependant que ceux qui daigneront me lire ou qui m'ont connu me rendront justice et seront bien convaincus que je vénérais Mme de Sales comme la meilleure des mères, que le vice de l'ingratitude n'a jamais atteint mon cœur et qu'au péril même de ma vie j'aurais cherché les moyens de lui prouver ma reconnaissance et mon dévouement.

Quand les assiégeants eurent fini tous leurs tra-

vaux pour commencer le bombardement, ils envoyèrent un trompette et un officier, comme cela se pratique, pour sommer la place de se rendre ; une salve de tous les remparts fut l'énergique réponse du gouverneur. Aussitôt commença des tranchées ennemies le feu le plus chaud et le mieux nourri ; une grêle de projectiles de tout genre tombait dans tous les quartiers de la ville. La première nuit, quelques maisons furent écrasées et plusieurs totalement incendiées. Ce fut alors qu'une terreur panique s'empara de tous les habitants ; le fracas causé par l'effet des bombes et par les cris du peuple désorientait le plus grand nombre et leur faisait perdre la tête. Cependant, beaucoup conservèrent assez de présence d'esprit et prirent les précautions nécessaires pour se préserver des bombes ; les caves étaient leurs asiles, et ils n'en sortaient que lorsque la faim leur en faisait une impérieuse loi.

La place de Maëstricht, de tous ses remparts ainsi que de sa citadelle, foudroyait constamment les tranchées et tous les ouvrages de l'ennemi, enfin, tout le firmament était en feu et offrait l'aspect le plus sinistre. Après deux jours d'un bombardement épouvantable, les Français envoyèrent une nouvelle sommation ; une bordée des plus bruyantes fut encore la seule réponse que fit faire le prince-gouverneur (1) au général Mi-

(1) Le prince-gouverneur de Maëstricht pour « Leurs Hautes Puissances les Provinces-Réunies » était alors le prince de

randa. Le feu continua des deux côtés avec une nouvelle ardeur, il éclaira au loin la campagne, les incendies recommencèrent à faire leurs ravages, le peuple se lamentait et murmurait déjà : les assiégeants dirigeaient précisément toute leur fureur vers les foyers de ces incendies pour en augmenter le désastre et pensant que, là particulièrement, il y avait un plus grand nombre de personnes empressées à les éteindre; une infinité de braves gens furent, dans ces fâcheuses circonstances, victimes de leur dévouement et de leur courage.

Les rues de la ville étaient pleines de patrouilles occupées constamment à disperser les attroupements du peuple et des bourgeois qui, pour la plupart, avaient leurs maisons écrasées et témoignaient hautement du désir de se rendre, mais on n'écoutait nullement leurs murmures; au contraire, le gouverneur faisait arrêter et châtier les plus mutins, se portait partout où le danger était le plus pressant et voulait, plutôt que de se rendre, s'ensevelir sous les décombres de la place.

Nos compagnies étaient presque toujours de service aux postes les plus périlleux [1], comme

Hesse, qui, par son apathie, aurait grandement compromis la situation de la ville s'il n'avait été très bien servi par les troupes vallones et les émigrés français. Il semble que Cézac ait tracé de son énergie (voir plus loin) un tableau quelque peu flatteur.

[1] Les émigrés français qu'on avait dépeints au stathouder Guillaume V comme indiciplinés et étourdis révélèrent à la défense de Maëstricht des qualités militaires de premier ordre. Les *gendarmes rouges* de M. d'Autichamp dont avait fait partie

les plus intéressées à éviter toute surprise; c'est d'ailleurs la tactique qu'ont toujours employée les diverses puissances au service desquelles nous avons été. Chaque corps de la garnison, en cas d'événement, avait son poste désigné, ce qui fait que nous ne pouvions guère quitter nos postes respectifs, et ce qui me défendait d'aller moi-même m'informer de la situation des dames de Sales. Il m'était pénible d'ignorer ce qu'elles étaient devenues pendant qu'on nous chauffait d'une manière si épouvantable.

Beaucoup plus rapproché de la maison des dames Lamborelles, j'allais parfois les voir quelques instants pour les rassurer et leur donner, si c'était possible, du courage et de la confiance; mais toute ma rhétorique ne pouvait faire passer dans leur esprit le sentiment que je voulais leur inspirer. Les bombes qui éclataient très souvent dans le voisinage leur causaient une telle frayeur que les jeunes filles se précipitaient quelquefois dans mes bras et me serraient fortement.

J'avoue à mon lecteur que ces fréquentes étreintes, malgré la foudre et tous ses éclats, fai-

Cézac se distinguèrent par leur sang-froid, leur solidité, et contribuèrent beaucoup au succès des Hollandais. Aussi, l'année suivante, le stathouder accepta-t-il volontiers l'offre du chevalier Etienne de Damas, qui, pendant le siège, avait rempli les fonctions d'état-major, de former une légion d'émigrés à la solde de la Hollande. (Cf. Bittard des Portes, *op. cit.*, et *Ryks archiefs militaire correspondantie*, Amsterdam.)

saient passer dans mon âme un tout autre sentiment que celui qu'elles éprouvaient elles-mêmes, et quoique ces instants d'alarme dussent nécessairement effrayer tout le monde, il n'en était pas moins vrai que je trouvais leur beauté plus ravissante dans ces moments de terreur et d'effroi.

Le gouverneur de la place, malgré les clameurs publiques, montrait toujours une fermeté inébranlable et une énergique résolution. Le marquis d'Autichamp, de son côté, secondait parfaitement le général hollandais ; il était constamment au poste d'honneur et toujours dans une ardente activité.

Depuis près de vingt jours, la ville n'avait cessé d'être bombardée, beaucoup d'habitants avaient péri, soit dans les flammes, soit par l'effet des bombes. Cette place était si rigoureusement bloquée et si étroitement serrée qu'elle ne recevait aucune nouvelle du dehors ; l'artillerie des assiégeants [1] et celle des assiégés faisait tellement de bruit au loin qu'il était impossible d'entendre celle des Autrichiens, qui se battaient toujours contre les Français pour délivrer l'importante place si rigoureusement assiégée ; mais personne

(1) Les officiers d'artillerie hollandais étant très inexpérimentés, les officiers français émigrés provenant de l'ancien corps d'artillerie ou de la marine s'étaient partagé avec succès les rôles de chef de pièce et de pointeurs, et leur tir découragea les assiégeants. C'est, en somme, par suite des qualités militaires des anciens officiers des armées de Louis XVI que — dans cette lutte fratricide — Maëstricht résista à l'armée de la République. Les troupes wallonnes n'y auraient pas suffi.

de la ville, pas même le gouverneur, ne savait si le généralissime, prince de Cobourg, était vainqueur ou vaincu (1), ni même où pouvait en être la situation de ses nombreuses phalanges. Tout le monde à Maëstricht était dans la plus grande anxiété et dans la plus complète ignorance du moment où cesserait une position aussi malheureuse et aussi critique.

Un matin des premiers jours de janvier, ma compagnie était de service au fort de Wick, situé assez loin de la vile, sur la rive droite de la Meuse. On nous avait fortement recommandé de faire de fréquentes patrouilles dans les diverses fortifications de ce fort, de lancer surtout dans la campagne beaucoup de pots à feu et d'avoir constamment l'œil et l'oreille aux aguets. La nuit étant très obscure notre artillerie ne manquait pas de faire souvent usage de ses projectiles. Cependant nous n'aperçûmes jamais rien à leur clarté, nous étions seulement étonnés de l'inaction des tranchées rive droite que nous avions vis-à-vis de nous, tandis que la gauche continuait toujours un bombardement épouvantable. La

(1) Le prince de Cobourg, général de l'armée autrichienne, était maître de la situation. Les victoires et l'autorité excessive des commissaires civils envoyés par la Convention pour surveiller les généraux français pendant la campagne furent les causes principales qui découragèrent Dumouriez et contribuèrent à sa défection (cf. *Mémoires* de Dumouriez). Cobourg fit lever le siège de Maëstricht, le 1er mars. Le 18, il gagna la bataille de Nervinde suivie pour lui de celle de Famars (cf. plus loin).

place lui répondait avec la même violence; elle ne manquait encore d'aucune munition, et tout faisait penser, vu la fermeté du gouverneur, qu'elle tiendrait encore de nombreux jours.

Il me souvient aussi qu'étant la nuit suivante en faction sur un cavalier du fort, je crus apercevoir un individu qui paraissait se mouvoir au pied des glacis; je criai à plusieurs reprises le qui-vive allemand : « Halt! Wer da? » Personne ne répondant, je n'osai cependant pas tirer, dans la crainte de causer une fausse alarme; mais je tins mon fusil toujours en joue sur ce qui me paraissait un être vivant, tout le temps de ma faction.

Lorsque la patrouille vint me relever, je fis apercevoir à l'officier, ainsi qu'à plusieurs soldats, ce que je voyais depuis longtemps et qui m'avait même donné une certaine inquiétude. Ils reconnurent alors que c'était le chapeau d'un soldat placé à ce poste et qui lui avait été enlevé par le vent. Tous ces militaires rirent beaucoup de l'aventure et me dirent qu'ils avaient oublié de me prévenir et que j'avais été sage de ne pas tirer sur ce fantôme, puisque cela aurait causé une alerte, chose qui est toujours passablement désagréable. Enfin, la tranchée, près de nous, cessa tout à fait son feu, et ce ne fut que le matin à l'aurore que nous sûmes le véritable motif de ce silence.

CHAPITRE IV

MARS-JUILLET 1793

Bataille d'Aldenhoven. — Délivrance de Maëstricht par le prince de Cobourg. — Effervescence de la population. — Encore l'abbé Tamignan. — Nouvelles générosités de la comtesse de Sales. — Service funèbre en l'honneur de Louis XVI. — L'auteur entre en qualité de volontaire dans le régiment des hussards de Berchény. — Départ de Maëstricht. — M. de Saint-Martin. — Cézac rejoint son corps près de Dinant. — Sa réception. — Une alarme. — Le général de Beaulieu. — Un poste périlleux. — L'affaire de Gerpine. — Réflexions morales et politiques sur l'émigration.

Le soleil le plus radieux parut majestueusement, ce jour-là, sur l'horizon, éclaira la délivrance des habitants de cette forte place et ajouta, s'il est possible, à leur bonheur et à leur enthousiasme [1]. Pendant que, sur le fort de Wick, nous étions occupés à contempler la beauté de cet astre brillant, un individu paraissant au fond de nos glacis détourna un moment notre attention. Le premier mouvement du factionnaire fut de le coucher en joue; mais, à ses gestes et aux signes pacifiques qu'il nous fit, nous jugeâmes qu'il

[1] Cf. sur la défense de Maëstricht : Comte Girard de Contades, *Journal d'un fourrier de l'armée de Condé*, Paris, Didier, 1882, p. 326.

était porteur de quelque bonne nouvelle ; nous criâmes aux sentinelles de ne pas bouger, nous le fîmes approcher ; il nous cria d'une voix extrêmement émue que l'armée française était dans une déroute complète et que sa subite retraite était sans doute le résultat d'une forte bataille gagnée par les Autrichiens, du côté d'Aix-la-Chapelle [1].

« Ce qui nous le fait croire, à nous autres villageois, ajouta l'individu, c'est que nous avons entendu, malgré le bruit de l'artillerie du siège, le canon souffler pendant deux jours dans cette direction. »

Nous le fîmes monter sur le rempart à l'aide d'une échelle de corde et conduire de suite au prince-gouverneur.

Nous étions, d'après la bonne nouvelle, occupés à regarder, avec une lunette, vers la partie Nord, si nous ne découvririons rien qui eût l'air de ressembler à nos libérateurs.

En effet, au bout d'une demi-heure d'attente, nous aperçûmes la montagne hérissée et couverte de troupes. Nos yeux étaient éblouis par la réflexion du soleil sur ces innombrables baïonnettes et nous étions à attendre avec une impatience

(1) La bataille d'Aldenhoven, entre Juliers et Aix-la-Chapelle, remportée par les Autrichiens le 1er mars, à la suite de laquelle Cobourg vint débloquer Maëstricht. Le 18 du même mois, les Français y prirent leur revanche, et Jourdan y remporta une nouvelle victoire le 2 octobre 1794.

qu'il serait difficile de rendre, quel serait enfin le résultat de l'événement qui semblait se préparer sous nos yeux.

A peine le gouverneur eut-il entendu l'homme que nous lui envoyâmes, qu'il donna l'ordre à une partie de la garnison d'aller de suite reconnaître les tranchées du Nord qu'avaient abandonnées les républicains. Le bruit se répandit aussitôt en ville que nous étions enfin délivrés d'un ennemi qui nous avait fait tant de mal, que les maux que l'on avait endurés étaient finis et que nous allions être rendus au bonheur et à la paix. Nous vîmes en effet les remparts de Maëstricht se couvrir insensiblement d'une population innombrable et qui attendait avec une grande anxiété quelle serait l'issue de cette scène. Nous étions, au fort de Wick, comme je l'ai déjà également observé, spectateurs de cette brillante armée. Les dragons brunswickois [1] faisaient partie de la sortie et formaient l'avant-garde en avançant toujours à la reconnaissance. D'un autre côté, les Français de la rive gauche de la Meuse jetaient encore quelques bombes sur la ville, et on leur voyait même faire quelques évolutions. Nous jugeâmes que ça ne pouvait être que leur arrière-garde qui manœuvrait ainsi pour faire filer leur gros matériel et leurs pièces de siège. Les dragons brunswickois qui s'avançaient

[1] Ayant fait partie des troupes du duc de Brunswick au moment de Valmy.

sur la rive droite pour savoir quelles étaient les masses défendant la montagne, furent fort surpris de ne pas les reconnaître et tirèrent même quelques coups de carabine sur cette formidable colonne. Nous crûmes, ainsi que l'immense population qui couvrait les remparts, qu'une nouvelle armée ennemie, fatiguée de la résistance de la place, accourait enfin pour tenter un nouvel assaut. Déjà quelques groupes de bourgeois, qui étaient sortis de la ville pour jouir du spectacle de leur délivrance, rentrèrent précipitamment et augmentèrent la consternation de tous.

Pendant cette pénible situation des habitants de Maëstricht, l'armée autrichienne — car c'était positivement elle — s'avançait vers les tranchées avec le plus grand ordre et présenta bientôt une demi-lieue de front. Étonnée de cette fusillade et de l'erreur de la garnison, cette formidable ligne ne savait que penser. Pour faire cesser ce quiproquo, le prince de Cobourg [1] qui la commandait envoya à toutes brides quelques-uns de ses aides de camp qui, agitant leurs mouchoirs blancs au bout de leurs épées, firent enfin connaître l'armée libératrice. A ces signaux, qui firent cesser toute erreur, les masses du peuple qui encombraient les fortifications, poussèrent les plus fortes acclamations de joie en criant à l'unanimité :

[1] Le prince de Cobourg arrivait d'Aldenhoven.

« Vive l'empereur ! Vive le prince de Cobourg ! Vive la brave armée autrichienne ! »

L'aspect de tout ce monde bariolé, amoncelé, criant tous à la fois et d'une manière étourdissante, aurait pu vraiment faire croire qu'ils s'entre-déchiraient si nous n'avions su que ces clameurs n'étaient autre chose que du délire et de la joie.

Cependant l'armée autrichienne, s'avançant majestueusement en bataille, vint se ranger à un quart de lieue de la ville et présenta une force des plus importantes ; elle salua la place de cent coups de canon et, après cette cérémonie d'usage, ses phalanges victorieuses se mirent en colonne et firent dans Maëstricht une entrée triomphale avec leur doubles aigles déployées, tambours et musique en tête.

A la vue de ce mouvement de l'armée alliée, le peuple quitta sa position et courut aux portes de la ville pour recevoir ses libérateurs. Pendant ce temps-là, la moitié de la garnison était sortie par la porte de Bruxelles pour harceler l'arrière-garde de l'armée républicaine, qui fut bientôt rejointe par les hussards hongrois.

La joie fut si unanime dans cette cité qu'on nous oublia au moins six heures à notre poste ; à la fin cependant, on vint nous relever pour nous faire partager la folie et l'enthousiasme de tous les habitants. En effet nous les vîmes livrés à une joie qui se rapprochait de la frénésie ; ils dansaient

dans les rues et sur toutes les places; chaque bourgeois, devant sa porte, distribuait aux soldats vainqueurs du pain, de l'eau-de-vie, de la bière et du tabac, enfin tout ce qui pouvait leur faire plaisir et les soulager.

Les femmes, qui naguère avaient été si consternées, étaient celles qui montraient le plus de joie et faisaient le plus d'extravagance; elles poussaient le sentiment de la reconnaissance jusqu'à sauter au col des soldats autrichiens pour les remercier.

De ma vie je n'ai vu une pareille effervescence ni un enthousiasme plus extraordinaire.

Aussitôt que je fus libre, je m'empressai d'aller voir ce qu'étaient devenues ces excellentes dames de Namur; elles n'étaient sorties de leur souterrains qu'à la nouvelle de la levée du siège; je les trouvai à peine remises de leur frayeur; elles avaient des figures pâles et allongées; l'abbé Tamignan avait perdu ce coloris rubicond qui annonçait la santé et un caractère exempt de soucis. Lui et ces dames m'embrassèrent et me reçurent comme un soldat qui avait contribué à la défense commune. La bonne comtesse s'approcha de moi et, me prenant la main, me dit avec l'accent d'une véritable mère:

« Mon brave enfant, il faut que d'ici l'époque où vous pourrez rentrer dans votre patrie et au sein d'une famille qui doit vous chérir, vous ces-

siez d'être errant et malheureux, je veux vous tenir lieu de celle qui vous a donné le jour, car vous m'en avez inspiré les sentiments. Le prince de Cobourg vainqueur ne tardera pas à rejeter l'armée ennemie au delà des frontières et à rendre, par conséquent, la Belgique entièrement libre ; dans ce cas, je vous offre une retraite contre les vicissitudes auxquelles l'homme est toujours en proie dans la pénible carrière des armes. Vous habiterez Namur ou, si vous aimez mieux, mon château de Sales ; la position en est pittoresque et extrêmement agréable ; vous m'avez dit souvent que vous aimiez l'exercice de la chasse et de la pêche ; j'ai quelques chiens, et mon garde assure que ma terre ne manque pas de gibier. »

Elle ajouta même en riant que si j'avais besoin d'un bon directeur, l'abbé Tamignan remplirait cette tâche avec infiniment de zèle et d'intérêt.

Mon premier mouvement fut de me prosterner aux pieds de cette excellente femme et, pénétré de la plus vive émotion, je l'assurai de toute ma gratitude pour les bontés dont elle voulait m'honorer ; j'ajoutai que son souvenir durerait jusqu'à mon dernier soupir, mais qu'à mon grand regret je ne pouvais accepter son offre, que la mort du plus juste et du meilleur des rois avait dû mettre dans l'âme de tous les émigrés français la volonté de venger ce père du peuple et de ne poser les armes que cet acte de justice accompli.

« Je vais me ranger, ajoutais-je, sous les étendards des frères de ce malheureux martyr, jusqu'à ce qu'il n'aient plus besoin de nos bras, ni de notre dévouement. »

Mme de Sales insista encore ; je la suppliai de nouveau d'être convaincue de toute ma reconnaissance pour les bontés qu'elle m'avait prodiguées, et je pris momentanément congé de ma bienfaitrice ainsi que de sa bienveillante société.

Je fus aussi voir les Lamborelles qui, pénétrées de la joie de se voir délivrées, m'embrassèrent avec transports et m'engagèrent à diner avec plusieurs de leurs compatriotes venus à Maëstricht pour savoir ce qu'elles étaient devenues. Jamais repas ne fut plus animé ni plus gai ; je plaisantais beaucoup ces aimables jeunes filles sur leur frayeur pendant le siège et sur la manière dont elles se précipitaient dans mes bras, croyant se préserver de l'effet des bombes et des obus ; je leur dit que je regrettais fort, sous ce rapport, que le siège n'ait pas duré plus longtemps ; elles rirent infiniment de mes regrets et jurèrent, ainsi que leur mère, qu'on ne les prendrait plus dans une semblable souricière et qu'heureusement elles en avaient été quitte pour la peur. Parmi les convives était un petit maître assez bien tourné que ces dames prièrent à chanter ; il s'en acquitta avec une grâce toute particulière; ce fut une

cantate de sa composition sur les événements du jour, sur les triomphes du prince de Cobourg.

Vers onze heures, je pris congé de cette intéressante société ; je lui souhaitais une bonne nuit et fus me livrer moi-même à un repos dont j'avais le plus grand besoin.

Quatre jours après la délivrance de la ville, on suspendit toutes les fêtes, et l'ordre du jour de la garnison, ainsi que toutes les cloches annoncèrent un service funèbre pour le repos de l'âme de ce trop malheureux roi de France, qui avait péri quelques jours auparavant, victime de son dévouement et de ses bontés pour son peuple, qui les avait si peu reconnus. Tous ceux qui purent s'habiller de noir s'empressèrent d'y assister. Les militaires de tous grades et des diverses puissances qui se trouvaient à Maëstricht s'y rendirent également en grande tenue avec le crêpe au bras et à la poignée de leur épée. La haie de tous ces soldats sous les armes présentait l'aspect de la plus grande tristesse et du plus grand recueillement et attestait la douleur générale qu'avait causé ce malheureux événement.

Cette cérémonie eut lieu avec toute la pompe et toute la dignité possible. Un prêtre français fit le panégyrique funèbre de celui que nous regrettions tous, y mit beaucoup de chaleur et d'entraînement, et fit passer dans l'âme de tous les assistants un tendre intérêt pour ce roi si mal-

heureux, avec une indignation profonde de l'horrible catastrophe.

De nouveaux régiments traversaient journellement la ville pour aller renforcer l'armée autrichienne qui poussait toujours de l'avant et marchait de progrès en progrès. Au nombre de ces corps si bien tenus, je reconnus le beau régiment de hussards de Berchény (1), monté entièrement sur des chevaux limousins d'une grande finesse ; il était passé au service de l'Autriche depuis notre licenciement ; plusieurs hommes d'armes en faisaient partie comme volontaires. J'embrassais avec joie un

(1) Le régiment de Berchiny, ou plus exactement Berchény, fut formé en 1720. Il se composa en partie de hussards levés en Turquie par le comte Ladislas-Ignace de Berchény et de Szekes, maréchal de France, originaire de la Haute-Hongrie, entré au service de la France en 1712. Ce régiment se distingua toujours par sa bravoure, sa belle tenue, sa parfaite discipline et il se signala pendant la guerre de Sept Ans (cf. *Historique des corps de troupes*, *Ministère de la Guerre*, 1900). En 1790, il était commandé par le comte F.-A. de Berchény, second fils du maréchal, qui, un jour, fait sonner *à cheval*. On y monte en grande tenue, musique en tête, armes et bagages au complet, pour faire une marche militaire. Il en passe la revue et, se plaçant au centre, il dit : « Hussards, j'étais venu en France avec vous pour servir le roi. Aujourd'hui la Révolution triomphe. Impossible de remplir ma mission. Je retourne en Hongrie. Qui m'aime me suive ! » Dès lors ceux des hussards qui demeurent en France formeront le 1er régiment de hussards. Les autres, sous les ordres de Berchény, entreront au service de l'Autriche. On a beaucoup dit que l'émigration avait commencé dans la cavalerie et les hussards au lendemain de la prise de la Bastille. Cela est inexact et tout particulièrement en ce qui concerne Berchény : « En voici une preuve, écrit le capitaine L. Choppin dans son bel ouvrage *les Hussards, les vieux régiments*, 1672-1792, p. 373. Par dévouement M. le comte de Berchény conserva son commandement (en 1789)

de mes amis nommé Saint-Martin, aussi loyal que brave camarade ; il me sollicita d'entrer comme volontaire dans ces hussards et me dit qu'il me présenterait à M. de Guerrière [1], leur colonel, et qu'il était certain qu'il se ferait un plaisir de m'agréer. Il ajouta, qu'ayant eu son cheval tué à

avec la conviction que la monarchie trouverait son salut dans la sagesse de la nation et l'appui de la noblesse. En présence de l'émigration des principaux chefs de l'armée, d'une certaine quantité d'officiers, il descend dans sa conscience et juge qu'il ne peut servir plus longtemps (en 1790 seulement) sans trahir le serment de fidélité qu'il a juré au roi. Mais, avant de prendre une décision d'une telle importance, il tient à remplir exactement ses obligations militaires en faisant, quand même, acte de respect et d'obéissance vis-à-vis du ministre de la Guerre, dont les opinions politiques étaient diamétralement opposées aux siennes. Loin de se livrer à des récriminations bruyantes contre le nouvel état de choses, il remplit simplement la mission à lui confiée au sujet de la revision des ordonnances sur les exercices et manœuvres de cavalerie. Quelques jours avant de passer à l'étranger, il remit à M. Duportail les observations que le Comité de cavalerie l'avait chargé de rédiger... Le document peut être considéré comme un adieu digne de celui dont le nom tiendra toujours une grande place dans les annales glorieuses des hussards, de la cavalerie, de l'armée. » Ajoutons qu'il est toutefois pénible de voir Berchény combattre deux ans plus tard contre la France, alors que le 1er Hussards, composé d'un grand nombre de ses anciens soldats, se couvre de gloire à Valmy et à Jemmapes.

(1) Là encore l'orthographe de Cézac est tout à fait fantaisiste. Il n'y eut pas de colonel de Guerrière à la tête du régiment de Berchény. Ce personnage ne peut être que Philippe-Jacques de Georger, lieutenant colonel d'Estherazy-Hussards en 1787, colonel du régiment de Berchény le 25 juillet 1791, passé à l'ennemi en avant de Thionville avec 22 officiers et 90 sous-officiers ou hussards le 8 mai 1792, général major au service autrichien en 1793. En prononçant le *g* dur à l'allemande, on obtient « Gueurger », qui ressemble assez à Guerrière et explique l'erreur de l'auteur des *Souvenirs*.

Aix-la-Chapelle, il allait rester à Tongres, où devait s'établir le dépôt du régiment.

Je fus le joindre dans l'après-dîner pour aller avec lui chez son colonel qui m'accueillit bien et me fit inscrire comme volontaire dans le 1er escadron, justement celui de mon ami Saint-Martin. Le colonel me donna quatre jours pour faire mes affaires et mes adieux aux connaissances que je pouvais avoir à Maëstricht. Il me dit, ainsi qu'à Saint-Martin, que nous ne languirions pas longtemps au dépôt, attendu qu'il attendait sous peu de jours cent chevaux hongrois de remonte et que nous serions du premier détachement qui devrait venir joindre le régiment.

Il fallut donc quitter une ville où se partageaient toutes mes affections : chez la bonne comtesse de Sales, les sentiments du fils le plus reconnaissant; chez les amicales et charmantes Lamborelles, l'amour, l'amitié; un sentiment plus fort que l'un et l'autre remplissait mon cœur. Bref, l'honneur et le devoir me firent une impérieuse loi de tout quitter et de recommencer la carrière la plus fatigante.

Je fus prendre congé de toutes ces personnes qui m'avaient témoigné tant d'intérêt et d'attachement. La vieille comtesse de Sales me força à prendre 10 louis et me réitéra de nouveau l'assurance que je trouverais constamment un asile chez elle et qu'elle me priait d'en profiter quand je serais malheureux et sans secours. Les

James Lamborelles me firent aussi leurs adieux et leurs protestations d'attachement les plus sincères. Je n'ai plus entendu parler de cette dernière famille depuis cette époque ; je sus cependant que la mère mourut et que ses filles furent habiter chez un oncle établi en Hollande.

Je fus prendre congé de ce pauvre M. d'Abzac, dont le fâcheux état empirait de jour en jour ; je lui fis part du parti que j'avais pris de servir pour vengeance du malheureux roi Louis XVI. Il me répondit que c'était celui que devait prendre tout bon royaliste français, mais que son dépérissement l'empêchait de suivre son inclination. En lui faisant mon dernier adieu, je lui demandai pardon de lui avoir donné des sujets d'impatience, soit par mon trop de gaîté, soit pour quelques autres motifs. Je l'assurai que mon cœur n'avait jamais été pour rien dans les contrariétés éprouvées par rapport à moi.

Ce malheureux ami de mon père me rendit mon embrassade en pleurant et me répondit d'une voix languissante qu'il me souhaitait toutes sortes de bonheur et un heureux retour au sein de ma famille. Ce furent les seules paroles que ce triste et faible M. d'Abzac eut la force de prononcer.

J'appris quelque temps après que ce parent et ami de la maison avait cessé de vivre [1].

[1] On a vu plus haut qu'il mourut seulement le 8 janvier 1795.

Me voilà donc à présent volontaire dans un régiment de hussards, portant moustaches et très content de servir dans un corps de troupes légères. Après quelques jours de pénibles manœuvres, nous partîmes pour l'armée au nombre de soixante hommes, parfaitement habillés, équipés et montés; nous rejoignîmes le régiment du côté de Dinant, près Givet; il était occupé à faire un service actif sur la frontière.

L'ami Saint-Martin et moi logions toujours ensemble; il était d'un caractère extrêmement doux et complaisant, mais très susceptible et très chatouilleux. Comme j'avais un peu ce défaut-là, nous nous étions accordés pour ne nous faire jamais entre nous aucune plaisanterie qui pût blesser notre amour-propre. Cette attention mutuelle fit que, pendant trois ans que nous restâmes ensemble, il n'y eut jamais entre nous le moindre sujet de blâme et la plus légère altercation.

Le jour où nous joignîmes le corps, nous rencontrâmes une cinquantaine de ces hussards qui venaient de faire une reconnaissance à la barbe de l'ennemi. Il y avait eu quelques coups de carabine échangés de part et d'autre.

Nous étions au mois de février, il faisait un froid glacial; la terre et les arbres étaient couverts de frimas et le détachement allait au grand trot pour se réchauffer. Il offrait le contraste le plus

frappant avec le nôtre dont la majeure partie était des recrues sans barbe, tandis que les autres hussards étaient d'anciens militaires à longues moustaches toutes couvertes, ce jour-là, ainsi que leurs shakos, de neige et de frimas. Ils avaient un air si martial et si militaire qu'il me prit à leur aspect un frémissement de plaisir et d'admiration.

Arrivés au cantonnement où était le régiment Saint-Martin, plus ancien que moi, me présenta à tous les camarades; j'en reconnus quelques-uns qui m'accueillirent en frères d'armes et m'habituèrent bientôt à leur brillante société et à leur manière de vivre. Il fallait de toute nécessité, et c'était de bon ton, fumer, boire souvent du rogomme ou d'autres liqueurs spiritueuses; c'était dans notre sabretache que nous enfermions toutes ces douceurs militaires.

Deux chemises, deux mouchoirs et le fameux col de carton étaient les seules richesses que renfermaient nos portemanteaux, gros à peu près comme des boudins et qui nous servaient d'oreillers le plus souvent.

Parmi ces hussards qui étaient déjà faits à un métier si pénible, il en était beaucoup qui portaient des noms très connus en France, comme : MM. de Châtillon, de Nesles, de Malzac, de Roffignac, de Mandat, de la Poterie, de Chateauneuf, de Vielcastel, un de mes cousins. Plusieurs avaient

été fort riches dans leur patrie, et pour lors leur unique fortune consistait dans le détail que j'en ai donné.

Le service de ces contrées était si fatigant qu'il ne s'écoulait jamais trois jours sans qu'on montât à cheval ou que de fréquentes alertes nous tinssent constamment sur le qui-vive. Un fort piquet du régiment était posté journellement dans un endroit assez près de Givet, sur une hauteur qui bordait la Meuse, passage très difficile et par conséquent très aisé à garder; cependant, la troisième fois que je fus de service à ce poste entouré de précipices, tout le détachement fut pris, excepté les deux vedettes (j'étais heureusement une d'elles), les hommes furent conduits en France, et nous apprîmes que quelques-uns avaient été fusillés dans les vingt-quatre heures.

En nous plaçant en vedette à quatre cents pas de la baraque où étaient les hussards, le maréchal des logis qui les commandait nous avait donné comme consigne de faire bien attention de nous tenir sur nos gardes et d'avertir le piquet, si par hasard nous entendions aboyer les chiens des deux villages situés à un demi-quart de lieue du poste. Je me rappelle aussi que le mot d'ordre était : « François II ».

Il était à peu près deux heures du matin lorsque nous fûmes relever les vedettes; le temps était froid et nébuleux, nous grelottions sur nos che-

vaux et ne pensions pas à l'événement qui allait nous arriver.

Un vent des plus violents, s'élevant du côté du nord, eut bientôt fait disparaître ces épais brouillards ; une lune très brillante parut sur l'horizon et commença d'éclairer le paysage où nous étions placés ; nous entendîmes souvent, du côté des rochers blanchâtres qui bordent la Meuse, les cris sinistres des hiboux, des chats-huants ; les loups quelquefois mêlaient leurs hurlements aux cris de ces oiseaux nocturnes et aux glapissements des renards chasseurs. Il y eut même un de ces animaux qui, passant près de nos chevaux, les épouvanta d'une telle manière que nous eûmes beaucoup de peine à les contenir.

Quelquefois il nous semblait apercevoir des formes humaines qui se mouvaient; nous nous détachions alternativement, mon camarade et moi, pour aller reconnaître. Arrivés sur les lieux, nous nous apercevions combien nos yeux nous avaient trompés et revenions en riant à nos places respectives. Cette nuit-là, il y avait à peu près une heure trois quarts que nous étions en vedettes lorsque nous entendîmes, malgré la force du vent, les chiens des deux villages faire un vacarme épouvantable. Mon camarade se détacha aussitôt et fut avec célérité avertir le commandant du poste.

Tous les hussards enveloppés de leurs manteaux, ayant les rênes de leurs chevaux passées dans leur

bras, dormaient profondément étendus sur la paille. A peine mon camarade m'avait-il quitté que je fus assailli par un essaim de cavaliers qui coururent sur moi bride abattue. Je n'eus que le temps de tirer mon coup de carabine et de fuir vers le poste. Cette cavalerie me talonna de si près qu'elle arriva presque aussitôt que moi à la baraque Les hussards à peine éveillés n'eurent pas le temps de placer ce qu'on appelle le cheval de frise dans l'étroit passage ; les chasseurs français arrivèrent en foule et se saisirent de tous nos hommes ; il n'y eut que moi et mon camarade qui, étant à cheval, ne demandâmes pas nos restes et courûmes avertir le régiment de ce fatal événement.

En hâte les trompettes sonnèrent le boute-selle et à cheval. Tout le corps fut prêt en cinq minutes et un fort détachement partit au galop au secours des prisonniers ; mais ils ne purent arriver assez tôt et trouvèrent la baraque qui brûlait sans personne ; ils continuèrent leur route, toujours avec la même allure, vers Givet, mais arrivèrent trop tard.

Cependant les patrouilles françaises ne venaient que d'entrer dans la place avec leur prise et, comme le jour commençait à paraître, il partit quelques coups de canon des fortifications qui n'atteignirent personne, mais dont le bruit faisait retentir les échos de tous les rochers des environs, Le détachement se retira et nous joignit comme

nous avancions vers Givet ; le colonel fit faire demi-tour et nous nous retirâmes également après avoir commandé un nouveau piquet pour remplacer les malheureux qui avaient été pris. Notre chef lui recommanda de bien faire le guet et surtout de ne pas dormir la nuit et de faire de fréquentes patrouilles. Le régiment reprit sa route vers ses cantonnements, où nous arrivâmes extrêmement fatigués et transis de froid.

Quelque temps après, nous fûmes relevés de ces parages par des *hulans* autrichiens (1) ; nous côtoyâmes les frontières de France jusqu'à une portée de canon des glacis de Philippeville. Le général de Beaulieu (2), sous les ordres duquel nous étions passés, faisait faire des abatis par une fourmilière de fantassins, de sorte que chaque bois présentait un obstacle à l'ennemi et nous préservait de toute surprise.

(1) Les Autrichiens et les hussards de Berchény appartenant au corps d'armée du général de Beaulieu, troupes dont le généralissime était toujours le prince de Cobourg, combattirent les troupes de Dumouriez en Belgique pendant tout le mois de mars 1793. Le 18 mars, Cobourg gagna la bataille de Nervinde contre les Français et peu de temps — on l'a déjà dit — après celle de Famars.

(2) J.-P., baron de Beaulieu, général des armées autrichiennes, né dans le Brabant en 1725, mort en 1819, commença sa carrière militaire dans la guerre de Sept Ans (1756-1763), réduisit en 1789 le Brabant insurgé, obtint en 1792 et 1794 quelques avantages dans les Pays-Bas sur les Français et battit Jourdan à Arlon ; mais, ayant été nommé, en 1796, général en chef en Italie, il fut perpétuellement battu par Bonaparte, surtout à Montenotte et à Lodi, et fut obligé de renoncer à son commandement.

J'entendis un soir, à la brune et sans être vu, notre nouveau général dire à notre colonel, confidentiellement, qu'il fallait placer six hommes de mon corps et de son choix à un poste extrêmement périlleux pour sauver un plus grand nombre de braves gens; que la grande confiance qu'il avait dans ses hussards les lui avait fait choisir de préférence dans une occasion comme celle-ci. Le colonel fut flatté au dernier point de la bonne opinion que le général de Beaulieu avait de son régiment; il donna l'ordre de suite de choisir six hommes pour marcher les premiers. Ayant été de garde deux jours auparavant, ma surprise fut extrême de me trouver du nombre des hussards désignés, et je ne dissimulerai pas à mon lecteur qu'un frissonnement me saisit et qu'il s'en suivit chez moi une pâleur qui étonna ceux qui étaient présents; mais je ne crus pas devoir leur en dire la raison; nous bûmes de la fine goutte de sacré chien, et nous nous disposâmes à partir.

Aussitôt que l'horloge de Philippeville eut sonné sept heures, un officier de Croates vint nous prendre pour nous conduire au poste si périlleux. Chemin faisant, il nous recommanda le plus grand silence et fit même serrer nos pipes; il me dit en particulier que le danger était imminent et que, s'il me parlait avec cette franchise, c'est que le colonel lui avait assuré qu'il pouvait le faire, étant sûr que, dans aucun cas, je ne me résoudrais à

quitter la place d'honneur qu'on m'avait confiée. Il ajouta que le général avait appris par les espions que la garnison de Philippeville devait faire cette nuit même une sortie et que c'était pour prévenir toute surprise qu'on nous aventurait ainsi, que, grâce peut-être à l'obscurité, le danger deviendrait moins grand.

« En conséquence, continua-t-il, j'ai ordre de vous conduire à une portée de pistolet des remparts de cette place forte, de manière que vous entendiez le qui-vive des factionnaires quand on les relèvera et, si le moindre bruit, le plus petit mouvement vous annonçait des projets hostiles de la garnison; vous enverriez de suite deux de vos hommes avertir le premier poste d'infanterie que nous avons trouvé en venant; mais surtout évitez de nous causer aucune fausse alarme. »

Il nous enjoignit de faire en sorte de ne pas mettre pied à terre, d'empêcher, s'il était même possible, le hennissement de nos chevaux et de faire notre retraite avant la naissance du jour, car, ajouta-t-il encore, il est d'une importance extrême que vous ne soyez pas aperçus.

Je ne rapportai pas à la lettre aux hussards qui étaient avec moi tout ce que m'avait dit l'officier de Croates; mais je ne leur dissimulai pas le danger de notre position et l'urgence où nous étions de remplir ponctuellement la consigne.

« Ne faisons pas les farceurs, leur dis-je, notre

vie dépend entièrement de notre exactitude à remplir nos devoirs. »

Le plus grand calme régna toute la nuit dans la ville ; nous n'entendîmes que le qui-vive des sentinelles qui se relevaient de deux heures en deux heures et, aussitôt que nous jugeâmes par le chant de quelques oiseaux que le jour allait paraître, nous nous retirâmes comme nous en avions reçu l'ordre, fort heureux que notre extrême proximité n'ait pas été aperçue, car, vraisemblablement, une fusillade nous eût bien mal arrangés.

A notre rentrée le colonel vint me faire son compliment et me dit en riant « qu'il avait fortement craint de ne plus me voir manger de pain de munition ».

Nous éprouvâmes pendant quelque temps le calme et la tranquillité dont nous avions si grand besoin pour un repos nécessaire. Nous étions abondamment pourvus de vivres, de fourrages et de tout ce qui pouvait nous être utile. Nous nous endormîmes quelques jours dans cette douce sécurité quand, tout à coup, il prit fantaisie aux Français de nous attaquer sur toute la ligne. Les premiers coups de carabine de nos postes avancés nous eurent bientôt mis à même de nous ranger en bataille et d'attendre notre ennemi [1] de pied

[1] La défection de Dumouriez avait eu lieu le 3 avril 1793. Il s'était retiré en Allemagne, ne voulant pas combattre contre la

ferme; mais il ne fit de notre côté que le simulacre d'une reconnaissance. Ainsi la journée se passa sur notre point en légères escarmouches et en observations réciproques; mais le canon ne cessa de ronfler du matin au soir dans la direction de l'armée du Centre que commandait le généralissime prince de Cobourg. Aussi apprîmes-nous le lendemain que ce chef distingué avait forcé l'ennemi à la retraite, après avoir obtenu des succès signalés; nous reçûmes l'ordre de nous porter de suite au devant, en serrant de près l'avant-garde française.

Notre armée de gauche, commandée constamment par le général de Beaulieu, était animée du meilleur esprit et du plus grand courage et ne demandait que l'occasion de se distinguer. En effet, toutes les fois qu'elle se mesurait avec l'ennemi, elle s'en tirait toujours avec avantage; mais malheureusement le soldat était pillard et un peu relâché pour la discipline, et faisait souffrir, malgré de sévères exemples, les peuples qui se trouvaient sur le théâtre de la guerre. Je souffrais beaucoup moi-même d'être témoin de ces vexations, quoique bien souvent j'eusse mangé et partagé le pain de la veuve et de l'orphelin; mais, presque toujours, « ventre affamé n'a pas d'oreilles »; ce cruel besoin rend sans pitié et ne

France sous les ordres de Cobourg. L'« ennemi » dont l'auteur parle ici avec une imprécision de dates regrettable n'était plus sous ses ordres.

connaît d'autres affections que de le satisfaire.

Du 10 au 30 juin 1793, notre avant-garde fut inopinément attaquée, au point du jour, sur les bords de la Sambre. Notre régiment fit à la hâte un mouvement rétrograde, afin de prendre sur un plateau une position plus avantageuse.

Parvenus sur ce point, l'ennemi cessa de nous poursuivre ; mais, ayant mis toutes ses foudres de guerre en batterie, nous fûmes une demi-heure ou trois quarts d'heure à la merci de toutes ses bordées. Chaque boulet, en traversant notre ligne, emportait un hussard ou un cheval. Cette situation critique nous indignant à la fin, nous criâmes tous à la fois, excepté les chefs : « Chargeons, braves amis, chargeons! »

A ce signal d'impatience, nous rompons notre ordre de bataille, nous n'écoutons aucun commandement, nous descendons à la débandade un coteau pour en monter un autre et joindre l'ennemi. Les plus téméraires étaient les premiers ; les autres, ainsi que les chefs, suivaient le torrent ; nous traversâmes à cette allure le village de Gerpine [1], où déjà quelques voltigeurs français s'étaient établis, et nous montâmes le coteau opposé où l'ennemi nous attendit. Les cris du

(1) Sur cette affaire du 10 au 20 juin 1793, qui eut lieu sur les bords de la Sambre du côté de Gerpine, cf. Jomini, *Victoires et Conquêtes*, t. V. Dumouriez dès lors était remplacé par Jourdan, qui allait marcher de victoires en victoires. On a déjà vu qu'il avait battu Beaulieu à Arlon, le 15 avril.

commandant et la nécessité de notre position nous firent une loi de marcher avec plus d'ensemble et en ordre de bataille; cette manœuvre terminée sans beaucoup d'exactitude, nous fondîmes avec une impétuosité qni n'a pas d'exemple sur ceux qui nous avaient si maltraités et qui, malgré leur forte position et leurs décharges d'artillerie et de mousqueterie, furent mis dans une déconfiture complète ; leurs carrés furent enfoncés, et la boucherie la plus horrible fut le résultat de cette affaire dans laquelle il y eut peu de prisonniers. Nous parvînmes, quelques camarades et moi, à sauver plusieurs de ces malheureux en nous précipitant au-devant du sabre de nos volontaires, qui, blessés, ivres de fureur et ne nous reconnaissant même plus, faillirent nous massacrer tous.

Châtillon [1], blessé d'un coup de baïonnette, eut l'extrême folie de dire à un grenadier qui lui demandait la vie, en le couchant en joue.

« Tu ne mérites pas qu'on te l'accorde, défends-toi. »

Ce brave républicain, voyant qu'il en fallait faire le sacrifice, lâcha son coup de fusil et étendit raide mort M. de Châtillon. Il fut aussitôt mis en pièces.

La vue de tout ce monde sur le carreau et dont

[1] Ancien garde du corps du roi devenu hussard de Berchény.

beaucoup palpitaient encore, me faisait déplorer que les circonstances si impérieuses forçassent des Français à s'égorger mutuellement.

Il faut espérer aujourd'hui que nos descendants n'éprouveront jamais de pareilles calamités et que les Français reconciliés ne feront désormais qu'un faisceau contre tout étranger assez téméraire pour oser l'attaquer. L'infanterie, que notre régiment avait si maltraitée, était composée de trois bataillons de la Vendée.

Nous fouillâmes dans les poches de ces malheureux; ils n'avaient que quelques assignats dont nous ne tirâmes aucun parti; ils étaient aussi porteurs de lettres de leurs parents, qui leur mandaient parfois que leur seigneur avait été guillotiné et qu'ils espéraient rester paisibles possesseurs du bien qu'ils avaient acheté si bon marché à la nation. Dans d'autres, ils leur conseillaient de se conduire toujours comme d'honnêtes et braves gens et de conserver constamment les principes de religion qu'ils avaient puisés dans leur famille. Nous étions désolés, à dire vrai, que les porteurs d'une si bonne morale fussent sans vie étendus à nos pieds. Combien nous aurions désiré pouvoir la leur rendre, car bien rarement les enfants qui reçoivent de pareils principes s'écartent du chemin de l'honneur et de la vertu.

Nous eûmes, dans cette sanglante affaire, une centaine d'hommes de tués et un nombre presque

égal de blessés ; nous perdîmes la huitième partie de nos chevaux. L'ennemi eut 700 hommes de tués et beaucoup de grièvement blessés. Les prisonniers ne dépassèrent pas 150 qui tremblaient comme feuilles que nous ne les fissions périr. Les plus consolantes paroles ne pouvaient mettre un terme à leurs angoisses et à leur terreur.

On ne doit pas s'étonner de la rage qui animait si fortement les émigrés à l'époque de 1793, temps si désastreux pour l'humanité. Il n'y avait pas de jours où nous n'apprissions que pères, mères, parents et amis avaient péri sur l'échafaud ou croupissaient dans les plus noirs cachots en attendant le coup de grâce.

Un autre motif qui ajoutait encore au désir de vengeance des émigrés était l'exécration de la mort du plus juste et du plus malheureux des rois, et aussi la manière barbare dont on mutilait leurs camarades faits prisonniers.

L'histoire de ces temps offre vraiment des exemples qui font frémir et dont la cruauté ne s'est jamais surpassée ; il faut jeter un voile épais sur des horreurs qui ne se retraceront plus jamais et qui, il faut l'espérer, n'affligeront plus désormais les yeux d'aucun de nos arrière-petits-neveux.

———

CHAPITRE V

JUILLET 1793-MAI 1794

Les hussards de Berchény enterrent les corps des ennemis pris à Gerpine. — On achève un grenadier français blessé mortellement. — Siège de Charleroi par Jourdan. — L'empereur François II vient prendre le commandement des troupes autrichiennes. — Défaite de Jourdan sur les bords de la Meuse. — Cézac hiverne à Nivelle. — Le chapitre de Nivelle. Chanoinesses contre hussards. — Le dépôt de Termonde. — La soupe à la gamelle. — Lavaur l'hercule. — L'auteur rejoint son régiment aux environs de Charleville. — Voyage à Namur. — Encore Mmes de Sales. — Une musette bien garnie. — Cantonnement d'hiver à Gembloux. — Ere de repos et de bonheur. — Mort de Mme de Sales.

L'ennemi ayant fait sa retraite derrière la Sambre, et ne paraissant pas donner de quelque temps d'inquiétude, l'armée autrichienne s'occupa à faire le recensement des pertes qu'elle avait subies et enfin à se reposer de ses fatigues.

Comme nous n'avions pas pu, le lendemain de notre chaude affaire de Gerpine, faire enterrer les morts, le colonel mit en réquisition une centaine de paysans qui étaient déjà rentrés dans leurs foyers, pour enterrer tous ces cadavres; je fus du nombre des hussards délégués pour les accompagner. Quand nous arrivâmes sur le terrain,

tous ces misérables, privés de la vie depuis deux jours et dans une saison où les chaleurs commençaient à se faire sentir, répandaient déjà une odeur pestilentielle et vraiment insoutenable. Ils étaient déjà si corrompus que leurs bouches, leurs nez et leurs oreilles étaient pleins de grosses mouches noires; enfin la puanteur qui s'exhalait de tous ces cadavres était si forte que, ne pouvant la supporter, je fus contraint de m'éloigner pour ne pas être asphyxié. Le sang qui avait coulé pendant la bataille m'avait fait une toute autre impression que le hideux aspect de ces misérables rongés par toutes sortes d'insectes.

Quand la tâche ordonnée par notre chef fut remplie et que les paysans se furent retirés chargés de tous les vêtements de tous ces cadavres, nous voulûmes, un de mes camarades et moi, aller dans un petit village abandonné depuis la bataille pour chercher quelques vieilles pommes de terre ou enfin des provisions quelconques pour nous et nos chevaux. Au moment où nous entrions dans une maison, nous fûmes dans le plus grand étonnement d'entendre des cris et des gémissements, partant d'une cave et d'un souterrain; nous nous avançâmes dans cette direction et demandâmes qui se plaignait ainsi.

Une voix sépulcrale, avec un accent français, fit entendre ces touchantes paroles:

« Qui que vous soyez, daignez me délivrer de

ma malheureuse existence; il y a deux jours que je me suis traîné jusqu'ici pour éviter la mort, ne songeant pas à une blessure qui me la donnera bientôt; comme je souffre les douleurs les plus inouïes et suis déjà rongé par les vers, terminez mes souffrances par un coup de pistolet. »

Émus de la position de ce malheureux, nous l'encourageâmes de notre mieux, le hussard et moi, et j'ajoutai que j'allais promptement lui chercher du secours.

Recommandant le blessé au militaire qui était avec moi, je partis au galop pour aller prévenir le chirugien-major du régiment.

Pendant que le docteur et moi nous acheminions vers le village où gisait le malheureux grenadier vendéen, nous entendîmes dans le lointain un coup de feu qui semblait partir d'un endroit souterrain; accélérant l'allure de nos chevaux, nous atteignîmes bientôt le village et vîmes accourir vers nous, l'air désolé, l'homme à la garde duquel j'avais confié le blessé ; il nous dit les larmes aux yeux, la figure décomposée, qu'après avoir allumé de la paille, il s'était assuré que l'horrible blessure du grenadier était mortelle et avait pris sur lui, d'après les instantes prières de ce malheureux, de lui lâcher un coup de pistolet dans la tête afin d'abréger ses souffrances, car, ajouta-t-il, je serais bien aise moi-même qu'on me rendît cet important service dans une semblable circons-

tance; qu'au reste s'il s'était trompé et avait commis une action condamnable, c'était son cœur qui l'avait égaré et qu'il en faisait toutes ses excuses à Dieu et aux hommes.

Nous le grondâmes cependant, le docteur et moi, d'avoir pris sur lui de commettre une semblable action et nous lui dîmes que nous ne pouvions nous dispenser d'en rendre compte au colonel.

Ce pauvre hussard fut si affligé qu'il voulait absolument se tuer avec son autre pistolet; nous eûmes toutes les peines du monde à lui arracher cette arme; il fallut même lui promettre que sa blâmable exécution serait tenue secrète; mais il ne fut vraiment consolé que lorsque le chirurgien, après avoir examiné la blessure du malheureux grenadier, eût déclaré qu'il serait mort infailliblement après d'horribles souffrances.

Après un mois d'armistice que les Français rompirent les premiers, ils s'avancèrent avec de nouveaux renforts, sur toutes nos lignes, repassèrent la Sambre, refoulèrent l'armée vers la Meuse et mirent tous leurs moyens en action pour s'emparer de l'importante place de Charleroi [1]; en con-

[1] Charleroi avait déjà été assiégé vainement par le général Charbonnier peu de temps auparavant. C'est à ce moment que François II, cédant à la prière de l'archiduc Charles et du général Marck, était arrivé sur le théâtre des opérations, tandis que Cobourg se hâtait de renforcer l'aile gauche de son armée dont les princes d'Orange et Kaunitz partageaient le commandement.

séquence, ils l'investirent et en firent un siège en règle.

Le prince de Cobourg, convaincu que cette ville ne tiendrait pas longtemps contre des forces si supérieures, sentit la nécessité de la conserver pour en faire le point de réunion de nos magasins pour la campagne prochaine. Dans ce but, de nouvelles forces se joignirent à son armée ; il doubla celle du général de Beaulieu ; vingt mille Hollandais firent leur jonction avec l'armée du Centre que commandait l'empereur en personne ; la présence de ce monarque fit l'effet qu'opérera toujours la présence

Grâce aux fautes et à l'ignorance des représentants du peuple Saint-Just et Libas, qui accompagnaient l'armée, le général Charbonnier avait été repoussé (cf. Corbehem qui prit part à cette affaire, dans la légion de Damas, à la solde des Hollandais, p. 93). C'est alors que, le 21 mai, Jourdan avec 50.000 hommes s'approcha de la Sambre, rallia les troupes refoulées de Charleroi et, avec l'armée de Sambre-et-Meuse, chassa, comme on l'a vu par les récits de Cézac, les Autrichiens de toutes leurs positions sur la rive gauche de la Sambre. Le 24 mai, les généraux de la coalition, dans un conseil de guerre à Tournai, décidèrent l'évacuation de la Belgique et la retraite. Les hostilités cessèrent pendant un mois, puis Cobourg — alors sur les bords de la Sambre — se décida à envoyer des secours à Charleroi que les Français attaquaient de nouveau. Son but était de couper toute retraite vers la France à nos armées. Son lieutenant, le général de Beaulieu, après avoir réuni quelques forces à Nivelle, se mit en marche le 16 juin pour attaquer l'armée française. Mais ce jour-là même — c'est ici que se place le récit de Cézac — Jourdan, qui venait de passer la Sambre avec toutes ses divisions, tomba inopinément sur les colonnes autrichiennes qu'un épais brouillard lui avait cachées. On combattit avec beaucoup d'acharnement et des chances variées de part et d'autre. Vers cinq heures, les Français ayant éprouvé quelque désordre repassèrent la Sambre et abandonnèrent encore une fois le siège de Charleroi, que Jourdan devait enfin prendre peu de temps après.

d'un prince partageant le danger et les fatigues de ses soldats, elle doubla le zèle et le courage de ces derniers. Nos attaques furent en effet si vives, si bien soutenues que ce prince, reprenant l'offensive, eut bientôt obtenu de grands avantages sur l'ennemi ; il gagna une bataille dans la plaine de la Sambre, fit lever le siège de Charleroi et refoula l'armée française par delà ses frontières.

Laissant au monarque autrichien une quantité de prisonniers, beaucoup d'artillerie, toute espèce de bagages, ces avantages procurèrent aux deux peuples la tranquillité pour le reste de l'année.

Notre régiment se distingua toutes les fois qu'il en trouva l'occasion, le maréchal des logis Haire et le volontaire La Poterie reçurent pour prix de leur bravoure la médaille de Marie-Thérèse.

Malgré les diverses mêlées où je m'étais trouvé, je n'avais encore reçu aucune égratignure, mais elles m'étaient réservées pour la campagne prochaine (année 1794) ; cependant, dans ces dernières affaires, mon cheval eut le sabot du pied de derrière hors du montoir emporté par un boulet de canon ; cet animal prit aussitôt le mors aux dents et m'emporta à plus de six cents pas sans que je pusse le maîtriser, et ce fut seulement quand je parvins à le calmer que je m'aperçus que le sabot, attaché encore au membre, ne tenait que par un peu de peau ; lorsque nous fûmes hors de danger il fallut achever de tuer ce brave et utile animal.

Le temps des quartiers d'hiver approchant, la petite ville de Nivelle, non loin de Mons, fut désignée pour résidence de l'état-major du régiment; notre escadron y fut même cantonné; nous y passâmes quelque temps dans les plaisirs et dans la joie. Les Nivelloises sont gaies, aimables et s'apprivoisent volontiers; il y a là un chapitre de chanoinesses qui rend cette petite ville assez vivante; il faut aux familles qui ont le privilège d'y placer leurs filles les quartiers d'une très ancienne noblesse. Ces dames étaient, pour la plupart, belles et charmantes et jouissaient de la plus grande liberté; je me rappelle qu'elles étaient si peu recueillies dans leur chœur qu'on pouvait souvent les voir rire et faire la belle conversation; il est bien sûr que ces airs libres nous mirent en confiance pour les aborder; plusieurs officiers et volontaires du régiment eurent même quelque accès auprès d'elles et se louèrent beaucoup de leur grâce et de l'agrément qu'on trouvait avec elles.

Nous nous promenions un jour, une douzaine de volontaires, et marchions de front autour des remparts de la ville; nous avions nos grands sabres traînants et chacun de nous était armé d'une pipe de terre; en fumant tous à la fois, nous nous amusions à lancer au loin des bouffées de fumée qui formaient autour de nous un vrai nuage.

Nous vîmes tout à coup venir vers nous sept ou huit de ces charmantes chanoinesses se promenant

également autour de Nivelle et formant tout comme nous une chaîne ; nous affectâmes, le rempart étant assez large, de ne pas nous déranger et de redoubler même nos globes de fumée ; au moment où elles nous croisèrent l'odeur du tabac leur fit faire, la grimace, ce qui nous donna à connaître combien nous avions été peu courtois. Pour nous remettre dans les bonnes grâces des jolies promeneuses, il fut convenu qu'en les croisant de nouveau, à un signal donné par le plus ancien de notre bande, nous briserions toutes nos pipes à leurs pieds.

En effet, en continuant notre promenade autour de la ville, nous avions des chances de rencontrer ces dames. Quand nous les aperçûmes de nouveau, nous recommençâmes à obscurcir l'air de la fumée de nos brûle-gueules ; mais lorsque nous fûmes à leur hauteur, le camarade désigné cria à haute voix :

« Garde à vous ! Pipes à terre ! »

A ce commandement toutes nos fragiles pipes volèrent en éclats aux pieds des chanoinesses ; elles rirent beaucoup, applaudirent du bruit de leurs jolies mains et s'écrièrent toutes à la fois : « Des chevaliers français, tel est le caractère ! »

Nous restâmes deux mois en cantonnement à Nivelle et, lorsque le régiment en partit, comme je n'avais pas de cheval, on m'envoya au dépôt qui était à Termonde, petite ville sur les bords de l'Escaut, pour être à même d'être remonté de

nouveau et rejoindre l'armée qui prochainement devait entrer en campagne.

Je regrettai beaucoup les plaisirs de Nivelle et tous les agréments que nous avions eus dans cette garnison.

Nous fûmes casernés à Termonde et c'est dans cette ville que j'ai mangé pour la première fois ce qu'on appelle *la soupe à la gamelle*, chose qui me contrariait extrêmement, d'autant plus que l'escouade de laquelle je faisais partie attaquait notre potage si brûlant que chaque hussard en avalait trois ou quatre cuillerées pendant que je soufflais la mienne.

Il y avait avec moi un volontaire de chambrée appelé Lavaur, originaire d'une petite ville des environs de Cahors ; ce militaire était d'une force si extraordinaire qu'il était impossible, dans aucun exercice de pugilat, de le surpasser ni même de pouvoir lutter avec lui ; il était extrêmement simple et son langage dénotait une éducation peu soignée ; il était l'objet de toutes nos plaisanteries ; mais lorsqu'on le tracassait par trop et qu'on le poussait à bout, il courait sur nous, nous empoignait vigoureusement et nous faisait faire ce qu'il appelait le tour du cadran ; lorsqu'un de nous faisait le querelleur ou la mauvaise tête, le chef ordonnait au terrible Lavaur de nous faire faire ce fameux tour, ou bien, nous étions condamnés à faire le saut de la couverture. Tous les anciens

militaires savent ce que c'est que le saut de la couverture !

Au bout d'un mois et demi de séjour à Termonde, j'en partis, avec un transport de quatre-vingts hommes, pour rejoindre le régiment dans les environs de Charleville ; nous le trouvâmes bivouaqué sur la frontière, non loin de cette place forte. La tranquillité apparente de toute l'armée nous fit présager que la campagne n'était pas prête à s'ouvrir et que les Français se borneraient peut-être à ne pas dépasser leur frontière cette année. Cet espoir, bien ou mal fondé, détermina les dames de Sales à revenir dans leur ville natale ; elles quittèrent avec joie ce Maëstricht qui avait été le théâtre de toutes leurs frayeurs ; l'abbé Tamignan fut aussi du voyage et revint au chapitre de Namur reprendre ses fonctions ecclésiastiques.

Le hasard nous ayant fait bivouaquer près de cette ville, deux hussards furent commandés un matin pour escorter les voitures qui devaient aller chercher du pain à Namur ; l'un de ceux qui était désigné se fâcha tout rouge contre le maréchal des logis, lui disant : « Tudieu ! puisque j'ai été de service hier, c'est par une injustice criante que vous me désignez encore pour ce voyage. »

Je m'approchai alors du camarade et lui dis que, s'il le voulait, je me chargerais de sa corvée du jour, à titre de revanche pour une autre fois ; il me répondit que je lui faisais le plus grand

plaisir en prenant sa place, car il était harassé.

J'observai à celui qui était d'escorte avec moi, qu'ayant à Namur une connaissance de laquelle je n'avais pas reçu de nouvelles depuis longtemps, je serais bien aise de profiter de la circonstance pour avoir le grand plaisir de la voir ; je lui racontai alors les bontés de la vieille dame de Namur.

« Camarade, me dit cet ancien hussard, profitez des bontés de cette excellente vache à lait ; de pareilles aubaines sont rares dans le métier ; mais je suis persuadé que cette vieille comtesse vous prendrait encore à la pipée. »

Cette expression d'un homme grossier qui, ayant été soldat toute sa vie, n'avait pas même idée de certains sentiments, me fit beaucoup rire tout d'abord ; puis, reprenant mon sérieux, je lui répondis qu'il se trompait fortement, que Mme de Sales était une femme très respectable qui pourrait être ma grand'mère et m'avait donné des témoignages d'affection vraiment maternels, et que j'étais indigné d'entendre de pareils propos sur son compte.

« Vous êtes bien chatouilleux, me dit-il, sur l'article de votre vieille rocantine ; respectez-la, vénérez-la, pourvu, toutefois, qu'elle finance et qu'elle vous fasse promptement circuler quelques noyaux ; allez, allez, continua-t-il, faire votre visite à votre bienheureux siècle, je ferai moi-

même charger le pain. Pourvu toutefois que vous soyez rendu demain matin à neuf heures sur la place, vous pourrez être tranquille et vous livrer à vos amours et à vos plaisirs... »

Je le remerciai de sa complaisance et lui promis que si la bonne comtesse me donnait quelque chose qui en valût la peine, nous ferions à la première rencontre une bombance en règle et des mieux conditionnées.

Arrivé sur la place de Namur, je m'informai aussitôt de la rue où était situé l'hôtel de Mme de Sales ; un petit bonhomme se présenta de suite et, d'ailleurs curieux de voir un hussard, s'empressa de me conduire à la porte dudit hôtel et reçut de moi le plus gracieux remerciement comme étrenne.

Le premier personnage que j'aperçus fut le cocher Jacques, qui m'avait pris en grande affection à Maëstricht. Me croyant mort au combat de Gerpine où l'on disait que mon régiment s'était distingué, il me prit d'abord pour un revenant. Mon costume de hussard, mes moustaches un peu rousses et mon teint extrêmement hâlé me firent paraître si extraordinaire à ses yeux que, les frottant et m'examinant de nouveau, il disait :

« Non, je ne puis croire que vous soyez notre joyeux et bon Français de Maëstricht.

« — Jacques, lui répondis-je, ne me reconnaissez-vous pas à mon organe? Si mes traits ont grossi

et changé, si le soleil et les intempéries m'ont bruni la figure, le cœur est toujours blanc comme neige et pénétré des bontés de votre respectable maîtresse.

« — Dieu me damne, dit-il, je crois qu'en effet vous êtes bien M. de Cézac; c'est presque la métamorphose de l'évêque devenu meunier; tu-dieu, quelles moustaches! quel air de mangeur d'hommes! C'est égal, malgré votre bizarre accoutrement, je vois bien que c'est vous-même. Oh! que Mme la comtesse aura plaisir de vous voir et de vous féliciter, car elle vous croyait certainement dans le royaume des taupes! Que de fois avons-nous parlé de notre pauvre émigré!... « S'il vit encore, disait Madame, sois sûr, Jacques, qu'il se rappellera de nous et reviendra nous voir certainement »; mais, continua-t-il en conduisant mon cheval à l'écurie, je vais tout de suite chercher ma maîtresse qui a été passer la soirée avec Mme sa sœur dans une maison particulière à la ville.

« — N'en faites rien, Jacques, m'écriai-je, ce n'est pas l'heure de son retour! »

Le fidèle domestique, sans m'écouter, mit les chevaux à la voiture, commanda à une femme de chambre de me conduire au salon et partit comme un éclair.

Resté seul dans le salon, meublé avec un luxe asiatique et tapissé des plus belles glaces, je me

trouvai en effet en me mirant, comme Jacques l'avait remarqué, fort laid et fort maussade; je tâchai cependant de me donner un petit genre d'homme de bonne société, d'homme de cour; mais, à mon grand regret, je retombais de suite dans mon premier élément.

Pendant que j'étudiais la contenance à prendre à la vue de ces dames, le roulement de leur voiture m'apprit leur arrivée; je descendis promptement et me précipitai à la portière; j'offris mon bras à ces dames et reçus d'elles l'accueil le plus flatteur, je baisai la main de la comtesse en lui disant combien j'étais heureux et touché qu'elle voulût bien me continuer sa bienveillante affection.

Nous montâmes dans le salon ou je trouvai des rafraîchissements; en m'engageant à prendre quelque chose Mme de Sales me renouvela ses offres de service; sa sœur et elle me firent mille questions et me dirent qu'on les avait grandement affligées en leur annonçant que j'avais péri au combat de Gerpine ou que j'avais été fait prisonnier. Il fallut leur raconter mes marches et contre-marches, les batailles où je m'étais trouvé et enfin tout ce qui m'était arrivé depuis mon départ de Maëstricht.

Pendant que ces dames écoutaient ma narration, l'abbé Tamignan entra; je fus aussitôt me précipiter dans les bras de ce bon vieil ami qui m'embrassa avec grande joie; il m'assura qu'il ne

m'aurait jamais reconnu, si on ne l'eût prévenu, tant j'avais pris une figure masculine.

« Vos moustaches rousses, ajouta-t-il, vous donnent l'air d'un pandour et la mine rébarbative ; mais, dit-il obligeamment, je suis bien certain que le moral est toujours le même, c'est-à-dire beaucoup plus blanc que votre figure! »

Une très jolie soubrette ayant préparé ma chambre, ces dames m'engagèrent à aller prendre un peu de repos, car, ajoutèrent-elles, le métier que vous faites doit bien vous fatiguer. Mon portemanteau me fut apporté par la même femme de chambre, qui me dit fort poliment que je n'avais qu'à demander tout ce dont j'aurais besoin. Je m'approchai d'elle avec empressement pour la remercier de son obligeance ; mais elle, se méfiant de cette infernale race de hussards, m'échappa en me disant que je sentai le bivouac et surtout rien de bon pour les jeunes filles !

Plusieurs personnes étaient engagées à passer la soirée et à souper chez la comtesse ; de ce nombre était un colonel d'infanterie autrichienne, originaire d'une ville de Belgique, qui devait, me dit le cocher, épouser la sœur de Mme de Sales. C'était un homme de fort bonne mine, âgé d'environ quarante-cinq ans, décoré de la croix de Marie-Thérèse et s'énonçant comme un homme qui a beaucoup vu le monde et du meilleur ton.

Il se tourna plusieurs fois de mon côté à table,

me dit qu'il avait appris combien notre régiment s'était distingué, qu'il était composé de militaires dont l'empereur faisait le plus grand cas.

Je remerciai le colonel de sa bonne opinion sur nous, lui répondant que l'homme d'honneur n'avait pas grand mérite à faire son devoir.

La conversation devint générale, nous étions huit ou dix à table, servis dans le goût le plus parfait.

Un grand laquais passait des carafons de vin de Moselle et de vin du Rhin; je tapais pas mal à ce dernier et fus passablement en train le reste du souper, ; mais, vers la fin, je m'endormis presque, à ma honte; l'habitude que nous avions, couchant à la belle étoile, de dormir aussitôt qu'il était nuit, faisait que je ne pouvais me défendre de ce chien de sommeil. Le colonel autrichien, s'apercevant de mon oraison de saint Pierre, me cria ce commandement : « A cheval, hussard ! » A ce cri d'alarme, je repris de suite une contenance en faisant mes excuses à la société sur ma maussaderie, qui tenait à la mauvaise habitude des camps.

Tous me répondirent que j'étais bien pardonnable, vu le métier pénible qui était le mien depuis si longtemps; mais ils rirent beaucoup de la manière prompte avec laquelle je fus éveillé par le commandement du colonel.

Cependant la comtesse, voyant que je serais

bien mieux dans mon lit, m'engagea à aller me reposer. Il était dix heures précises, aussi je ne me fis pas tirer l'oreille.

Le lendemain, me promenant avec l'abbé, je lui dis que j'étais honteux de mon attitude de la veille, que la charmante société de la comtesse avait dû me trouver bien mal éduqué; il protesta, m'assurant qu'après ma disparition on avait parlé de moi avec le plus grand interêt, déplorant que je sois si jeune séparé de ma famille. La maîtresse de la maison leur avait raconté comment j'avais refusé un asile chez elle pour continuer ce terrible métier des armes, par une sorte de fanatisme bien louable : l'amour de son roi.

« Vous voyez donc, mon jeune ami, conclut l'abbé, que tout le monde était prévenu pour vous et a fait des vœux pour votre bonheur. »

Je pris ensuite congé de cette excellente Mme de Sales; je la remerciai les larmes aux yeux; elle me força d'accepter 15 ducats, me demandant en grâce de recourir à elle avant d'être à mon dernier sol. Je la quittai sans pouvoir lui répondre et entrai dans le salon en proie à une émotion visible; je pris définitivement congé de l'aimable société, qui m'assura des vœux qu'elle formait pour mon bonheur.

Jacques m'apporta mon portemanteau, voulut l'attacher lui-même et conduisit mon cheval jusque dans la rue; en montant, je voulus lui don-

ner la pièce, il se recula en se fâchant et me dit (en me demandant si je me f... de lui), qu'il avait de l'argent à mon service et que je lui ferais le plus grand plaisir d'accepter quelques écus. J'étais si peu préparé au procédé de ce bon et fidèle serviteur que je ne pus que lui serrer fortement la main et je partis au galop.

Le hussard d'escorte s'impatientait déjà d'attendre depuis près d'une heure ; en me voyant, il me dit aussitôt :

« Cette sacrée fichue vieille vous a donc ensorcelé? Que diable lui vouliez-vous donc, camarade?

— Je voulais, lui répondis-je, l'assurer de ma respectueuse gratitude ; c'est une seconde mère que j'ai dans cette dame, et je la vénère au-dessus de toute expression.

— Tout cela est bel et bon, continua le hussard ; mais vous a-t-elle au moins fait circuler quelques noyaux?

— Quelques-uns, lui répondis-je, et cela nous permettra de faire la bombance projetée.

— Nous pourrons la faire aux arrêts, me dit-il, car nous arriverons sans doute en retard ; il n'y a qu'un mensonge que vous m'aiderez à arranger qui puisse nous tirer de là.

— Tout ce que vous voudrez, répliquai-je, aussi ne vous inquiétez pas d'avance. »

Il fut convenu entre nous de faire boire la

goutte aux charretiers et de leur persuader de dire comme nous au colonel qu'une des voitures s'était renversée par l'emportement des chevaux et que nous avions eu beaucoup de peine à la relever et à recharger le pain dispersé ; ces gens-là furent enchantés de cette histoire et promirent tout ce qu'on voulut.

Le soir même de mon retour de Namur, je fus fort aise de prendre un gilet d'uniforme un peu plus propre que le mien que j'avais emprunté à un volontaire de mes amis. Quel fut mon étonnement de ne reconnaître dans mon saucisson rien de ce que j'y avais mis, sauf le gilet en question ; tout le reste avait été changé et remplacé par du linge entièrement neuf et bien repassé : six chemises six cravates, six mouchoirs de poche, six paires de bas, tout si fin et si bien arrangé que cela emplissait juste mon petit portemanteau ; je trouvai aussi dans ce qu'on appelle la musette un fort beau et bon jambon glacé. Enfin je ne pouvais revenir des bontés et de la manière délicate d'obliger de cette excellente comtesse de Sales.

« Parbleu, me dirent mes camarades, nous aurions grandement besoin d'avoir chacun de nous une amie de ce mérite-là, combien nous la dorloterions ! comme nous la soignerions ! »

Le froid se faisant déjà sentir, on ordonna à l'armée de prendre ses quartiers d'hiver ; elle fut départie soit dans la Belgique, soit dans le pays de

Liège. La petite ville de Gembloux (1), entre Namur et Bruxelles, fut destinée à loger l'état-major du régiment et un escadron, les autres furent placés dans les villages ou dans les riches domaines du voisinage. Les habitants de ce pays furent si contents de nous et réciproquement qu'il s'établit la plus grande intimité entre eux et nous. Nous organisâmes mutuellement des bals charmants où la plus bruyante gaieté présida tout l'hiver : les trompettes du régiment et quelques mauvaises clarinettes bourgeoises formaient notre orchestre ; nous fûmes enfin heureux et tranquilles jusqu'à l'ouverture de la campagne.

Le gouvernement français, voulant de nouveau envahir les fertiles campagnes de la Belgique et le bord de la Meuse, commença de bonne heure les hostilités : il donna le commandement des armées de Sambre-et-Meuse aux généraux Pichegru et Jourdan et leur enjoignit de ne rien négliger pour porter aux alliés les coups les plus décisifs (2). L'empereur, de son côté, mit sur pied

(1) La petite ville de Gembloux est située à 15 kilomètres au nord-ouest de Namur. Jadis fortifiée, elle fut le siège d'une victoire remportée en 1578 par don Juan d'Autriche contre l'armée des Etats généraux. Les Autrichiens, commandés par Beaulieu, y furent, en 1794, défaits par les Français.

(2) L'auteur n'ayant pour but, dans ses *Souvenirs*, que d'évoquer des souvenirs personnels, ne parle qu'incidemment des graves événements politiques dont l'armée de Beaulieu subit les conséquences. Bien qu'ils soient fort connus, il n'est peut-être pas inutile d'en dire un mot pour l'intelligence du texte que n'éclaire pas toujours une grande précision dans le rappel des dates. On sait

une superbe armée ; les Hollandais renforcèrent leur contingent, et tous ces appareils de guerre donnèrent à penser qu'une lutte terrible allait s'engager et dont l'issue serait peut-être enfin une paix durable.

Nous ne tardâmes pas à recevoir l'ordre de nous tenir prêts à partir ; dans cet intervalle, je reçus une lettre de M. l'abbé Tamignan, qui m'écrivait de la part de M[me] de Sales et m'engageait fortement à venir aux noces de la sœur de la comtesse, qui se mariait sous deux jours avec le colonel que j'avais vu chez elle.

Je fus de suite, dès la réception de cette lettre, chez notre commandant, qui fit quelques difficul-

que la défection de Dumouriez avait ouvert aux Autrichiens nos frontières du nord. Celles de l'est étaient tombées aux mains des Prussiens qui s'étaient emparés, le 1[er] juillet 1793, de Mayence. Effrayée par ces désastres, la Convention avait, le 23 août de la même année, ordonné une levée en masse de tous les citoyens solides et mis quatorze armées sur pied. En septembre, grâce à Carnot, l'organisateur de la victoire, les événements avaient commencé à changer de face. Après la condamnation à mort du malheureux général Houchard, Jourdan, dans le nord, avait débloqué Maubeuge assiégé par Cobourg et remporté, le 16 octobre 1793, la victoire de Wattignies ; Pichegru et Hoche, à la tête l'un de l'armée du Rhin, l'autre de l'armée de la Moselle, avaient repoussé les Autrichiens et les Prussiens dans l'est. Enfin, au printemps de 1794, époque à laquelle nous arriverons bientôt avec l'auteur, Pichegru fut mis à la tête de l'armée du Nord chargée de combattre l'armée autrichienne dont le généralissime était Cobourg (les hussards de Berchény en faisaient partie dans le corps des troupes de Beaulieu), et peu de temps après, l'aile droite de cette armée, qui opérait sur la Sambre, fut, par les ordres de Carnot, renforcée par un détachement de l'armée de la Moselle et forma — sous les ordres de Jourdan — la fameuse armée de Sambre-et-Meuse.

tés pour m'accorder la permission d'aller à ce mariage, en alléguant pour raison que nous pouvions partir d'un moment à l'autre de Gembloux et nous mettre en marche pour rejoindre le gros de l'armée. Cependant, à force d'instances, j'obtins la permission et j'arrivai à Namur bien joyeux, la veille de la cérémonie.

La comtesse était fort aise, avant l'invasion que les républicains menaçaient de faire, de marier sa sœur avec le colonel autrichien, dont la réputation était si bien établie et dont le caractère annonçait qu'une femme serait entièrement heureuse avec lui. Le mariage eut lieu sans faste ni fracas. L'amitié seule y présida et en fit tous les frais.

Le colonel, sa femme et la comtesse me donnèrent tous les trois les marques du plus affectueux intérêt; cette dernière me fit présent de 20 ducas, sa sœur me donna une belle chaîne en or et son mari une superbe paire de pistolets ; ils me comblèrent de témoignages d'amitié et m'exprimèrent de nouveau le désir que les circonstances me fissent accepter les offres qu'ils m'avaient faites de me fixer parmi eux.

Je ne me doutais pas, en prenant congé de cette digne et bonne Mme de Sales, que ce fût un éternel adieu que je lui faisais ; j'appris trois mois après qu'elle avait expiré entre les bras de sa sœur, infiniment regrettée des pauvres dont elle était la mère, ainsi que de toutes les personnes qui avaient

eu le bonheur de vivre dans sa société ; pour mon compte, j'en fus extrêmement affligé sous plusieurs rapports, car je perdais non seulement en elle une amie, mais aussi ma seule ressource contre tous les genres de malheurs qui pouvaient me survenir.

CHAPITRE VI

MAI-OCTOBRE 1794

Campagne de 1794. — Affaire de Genappe. — Bataille de Fleurus. M. de Roberdeau. — Imprudence de l'auteur. — Il est blessé. — A l'ambulance. — Retour à Gembloux. — Le chirurgien Crève-Cœur. — A Louvain. — Souffrances d'hôpital. — Mort d'un compagnon de misère. — Un duel. — Retraite vers la Moselle.

Nous ne tardâmes pas à partir de Gembloux pour rejoindre le gros de l'armée ; nous fûmes désignés pour faire partie de l'avant-garde du général de Beaulieu, et nous commençâmes la plus fatigante des campagnes, car toute personne qui a fait la guerre sait parfaitement ce qu'est l'activité d'une avant-garde.

Le 11 mai 1794 (1), nous fûmes en reconnaissance du côté de Genappe, ayant avec nous trois compagnies de voltigeurs connus sous le nom de Pandours (2); nous avancions toujours quand, tout à coup

(1) Pendant tout le mois de mai des escarmouches eurent lieu sur les bords de la Sambre (cf. *Archives historiques de la guerre*, *armée des Ardennes*, 1794). On en trouve un récit très détaillé dans Corbehem (*op. cit.*, pp. 103 et suiv.), d'ailleurs très conforme à celui de Cézac. (Cf. aussi Foucart et Finot, *la Défense nationale dans le Nord*, manuscrit de la municipalité de Landrecies, Neuilly, Corbehem, Jomini, Bittard des Portes, *op. cit.*, etc.)

(2) On appelait ainsi les divers corps francs que l'Autriche avait

nous fûmes chargés par huit escadrons de cuirassiers français qui s'étaient embusqués derrière un bois et qui débutèrent par nous faire une décharge de cinq ou six pièces d'artillerie volante; ils nous suivirent au galop pendant une grande lieue; ils auraient certainement fini par nous prendre, quoique plus pesants que nous, si un large fossé que nos chevaux franchirent n'eût arrêté l'ardeur de cette grosse cavalerie [1]. Ce qui mit particulièrement en danger notre régiment fut l'attitude des pandours qui étaient avec nous et qui, durant cette retraite précipitée, saisirent la queue de nos chevaux, de crainte d'être sabrés. Au moment de sauter le large fossé, le voltigeur qui n'avait pas voulu abandonner celle du mien, malgré les fréquents coups du dossier de mon sabre que je lui allongeais, roula dans le fossé et, par cette chute, me débarrassa enfin de son incommode personne; il finit par s'en tirer cependant, sans éprouver d'autre mal que celui d'un doigt cassé; il prétendit ensuite que son accident venait des coups que

à sa solde, en souvenir du village de Pandour, en Hongrie, dont les habitants primitivement employés à la poursuite des voleurs avaient été peu à peu régulièrement organisés.

(1) La date de cette escarmouche ne paraît pas exacte, et les détails donnés par l'auteur sont insuffisamment explicites. Le manuscrit porte par erreur *Jemmapes*, ce qui n'est point possible. L'auteur anticipe-t-il ici les faits et veut-il parler d'une opération militaire assez importante qui eut lieu à Genappe le 22 juin et au sujet de laquelle Jourdan écrivait au Comité du Salut public : « L'ennemi a été chassé et poursuivi par le général Dubois sur la route de Bruxelles jusqu'à *Jemmapes* » ?

je lui avais donnés ; quand le danger fut passé, je ne fis que rire avec mes camarades de cette singulière inculpation et nous engageâmes le pandour à faire raccommoder son doigt si c'était son bon plaisir.

Le résultat de cette affaire fut une vingtaine de hussards tués ou faits prisonniers et une trentaine de voltigeurs.

Nous entendîmes ce jour-là le canon gronder sur toute la ligne, et nous apprîmes le lendemain que ce bruit d'artillerie n'avait été dû qu'à des affaires d'avant-postes ou à quelques combats partiels [1]. Il ne se passait pas de semaine sans qu'il n'y eût quelques simulacres d'attaque ; mais le plus souvent on se bornait, de part et d'autres, à s'observer mutuellement et à faire quelques reconnaissances.

Les cabinets de Vienne et ceux de la République française paraissaient alors vouloir traiter la paix, ou du moins faisaient semblant, et beaucoup de courriers étaient envoyés constamment des deux côtés, sans qu'il y eût cependant aucune suspension d'armes.

La politique de l'Autriche, sentant enfin la nécessité de terminer par un coup décisif cet état d'incertitude et d'anxiété, se décida à employer

(1) Les Français, cette fois avec Desjardins, Hautpoul, Marceau tentaient le passage de la Sambre. Leurs forces étaient insuffisantes, mais bientôt Jourdan allait intervenir.

les moyens pour y parvenir. En conséquence la masse de ses armées se porta vers Fleurus, afin d'attaquer la position que l'ennemi paraissait vouloir défendre et fortifier.

L'empereur François en personne commandait ses nombreuses phalanges; le contingent hollandais fut divisé de manière qu'il avait des corps dans toutes les divisions autrichiennes, et ces forces réunies se concentrèrent en ligne sur la route de Bruxelles à Namur ; le point principal, comme je l'ai observé, était Fleurus, ces plaines présentant une position des plus propres au développement d'une nombreuse armée.

Les 13 et 14 juin, les alliés manœuvrèrent à la vue des républicains pour les décider à accepter le combat; pendant la nuit du 15 au 16, la Grande Armée se réunit au nombre de 110 à 120.000 hommes pour attaquer à l'aube les lignes françaises qui montraient aussi un front des plus menaçants (1).

Le corps d'avant-garde du général de Beaulieu, duquel notre régiment faisait partie, fut placé sur la gauche en première ligne; toutes ces nombreuses troupes en bataille occupaient l'étendue d'une grande lieue ; chaque soldat était pourvu, soit pour lui, soit pour son cheval, de deux jours de vivres ; on fit même dans la nuit des distributions

(1) Elles étaient commandées par Jourdan, qui avait, le 12 juin, traversé la Sambre avec l'ancienne armée de la Moselle pour investir Charleroi.

d'eau-de-vie — chose que j'ai toujours vu pratiquer chez les Allemands la veille d'une bataille, — aussi conjecturâmes-nous que la journée qui allait suivre serait chaude et terrible.

En effet, avant la naissance de l'aube (1), l'armée s'ébranla sur toute l'étendue de la ligne, se mit en colonne par bataillons et escadrons et se rapprocha de Fleurus. L'immense plaine environnante était couverte des plus beaux blés et donnait l'espoir d'une magnifique récolte. La cavalerie avait là un vaste champ pour ses évolutions et ses charges.

L'ennemi, ayant eu éveil de cette manœuvre offensive, se porta également en avant : déjà se sauvaient de leurs villages les malheureux habitants avec leurs femmes, leurs enfants et leurs bestiaux. Tout annonçait enfin que prochainement la désolation et la ruine, qui sont ordinairement les suites d'une bataille, s'abattraient sur la riche plaine.

Cependant tous observaient encore le plus grand silence ; on n'entendait que le bruit sourd de la cavalerie marchant dans l'éloignement ; les aides de camp voltigeaient d'un bout de la colonne à l'autre ; enfin cette masse énorme qui allait se mesurer marchait dans l'ordre le plus parfait et,

(1) La bataille de Fleurus, une des importantes victoires de Jourdan, dont le résultat fut décisif pour la République, eut lieu le 26 juin 1794.

avec la confiance la plus entière dans le chef auguste qui la guidait, espérait-elle, à la victoire.

Tout à coup, un brouillard des plus épais masqua la position des deux armées respectives et suspendit même quelques instants la marche accélérée de la nôtre; cette interruption fut cependant de courte durée; nous reprîmes notre mouvement en avant en nous rapprochant insensiblement de Fleurus.

L'extrême obscurité, causée par cet épais brouillard, n'empêcha pas les avant-postes composés de voltigeurs et de hussards d'en venir bientôt aux mains avec l'ennemi; et l'artillerie légère des deux côtés commença aussi un feu bien nourri mais, comme on tirait sans se voir, il n'y avait pas grand mal.

Au même instant, très près de nous sur notre gauche, un bataillon léger de Croates commença un feu de file, en jetant des cris et des hurlements horribles tout en marchant toujours en avant : des dragons français égarés qui s'étaient inopinément montrés aux Croates et avaient aussitôt fait demi-tour, étaient la cause de ce tumulte; mais ce feu de file fut pour l'ennemi un point de mire et notre régiment se trouva particulièrement exposé au feu de son artillerie d'avant-garde.

Notre colonel nous avait fait ranger en bataille dans l'avenue d'un château qui formait une espèce d'enfoncement, aussi les boulets passaient par-des-

sus nos têtes, mais coupaient les pointes des arbres de cette allée et les faisait retomber en esquilles sur nous et nos chevaux, ce qui nous incommodait horriblement; puis les obus, qui pleuvaient sur nous, rendaient notre position extrêmement périlleuse quand le colonel commanda au chef d'escadron Roberto de se porter d'une manière accélérée, avec les hussards qu'il commandait, au secours d'un autre bataillon d'avant-postes, qui était déjà aux prises avec l'ennemi.

M. de Roberto(1), sous les ordres duquel j'étais, partit au galop avec six compagnies du régiment et se dirigea vers le bataillon menacé qui à notre grand étonnement faisait un feu d'enfer sans viser personne ; nous lui fîmes cesser ce vacarme et continuâmes de marcher en avant sans pouvoir distinguer rien de suspect ; mais l'artillerie ennemie nous travaillait toujours furieusement ; la nôtre ripostait avec la même violence et, de ce feu croisé, beaucoup de tirailleurs des deux côtés étaient les tristes victimes.

Dans cette cruelle perplexité, M. de Roberto, brave jusqu'à la témérité, nous poussa toujours en avant, au trot et en ordre de bataille. Le bruit que faisaient nos chevaux en marchant sur

(1) Le commandant de Roberto est certainement le chevalier de Roberdeau, capitaine dans le régiment de Berchény au service de la France en 1785. Il dût émigrer en 1792 avec son chef et passer chef d'escadron peu après. Aucun officier du nom de *Roberto* ne figure dans le régiment de Berchény.

un terrain pierreux nous faisait cribler de boulets. Notre chef d'escadron, la tête encore extrêmement échauffée, nous dirigeait constamment vers le bruit de l'artillerie qui nous foudroyait ; enfin, après avoir perdu une vingtaine de nos hommes, nous parvînmes à un marais qui nous séparait de l'artillerie ennemie. En côtoyant ce marais, toujours au galop, nous trouvâmes enfin une chaussée qui le traversait ; notre commandant, sans calculer le danger, nous fit engager quatre par quatre sur ce défilé ; parvenus à la hauteur de la batterie qui nous avait fait tant de mal, il nous la fit charger ; l'attaque fut si prompte que les hommes qui faisaient mouvoir les canons n'eurent pas le temps de les tourner dans notre direction pour nous mitrailler, nous les fîmes prisonniers et sabrâmes quelques-uns des plus mutins.

Deux bataillons, qui se trouvaient non loin de là, ignorant le nombre de notre cavalerie, se rendirent également; nous fîmes placer leurs armes en faisceaux autour de nous et attendîmes dans cette situation d'être grossis par le reste du régiment ; mais le temps, toujours brumeux, l'empêchant de reconnaître la direction que nous avions prise, il ne put venir nous joindre.

Comment se tirer du cruel embarras où nous étions ? Nous entendions de tous côtés le bruit de l'artillerie et de la mousqueterie faire un vacarme d'enfer : les deux bataillons qui s'étaient

rendus commençaient déjà à murmurer et parlaient de reprendre leurs armes ; nous les tenions en respect. M. de Roberto avait même une grande démangeaison d'en faire une déconfiture.

Dans cette anxiété, nous entendîmes un corps nombreux de cavalerie manœuvrant sur nos flancs et s'approchant sans nous voir ; notre chef d'escadron, par un mouvement rétrograde et prompt, nous fit retraverser le marais sur la même chaussée où nous avions déjà passé.

Pendant cette manœuvre, j'eus l'imprudence de me détacher de ma compagnie pour m'emparer d'un magnifique cheval qui avait ses rênes passées dans le bras d'un capitaine d'artillerie qui se débattait contre la mort ; il était étendu sur le ventre et résistait si fortement que je fus obligé de couper ces mêmes rênes avec mon sabre afin de dégager le malheureux. Lorsque je fus en possession de ce magnifique Bucéphale, je voulus prendre la direction qu'avaient suivie mes camarades mais les cris des combattants, qui m'arrivaient de tous les côtés, me firent grandement craindre de tomber dans quelque embuscade ; je parvins cependant au chemin qui traversait ce terrain aquatique ; quand je fus au milieu je vis venir à moi, précisément par le côté où mes camarades avaient fait leur retraite, une cinquantaine de dragons français qui étaient vigoureusement poursuivis par des hussards hongrois. Dans cette

terrible conjoncture, ne pouvant reculer sans me jeter dans un gros d'ennemis, je lâchai mon beau cheval, mis ma carabine en sautoir et continuai ma route vers les dragons, sabre en main et avec la marche la plus rapide ; ils m'allongèrent plusieurs coups de sabre entre autres un fortement appuyé sur la joue gauche qui me fit une terrible balafre depuis l'oreille jusqu'à la bouche.

Lorsque tous ces cavaliers m'eurent passé en revue, les hussards qui les poursuivaient ne me reconnaissant pas, tellement j'étais couvert de sang, faillirent achever de me tuer, et ce ne fut qu'au nom de « Berchény », que j'eus toutes les peines à prononcer, qu'ils me laissèrent continuer ma route. Cependant, chancelant sur mon cheval, tout inondé de sang, car j'avais reçu trois vigoureuses blessures, je m'acheminai sans trop savoir de quel côté je faisais ma retraite. Le soleil avait depuis quelque temps dissipé le brouillard et, par conséquent, fait connaître la position des deux armées ; cela me permit de comprendre la direction que je devais prendre pour me retirer sur les derrières de l'armée.

Ce fut alors que le combat s'engagea entre toutes ces masses ; il s'ensuivit un bruit d'artillerie et de mousqueterie épouvantable ; une épaisse fumée masquait presque les combattants et rendait l'aspect de la bataille plus effrayant et plus singulier encore.

Au bruit des clameurs de ce continuel tonnerre, je me dirigeai lentement vers l'ambulance ; je perdais une telle quantité de sang qu'il coulait jusque sur les jarrets de mon cheval ; dans cette triste situation, je rencontrai un bataillon hollandais qui, après avoir fait une marche forcée pour venir prendre part à l'action, avait dû s'arrêter un instant pour reprendre haleine. Le chef du bataillon, voyant l'état fâcheux où je me trouvais, s'approcha de moi et me dit qu'il était de toute nécessité de me faire panser. Le chirurgien de cette troupe m'aida à descendre de cheval, me fit coucher sur le gazon près d'une fontaine, lava mes blessures et y mit un premier appareil ; je me trouvai si entièrement mal que je m'évanouis pendant cette opération ; mais un peu de vin, que me fit avaler le chef de bataillon, me remit en état de pouvoir continuer ma route vers les derrières de l'armée ; ces braves gens m'aidèrent à remonter sur mon cheval et je pris congé d'eux en les remerciant des soins qu'ils m'avaient prodigués.

La bataille durait toujours et un roulement continuel annonçait que cette journée serait extrêmement meurtrière ; il était deux heures de l'après-midi et le bruit augmentait sans cesse (1).

Après une heure de marche, je rencontrai

(1) On lira d'intéressants détails sur la bataille de Fleurus, dans les *Souvenirs du lieutenant-général de Reiset*, publiés par son petit-fils le vicomte de Reiset, t. I.

d'autres blessés qui se reposaient à l'ombre de quelques arbres, car il faisait une chaleur étouffante. Parmi eux se trouvaient plusieurs militaires de mon régiment qui me dirent avoir fait plusieurs charges brillantes [1], dans lesquelles nous avions eu pas mal de morts et surtout beaucoup de blessés ; ils ajoutèrent qu'ils avaient l'ordre de se diriger vers Gembloux et m'offrirent de marcher avec eux vers cette petite ville qui, disait-on, n'était pas très éloignée ; nous partîmes aussitôt, malgré le temps accablant qu'il faisait, et nous arrivâmes à Gembloux à cinq heures, extrêmement fatigués.

Nous trouvâmes au moins cent de nos blessés, étendus dans une grange sur de la paille ; il en arrivait d'autres à chaque instant ; ils disaient que le canon ronflait toujours dans la même direction, mais le bruit s'éloignant leur donnait à penser que l'empereur François était victorieux.

Après une heure d'attente dans cette pénible situation, les bourgeois de Gembloux s'empressèrent de nous loger chez eux ; ils vinrent nous chercher

(1) Il est à remarquer que Cézac ne vante jamais à l'excès ses faits d'armes ou ceux de ses compagnons. Il écrit simplement et demeure souvent même au-dessous de la vérité. D'après les témoignages des écrivains de l'époque, les hussards de Berchény comme les gendarmes rouges — les deux corps en un mot dont il fit partie — étaient des troupes d'élites. « Berchény surtout, écrit Corbehem au sujet d'escarmouches qui précédèrent la bataille de Fleurus, se couvrit de gloire ; ce régiment chargea l'ennemi jusqu'à sept fois et ne manqua pas de le repousser à chaque fois. »

eux-mêmes, porteurs des billets de logement, et nous dirent combien ils étaient fâchés de nous avoir fait languir si longtemps dans cette grange, mais qu'il avait fallu une heure pour faire notre répartition. Le lecteur n'oublie pas sans doute que nous avions passé l'hiver dans cette petite ville et que notre conduite nous y fit aimer et estimer; aussi dans cette occasion, les habitants rivalisèrent-ils de zèle et de soins pour nous bien recevoir.

Je fus logé chez un chirurgien de l'endroit nommé Crève-Cœur qui vint lui-même me chercher avec un domestique; il est impossible d'avoir des attentions plus délicates et de montrer plus d'intérêt pour un militaire blessé qu'on ne le fit pour moi dans cette maison. En entrant, soutenu par mon hôte et son domestique, je fus accueilli avec infiniment de politesse et de bienveillance par deux grandes et jolies personnes qui étaient ses filles. Leur père leur demanda si elles avaient fait préparer l'appartement du militaire blessé; elles répondirent aussitôt, et avec un son de voix que je n'oublierai jamais, « que ma chambre était prête et que j'y trouverais tout ce qui pourrait m'être nécessaire ». Je fis une inclination de tête en signe de reconnaissance car je ne pouvais parler.

Avant de me mettre au lit, le bon chirurgien pansa mes blessures avec un intérêt et une adresse que je ne saurais exprimer; il craignait de me faire souffrir et me disait combien on l'avait mal nom

mé en l'appelant Crève-Cœur, car il n'avait jamais pu se déterminer à tenter sur les malheureux humains de fortes opérations, comme celles du trépan, l'opération césarienne, celle de l'extraction de la pierre, et que des camarades de Montpellier, où il avait fait ses études, l'appelaient « la poule mouillée », mais qu'il aimait mieux qu'on lui attribuât cette singulière épithète que d'être accusé d'être dur et flegmatique, comme beaucoup de ses confrères. Il trouva que le docteur hollandais, malgré le peu de temps qu'il avait mis à me panser, avait parfaitement réussi à me bien arranger; il me recommanda instamment de ne pas chercher à articuler, ajoutant « que lui et ses chères filles préviendraient tous mes désirs ».

Aussitôt que je fus dans mon lit, le docteur me fit prendre quelques cuillerées de potage au vermicelle qui me restaurèrent un peu, j'en avais grand besoin, et le sommeil, quelques instants après, vint aussi ajouter au repos qui m'était si nécessaire!

J'avais dormi à peu près trois heures quand j'entendis heurter à ma porte : c'étaient M. Crève-Cœur et ses charmantes filles qui venaient prendre de mes nouvelles; ils me dirent aussi, avec une urbanité touchante, « que, si leur société ne me déplaisait pas, ils viendraient tous les jours passer quelques heures dans ma chambre », et les jeunes filles ajoutèrent qu'elles porteraient leur ouvrage

et me feraient aussi la lecture si cela pouvait me distraire.

Malgré la défense du docteur, qui m'avait interdit de parler, je ne pus m'empêcher de dire — avec peine en vérité — combien j'étais pénétré de gratitude pour toutes les attentions et les soins dont j'étais l'objet et vraiment trop heureux que le hasard m'eût si bien servi. Presque tous les autres blessés étaient traités comme moi, me disait cet excellent M. Crève-Cœur, qui aidait le chirurgien de l'armée à panser les différents malades. Nous étions heureux depuis quelques jours chez d'aussi braves gens et nous espérions pouvoir jouir de ce repos jusqu'à notre guérison quand nous entendîmes dire que les Français avaient de nouveau repassé la Sambre et qu'une de leurs fortes colonnes se portait à marches forcées vers Bruxelles. Le lendemain, en effet, nous reçûmes l'ordre d'évacuer Gembloux et de nous rendre, avec toutes les ambulances, à l'hôpital de Louvain. Jugez, lecteur, quel coup de foudre cet événement fut pour moi, ainsi que pour tous les autres blessés ! Nos braves hôtes parurent aussi très peinés de ce contretemps si peu attendu.

Les demoiselles Crève-Cœur étaient vraiment alarmées de me voir partir dans l'état où j'étais et par une chaleur étouffante ; elles auraient sans doute montré la même sensibilité envers tout

autre militaire logé chez elles ; aussi n'attribuai-je l'émotion qu'elles manifestaient qu'à leur pitié naturelle pour tout être souffrant. Quoi qu'il en soit, je fus extrêmement touché des démonstrations d'intérêt qu'elles me donnèrent et, dussé-je vivre mille ans, je n'oublierai jamais leurs derniers adieux et tous les vœux qu'elles formèrent pour mon bonheur !

Nous fûmes placés sur des charrettes sur lesquelles on avait mis de la paille. M. Crève-Cœur eut l'attention de me donner un coussin pour que je fusse mieux à mon aise ; il m'accompagna même durant une grande lieue ; en m'embrassant ponr la dernière fois, ce brave homme me pria encore de venir les voir si j'étais libre ou si les hasards de la guerre me faisaient repasser dans ces contrées. Je lui renouvelai mes remerciements et le vis s'éloigner avec un vrai déchirement.

Ce trajet jusqu'à Louvain, avec une chaleur des plus accablantes, fut extrêmement long et pénible ; les blessures de quelques-uns se rouvrirent d'une façon épouvantable et deux hommes succombèrent en route sans qu'on pût rien tenter pour les sauver; les chemins de traverse où nous passions étaient détestables, les cahots horribles nous causaient des hémorragies et des maux de cœur affreux ; enfin les secousses de la charrette étaient telles qu'elles me faisaient heurter malgré moi mon voisin blessé grièvement au bras et qui

à chaque cahot poussait des cris épouvantables.

Je souffrais tellement de la situation de ce misérable que j'aurais presque autant aimé me trouver encore dans le chemin du marais, où les dragons français m'arrangèrent si proprement.

Enfin, clopin, clopant, nous arrivâmes en deux jours à Louvain, après avoir souffert la faim, la soif et tous les maux imaginables!

Tous les lits du vaste hôpital de Louvain étant occupés par des malades ou des blessés, on nous plaça dans de longs corridors, étendus sur de la paille, on nous fit prendre quelques cordiaux et on pansa nos blessures qui ne l'avaient pas été depuis deux jours; on parla de nous envoyer le lendemain jusqu'à Liège et, en effet, quelques-uns des moins souffrants partirent pour cette destination.

On crut me faire une grande faveur en me plaçant dans un lit qui se trouvait vacant depuis une heure par la mort d'un soldat autrichien; je respirai dans ce fétide grabat l'odeur la plus cadavérique.

Il y avait dans cette salle une quarantaine de malades, la plupart blessés assez grièvement et, si l'on n'avait brûlé constamment du vinaigre ou quelque aromate, il n'y aurait pas eu moyen d'y tenir.

Lorsque quelques-uns de ces malheureux étaient à l'agonie, les gardes-malades, qui étaient des sol-

dats mutilés, n'attendaient pas le dernier soupir des moribonds pour saisir le peu d'argent qu'ils possédaient et avaient même de vives querelles pour le partage de leurs dépouilles.

Quelles réflexions ne faisais-je pas sur les vicissitudes humaines à la vue d'un pareil spectacle ! Que de personnes vivent dans l'opulence et le plaisir, me disais-je, tandis que d'autres — et c'est le plus grand nombre — sont accablées par l'infortune !

Je comparais mon sort présent à celui si différent qui naguère était mon partage dans mon cher Périgord, au sein de ma famille et, tout récemment, chez ces braves et excellents Crève-Cœur.

Il fallut cependant se résigner à sa triste position ; d'ailleurs, n'en voyais-je pas encore de plus à plaindre que moi ? A ceux-ci de bien graves blessures faisaient éprouver les souffrances les plus aiguës et pousser les cris les plus lamentables. Chez moi, le physique était encore moins malade que le moral, tellement je souffrais du spectacle de tant de douleurs. Que de fois n'entendis-je pas la nuit ces misérables crier d'une voix plaintive et presque éteinte : *Glassvasser! glassvasser! glassvasser!* (Un verre d'eau.)

Les gardes-malades étaient, comme je l'ai observé déjà, de vieux soldats mutilés et qui, n'étant plus propres au service, avaient été placés dans les hôpitaux autrichiens; l'habitude

qu'avaient ces gens-là d'être témoins des souffrances de la triste humanité les avait acoutumés à être durs et insensibles aux maux qu'ils avaient journellement sous les yeux : au lieu d'être vigilants et pleins de sollicitude pour tous ces malheureux, ils dormaient et ronflaient, tranquilles au milieu de ces scènes de désolation.

Un volontaire du régiment appelé M. de La Forest [1], qui reçut, le même jour où je fus blessé, quatorze coups de sabre sur la tête, était placé dans un lit très près du mien ; il allait déjà beaucoup mieux puisqu'il se levait alternativement avec moi pour donner à boire aux plus malades. On avait recommandé à ce pauvre La Forest les plus grands ménagements : le plus petit excès, la moindre intempérance, avait dit le chirurgien, pouvaient amener une indigestion qui risquerait de faire rouvrir ses blessures et d'entraîner sa mort. Ce malheureux, me voyant un jour manger quelques prunes, me demanda deux ou trois de ces fruits ; je les lui refusai, alléguant la recommandation du chirurgien ; il insista tellement que je finis par lui donner une seule prune, en lui rappelant le danger qu'il courait en se permettant d'enfreindre les ordres du médecin.

Il avala la prune et son noyau et me supplia de lui en donner d'autres.

[1] Probablement, J.-M. de la Forest, ancien garde du corps du Roi, émigré en 1792.

Sur mon nouveau refus, il me dit d'un ton de fort mauvaise humeur :

« Que sous le spécieux prétexte de sa santé, je cachais la plus insigne avarice, qu'au reste, mourir pour mourir, il préférait que ce fût d'indigestion que de faim. »

Piqué jusqu'au vif d'une inculpation que j'étais loin de mériter, je lui passai l'assiette où était ma provision en lui disant combien j'étais outré qu'il me rendît si peu justice.

Il me répondit en riant « qu'il était imprudent de pousser un poltron jusque dans ses derniers retranchements, mais qu'il ne voulait pas abuser de mon abandon ». Il prit seulement quatre prunes et, malheureusement, cette petite quantité fut suffisanet pour lui causer une affreuse indigestion. La mort de ce malheureux fut l'horrible résultat de ma trop fatale complaisance. J'eus le mortel chagrin de le voir expirer dans mes bras deux jours après.

Permettez, lecteur, que je verse encore une larme sur le souvenir de cet infortuné camarade ! Je fus pendant quelque temps inconsolable de sa perte ; il me semble le voir encore me faire ses touchants et derniers adieux !

Le fruit qui fut la cause de cette mort m'inspira dès lors une telle horreur que je frissonnais toutes les fois que le hasard en présentait à ma vue.

Il arrivait journellement des transports de bles-

sés entassés sur des charrettes les uns sur les autres et dont quelques-uns, morts en route, servaient d'oreillers à ceux qui ne l'étaient pas encore ; dans ce nombre étaient beaucoup de Français républicains faits prisonniers ; je puis certifier que ceux de leur nation qui les avaient combattus et qui se trouvaient à l'hôpital de Louvain, mettant de côté tout esprit de parti, les traitaient avec le plus sincère intérêt et la plus grande humanité.

Je me promenais volontiers dans un jardin dépendant de l'établissement et destiné à faire prendre l'air aux soldats convalescents. Au milieu de ce jardin était une pompe où l'on puisait souvent de l'eau ; j'aperçus un jour un de mes malheureux compatriotes prisonnier qui, ayant un bras en écharpe, faisait avec l'autre de vains efforts pour faire jaillir de l'eau et léchait les quelques gouttes qu'il parvenait à faire jaillir.

Malgré ma faiblesse, je me précipitai vers ce soldat républicain ; je saisis le verre d'un Allemand qui se trouvait à ma portée et je fis jouer moi-même, avec la plus grande peine, cette pompe qui était très dure; je servis à boire à ce malheureux; il avala le plein verre sans prendre haleine et, me remerciant du plus profond de son cœur, il me suppliait, en se mettant presque à mes genoux, de lui donner un second verre d'eau. J'eus beau lui assurer que cela lui ferait mal, il fallut absolument lui servir encore à boire.

Cet infortuné me dit, avec l'accent du malheur : « Nul autre que vous ne parle donc français ici, car j'ai demandé à boire à tous ceux que j'ai rencontrés, et personne ne m'a compris ou n'a voulu m'entendre ? »

Je lui répondis « que nous étions quelques Français ici et que j'étais certain qu'aucun d'eux n'était présent lorsqu'il réclamait à boire; que, quoique servant sous une autre bannière que celle de la République, ils se seraient empressés de le soulager, car, ajoutai-je, de malheureux blessés, appartenant à la même nation, doivent se regarder comme frères et n'avoir d'autre esprit et d'autre opinion, dans les tristes circonstances où ils se trouvent, que de s'aider mutuellement ».

Comme ce pauvre blessé ne venait que d'arriver, le besoin de la soif, plus impérieux que tous les autres, l'avait éloigné du lieu où on pansait tous ces misérables; je le conduisis moi-même à l'officier de santé pour le faire soigner. Quand on eut enlevé l'habit de ce malheureux soldat, on lui trouva le bras dans une telle déconfiture que la faculté jugea qu'il fallait de toute nécessité achever de le lui couper, car il ne tenait vraiment que par quelques lambeaux. Il supporta cette opération, me dit un de mes camarades (car je ne voulus pas y assister), avec beaucoup de courage.

Quand on faisait quelque amputation dans la salle où j'étais, je masquais mes yeux et bouchais

mes oreilles. Malgré toutes ces précautions, je ne pouvais m'empêcher d'entendre les gémissements et les cris étouffés de ces malheureuses victimes, qui souvent ne survivaient qu'un moment à ces douloureuses opérations.

Les hommes convalescents, qui se trouvaient en état de se lever, se promenaient ou étaient assis dans le jardin ; quelques-uns se peignaient, et d'autres, ayant de petites planchettes sur les genoux, faisaient tomber dessus une prodigieuse quantité de vermine qu'ils écrasaient ensuite.

Je me rappelle qu'il me restait encore quatre ou cinq louis des bienfaits de ma respectable amie de Namur ; cet argent me fut d'un grand secours dans cet hôpital, car je me trouvais vraiment quelquefois pressé par la faim et, bien qu'on dise que la frugalité soit le salut des malades, beaucoup de ces militaires convalescents, après avoir pris leur potage et leurs sept ou huit pruneaux, avaient toujours l'air affamés et auraient encore mangé volontiers la portion de leurs voisins.

Le peu d'argent que j'avais servait à me procurer quelques douceurs ; j'aurais désiré me cacher pour les manger, mais c'était impossible !... Quatre ou cinq malheureux m'entouraient, le cou tendu, la bouche béante. Pouvais je rester impassible et sans pitié à un pareil spectacle ?

Je faisais ce que toute âme sensible eût fait à ma place et, par conséquent, ma bourse dimi-

nuait sensiblement et me faisait envisager avec effroi la plus fâcheuse pénurie. Cependant je préférais donner une partie de mes aliments que de les manger de sang-froid devant ces infortunés, en conservant à leurs yeux ce cruel et farouche égoïsme contre lequel devraient sévir de rigoureuses et salutaires lois.

Une bonne femme, demeurant à côté de l'hopital et à laquelle j'avais fait quelques légères charités, était ma pourvoyeuse ; mon petit magasin de vivres était placé sous mon oreiller. Elle vint imprudemment me voir le jour de l'indigestion du pauvre camarade La Forest et m'apporta des fruits ; elle fut dénoncée et, au moment où elle me livrait ces fruits, le chirurgien major vint à passer ; il courut aussitôt sur cette misérable, la chassa à grands coups de pieds en lui enjoignant la défense d'avoir à ne plus rentrer dans l'établissement sous peine d'être emprisonnée pour longtemps; cette correction, bien injuste sans doute, fit que je n'entendis plus parler de ma malheureuse commissionnaire. L'humanité de cette bonne femme et ma condamnable susceptibilité avaient donc été la cause de la mort de mon excellent et spirituel ami de La Forest; il était originaire de Saint-Yrieix, près de Limoges.

Je demeurai deux mois dans ce maudit lazaret, et je n'attendis pas même mon entière guérison pour en sortir; je fus joindre le dépôt de mon régiment,

cantonné non loin de Trèves et, quelques jours après, j'en repartis pour aller au corps bivouaquer non loin des frontières de France.

J'étais entièrement guéri, tout prêt à recommencer un métier bien pénible sans doute, auquel on s'accoutume cependant malgré les risques et tous les genres de périls qui en sont ordinairement la suite. Je fus parfaitement bien accueilli par tous les officiers et par tous mes camarades; ils me donnèrent des témoignages du plus grand intérêt et trouvèrent que la balafre que j'avais sur la joue m'allait bien et me donnait un air plus militaire.

Cependant quelques farceurs voulurent me plaisanter sur la manière prompte et expéditive avec laquelle j'envoyais mes camarades de l'hôpital dans l'autre monde. Comme j'étais extrêmement affligé de la mort de ce brave La Forest et fort sensible à une plaisanterie aussi déplacée que celle-là, je témoignai vivement mon mécontentement en apostrophant le nommé Pervel, qui était le plus acharné à me pousser à bout, et je lui dis « que je me promettais d'expédier encore plus promptement un jean-fesse tel que lui ».

Il s'ensuivit un duel entre nous dont le résultat fut un coup de sabre dans les côtes du hussard Pervel; cette petite leçon lui ôta pour l'avenir la manie de me tracasser et de rire à mes dépens; cette blessure l'obligea à rester un mois à l'ambu-

lance ; à son retour, il me marqua quelque amitié et fut rempli d'attentions pour moi.

Les armées françaises ne tardèrent pas à reprendre l'offensive, obtinrent de nouveaux succès et finirent par refouler les Autrichiens par delà le grand fleuve [1].

Notre petite armée d'observation était obligée de mesurer ses mouvements sur ceux de la grande qui formait le centre dans les environs d'Aix-la-Chapelle [2] ; nous réglâmes notre retraite sur ses manœuvres ; nous descendîmes le cours de la Moselle et, suivis de près par l'ennemi, nous vînmes camper dans les plaines du Rhin entre Coblentz et Anderwach ; le régiment avait, dans cette position, la Moselle sur sa gauche et touchait jusqu'à ses bords.

L'armée du prince de Cobourg se retirait sur

(1) Après plusieurs combats heureux, Jourdan entra le 10 juillet dans Bruxelles, et Pichegru, après avoir occupé Gand, Tournay et Oudenarde, vint opérer sa jonction avec lui. Puis le premier, avec l'armée de Sambre-et-Meuse, occupa Coblentz et rejoignit les armées de la Moselle et du Rhin, pendant que le second s'emparait de Nieuport, d'Anvers et du fort de l'Ecluse. En octobre 1794, toute la rive gauche du Rhin, sauf Mayence, était au pouvoir des Français.

(2) Le prince de Cobourg et sa formidable armée d'Autrichiens avec l'archiduc Charles se retiraient sur Cologne. Le prince d'Orange et son corps d'armée, suivi des troupes auxiliaires hollandaises, allèrent vers Genappe, etc. « Béon nous quitta pour quelque temps, Saxe et Berchény pour toujours », écrit Corbehem, qui, comme on le sait, faisait partie des Hollandais. En effet, les hussards de Berchény suivirent le sort de Beaulieu, qui lui-même imita le mouvement de son généralissime Cobourg et se replia lentement devant les succès croissants de Jourdan.

Cologne et paraissait vouloir faire le simulacre de défendre les montagnes de la rive gauche du fleuve ; nous recevions, de notre côté, l'ordre de tenir ferme dans notre position, de manœuvrer s'il était possible sur les flancs de l'ennemi et de ne passer le Rhin que lorsque nous y serions contraints par des forces supérieures.

Le corps du génie était chargé de la démolition d'une des arches d'un pont sur la Moselle ; cette arche était déjà remplacée par une construction en fortes poutres et planches que l'on pouvait détruire à la minute, si le cas l'exigeait. Quatre sapeurs étaient constamment de service dans cet endroit avec un officier du génie ; ils avisaient au moyen de rendre le passage solide, avec la facilité de l'abattre après que notre armée aurait fait sa retraite si elle y était prochainement obligée, car, bien que l'obstination de notre général le poussât à tenir ferme dans la position qu'il était chargé de défendre, il n'en est pas moins vrai que nous étions serrés de plus en plus près et que l'on prévoyait, d'après le nombre des Français qui nous harcelaient, que nous serions sans doute obligés de passer le pont de la Moselle avec précipitation.

En effet, nous fûmes attaqués par des forces bien supérieures aux nôtres et qui parurent bientôt couronnant la montagne que nous avions en face ; je me rappelle que, dans cette circonstance,

sept ou huit de nous étions prêts à manger d'un plat de haricots que nous contemplions avec des yeux avides et affamés, quand tout à coup une fusillade nous obligea à monter à cheval et à abandonner notre bon et succulent dîner ; il en était temps, car l'armée ennemie était au bas du coteau et gagnait la plaine.

Le feu s'engagea sur toute la ligne ; l'artillerie et la mousqueterie faisaient déjà entendre un roulement continu ; des charges de cavalerie se firent successivement et avec infiniment de bravoure et d'audace. Notre général [1] obtint même quelques avantages ; il en profita pour faire passer la Moselle à son gros matériel et à une partie de l'armée.

Notre régiment, celui des hussards de Barco, quelque artillerie et infanterie légère, formaient l'arrière-garde ; nous étions vigoureusement canonnés par les batteries ennemies et tracassés par des fourmillières de tirailleurs ; l'armée, depuis deux heures, filait sur le pont ; elle était protégée par la citadelle d'Ehrenbreitstein, qui vomissait toutes les foudres sur les colonnes ennemies. Nous opérâmes insensiblement notre re-

[1] C'est du généralissime Cobourg que l'auteur parle ici. Lui et ses généraux voulaient se rapprocher de Cologne et de Coblentz pour rester en communication avec l'Allemagne, sacrifiant ainsi les Pays-Bas autrichiens (cf. Jomini, *op. cit.*, t. V, p. 164, et l'excellent ouvrage déjà cité de M. Bittard des Portes, *les Emigrés à la cocarde noire*).

traite sans une perte bien considérable; nous fûmes cependant fortement canonnés pendant que nous traversions le pont ; il y eut même un peu de désordre avant que toute la cavalerie l'eût franchi, et nous perdîmes là beaucoup de braves gens, qui n'eurent pas le temps de passer; il y en eut même qui furent écrasés par nos chevaux, puis plusieurs compagnies de tirailleurs et quelques hussards du régiment restèrent sur la rive gauche, n'ayant pu arriver avant que l'arche en poutres ne fût détruite.

Je fus assez heureux dans cette affreuse bagarre pour ne recevoir aucune blessure ; une balle seulement traversa l'extrémité de mon schako.

Aussitôt que la retraite de l'armée fut entièrement opérée sur la rive droite du Rhin [1], nous prîmes de suite nos cantonnements d'hiver ; grâce à ce grand fleuve qui nous séparait des Français,

[1] Jourdan, après avoir défait les Autrichiens sur l'Ourthe, le 18 septembre, avait occupé Aix-la-Chapelle, gagné la victoire décisive d'Aldenhoven (2 octobre), occupé Coblentz, rejeté les Autrichiens sur la rive droite du Rhin et rejoint les armées de la Moselle et du Rhin qui avaient, de leur côté, conquis Trèves et Mayence. Pendant l'hiver de 1794 à 1795, comme on va le voir, toute la rive gauche du Rhin — par un froid terrible — fut occupée, sauf Mayence, par les Français. Les quatre armées du Nord, de Sambre-et-Meuse, de la Moselle et du Rhin bordèrent le grand fleuve sans que les hostilités recommençassent. Les forces des Français étaient de 100.000 hommes, celles des Autrichiens de 96.000. Dès lors Berchény n'est plus sous les ordres de Cobourg qui se retire, ni de son lieutenant Beaulieu, qui part pour l'Italie. Au cours de l'année qui va suivre, c'est sous l'archiduc Charles, Clairfayt et le prince de Wurtemberg, que Cézac combattra.

nous fûmes aussi tranquilles qu'on peut l'être pendant la durée de la paix.

Le gros de l'armée autrichienne passa le Rhin à Cologne dans le temps où nous le passions à Coblentz et fut aussi se reposer des fatigues de cette rude et pénible campagne. Les républicains, de leur côté, n'étant pas plus de fer que les monarchistes auxquels ils faisaient la guerre, furent enchantés que leurs succès leur procurassent un repos dont ils avaient également grand besoin.

CHAPITRE VII

OCTOBRE 1794-AVRIL 1795

L'amnistie. — Cantonnement sur les bords du Rhin. — Chasse et pêche. — Saint-Martin et les lavandières. — Le monastère de Romersdorf. — Différence entre les volontaires français et les hussards autrichiens. — Ceux-ci mettent le monastère à sac. — Ils sont condamnés à mort par le conseil de guerre. — Arrivée du prince de Wurtemberg qui leur fait grâce au pied du gibet. — A Bonn et à Düsseldorf. — Les bains dans le Rhin. — Communications amicales avec les soldats de l'armée républicaine. — M. de Calvimont. — Alberfeld. — Les rigueurs de l'hiver 1794-1795. — Cézac se fait porter malade. — Retour vers Coblentz. — Jourdan passe le Rhin. — Mme et Mlle S. — Violences d'un lieutenant autrichien. — Retraite derrière le Mein. — L'auteur prend du service dans l'armée de Condé.

Les environs du pays où nous étions cantonnés et l'extrême tranquillité dont nous jouissions nous donnèrent à loisir le plaisir de la chasse et de la pêche ; aussi nous livrions-nous avec enthousiasme à ces deux genres d'exercice.

Quoique nous fussions hors de l'atteinte de l'ennemi, nous n'étions pas cependant toujours libres ; de fréquentes patrouilles de notre régiment côtoyaient constamment le fleuve, et des postes nombreux étaient placés de distance en distance sur ses bords et dans les îles qui avoisinaient le plus sa rive droite. L'armée autrichienne, con-

vaincue que le gouvernement républicain se contenterait cette année de ces vastes conquêtes [1], avait pris la détermination, afin de réparer sa cavalerie, de la cantonner un peu au loin dans les terres; ses divisions se relevaient alternativement sur lès bords du Rhin, et celles qui étaient éloignées du fleuve, se livraient avec plaisir aux douceurs du repos et à tous les genres d'amusements.

Dans cette circonstance, le brave Saint-Martin et moi, toujours inséparables, étions constamment pourvus de poisson et de gibier.

Ayant pris un jour, dans un ruisseau non loin de Neuwied, beaucoup de truites nous nous en revenions fort contents de notre pêche ; comme nous redescendions gaîment le cours de la rivière, nous trouvâmes une dizaine de femmes qui lavaient une lessive ; lorsqu'elles surent le genre de poisson que nous avions pris, cinq d'entre elles se déclarèrent enceintes, sans doute pour les besoins de la cause. La plus intéressante accosta mon camarade et lui demanda s'il aurait le courage, après avoir fait voir à tant de femmes grosses les truites qu'il portait, de ne pas leur en faire part.

Le compatissant et crédule Saint-Martin, facilement convaincu de la vérité de leur dire, fit ranger

[1] L'année suivante, en avril et en juillet 1795, les traités de Bâle mirent fin à la coalition de la Prusse et de l'Espagne contre la France; mais l'Autriche, l'Angleterre et l'Italie continuèrent la lutte.

les commères en rang d'oignons et leur donna les trois quarts de notre pêche.

Ce trait singulier de naïveté m'amusa beaucoup ; mais je le blâmai cependant de son excessive libéralité, d'autant plus qu'une partie de ces créatures le trompaient visiblement.

Ce bon Saint-Martin, très brave soldat et très généreux camarade, était d'ailleurs d'une simplicité si rare et d'une confiance si abandonnée qu'il était toujours la dupe de tout le monde ; ceux qui, comme moi, vivaient avec lui souffraient même fréquemment de sa crédulité ; je le grondais de temps à autre sur ses charités sans discernement, et il me répondait toutes les fois, passablement piqué de mes observations :

« J'aime mieux me priver de mon dîner que de penser que mon semblable souffre du cruel besoin de la faim. »

. . . .

L'état-major de notre régiment était logé dans le riche monastère de Romersdorf, qui appartenait à des moines bernardins ; cette abbaye était située au centre de nos cantonnements et possédait une prison où l'on enfermait ceux du régiment qui se mettaient dans le cas d'encourir une pareille punition. Je suis bien aise d'observer au lecteur que l'éducation et la conduite des volontaires du régiment était toute différente de celle des hussards proprement dits. Du reste, nous ne les fréquen-

tions jamais et, quand nous étions de service avec eux, les officiers avaient pour nous les plus grands égards, aussi n'étions-nous jamais écroués dans cette prison de Romersdorf.

Il fut commandé un jour à sept ou huit de ces hussards grossiers et à un de leurs brigadiers d'aller dans un autre couvent que celui où était logé l'état-major requérir des chariots attelés, à l'effet de conduire des vivres et des fourrages pour l'armée.

Les moines, un peu de mauvaise humeur, se refusèrent à l'exécution de cet ordre, en mandant à notre colonel que ses pouvoirs ne s'étendaient pas jusque-là ; notre chef très piqué de cette aigreur monacale fit doubler le petit détachement et l'envoya de nouveau, chargé de la même mission, enjoignant aux hussards, pour le cas où les moines se refuseraient encore à la demande juste qu'on leur faisait, d'entrer de force et de se faire donner à discrétion pour leur vie animale ce qu'il y aurait de meilleur et de plus délicat dans la cuisine du couvent.

En effet, les militaires, trouvant les religieux, toujours aussi récalcitrants, se logèrent de force dans le monastère, se firent servir les choses les plus rares et particulièrement d'excellent vin ; ces hussards, fort peu polis, se grisèrent à outrance et commirent dans cet état d'ivresse toutes sortes de vexations.

Une vieille moustache grise, le brigadier Réry, commandait ce petit détachement; il avait acquis pendant la guerre la réputation d'être un rusé pillard; je ne sais s'il se crut en état d'hostilité avec ses hôtes et considéra alors qu'il lui était permis d'exercer ses pirateries habituelles; ce qu'il y a de certain, c'est que tous ces malheureux militaires, guidés par ce vieux brigand, commirent au couvent toutes sortes d'excès.

Le brigadier et quatre des plus décidés firent main basse sur l'argenterie des moines; ceux-ci, perdant alors patience, avertirent le colonel de l'aventure, lui mandant : « qu'il n'entrait sans doute pas dans son ordre que ses hussards dérobassent tout ce qui leur tombait sous la main »; ils le suppliaient en outre de donner des ordres pour que l'argenterie qui avait disparu leur fût restituée.

Notre commandant fut aussitôt nommer vingt-cinq hommes (presque tous étaient des volontaires) pour aller arrêter le détachement qui se conduisait de cette manière. Cet ordre s'exécuta avec toute la diligence et toute la célérité possible; on fouilla les hussards; le colonel vint lui-même faire des excuses aux moines et ordonna qu'on mette le brigadier Réry à la question.

Ce cruel châtiment lui fit avouer sa faute et nommer ses quatre complices; tous désignèrent ensuite l'endroit ou ils avaient caché l'argenterie

volée : c'était un tas de fumier où on la retrouva en effet.

Les cinq coupables furent conduits dans la prison de Romersdorf et, convaincus de vol, condamnés par un conseil de guerre à être pendus dans la huitaine.

Le jour de l'exécution de ces misérables, le corps de garde du couvent où était logé l'état-major fut doublé ; j'étais de la garde descendante qui devait également faire partie du détachement destiné à conduire les condamnés au lieu de leur supplice ; cet endroit était situé dans la plaine de Neuwied ; un seul arbre qui s'y trouvait par hasard devait faire l'office de la machine patibulaire. Le bourreau était arrivé depuis la veille et les curés des paroisses voisines reçurent l'ordre d'arriver processionnellement et de se trouver non loin de l'arbre fatal. Toutes ces mesures étant bien prises. On lut, comme cela est d'usage dans le Code criminel en Autriche, pour la seconde fois la sentence aux condamnés ; les quatre hussards montraient peu de courage, se lamentaient bruyamment; le vieux brigadier resta calme et ne sourcilla même pas.

Le détachement, se rangeant en bataille, se mit bientôt en marche dans l'ordre suivant : dix-hussards en avant et de front ; les cinq condamnés, les mains liées derrière le dos, suivaient à pied ayant chacun un moine bernardin à leur côté pour les exhorter dans leurs derniers moments;

dix autres hussards, parmi lesquels je me trouvais, fermaient la marche de ce lugubre cortège.

Les malheureux, que nous conduisions ainsi, adressaient rarement leurs vœux à l'Éternel et ne savaient aucun genre de prières, aussi les moines leur faisaient répéter le Pater tout haut, mot à mot. Quand les coupables venaient à se souvenir de quelques-uns de leurs péchés, les ministres qui les assistaient leur couvraient la tête de leur manteau blanc pour les écouter et les rassurer.

Il y avait dans le chemin que nous suivions une boue abominable : c'était une espèce de marais où l'on avait placé des pierres, çà et là, pour se préserver de la boue. Hé bien ! ces misérables, qui allaient se faire pendre, étaient les plus empressés à sauter d'une pierre à l'autre pour n'être pas crottés !

Aussitôt que nous fûmes parvenus à la vue du lieu de l'exécution, nous aperçûmes le régiment rangé en bataille formant un front assez considérable ; la bigarrure de quatre ou cinq paroisses ayant leur pasteur en tête augmentait le nombre des assistants qui allaient être témoins de la fin, terrible et honteuse, de ces cinq militaires ! Enfin nous arrivâmes sur le terrain où s'élevait l'arbre fatal ; aussitôt le régiment, par une prompte manœuvre, nous enferma dans un carré qui fut formé à la minute.

La pâleur que l'émotion répandait sur le visage de tous les hussards contrastait avec le noir de leurs moustaches; tous gardaient le plus morne, le plus lugubre silence; le major du régiment fit lire, pour la troisième fois, la sentence aux condamnés.

Alors, le bourreau, tout habillé de rouge, d'après l'ordre qu'on lui en donna, saisit celui qui devait périr le premier et lui passa la fatale corde au col, puis retira le banc sur lequel était le malheureux!... Et voilà ce dernier déjà suspendu!...

Tout à coup des cris se font entendre; un mouvement spontané fait tourner toutes les têtes du côté d'où viennent ces clameurs.

A un quart de lieue de distance se distingue un groupe de cavaliers arrivant de notre côté ventre à terre et criant: « Grâce! Grâce! »

Le prince général de Wurtemberg, qui commandait plusieurs divisions de l'armée autrichienne, voulant user de la prérogative que lui donnait son rang d'accorder la grâce de tout militaire condamné à mort, fut fort aise d'exercer sa clémence, pour des soldats d'un corps français qui avait rendu de si grands services à l'empereur son maître. En conséquence, il avait fait part au colonel (sous le sceau du secret) de son projet et avait réglé sa montre sur celle de ce dernier.

Aussi était-ce ce général qui arrivait ainsi, avec tous ses aides de camp et son brillant et nombreux

état-major; leurs chevaux étaient crottés jusqu'aux sangles et avaient le reste du corps blanc d'écume!

Lorsque ce prince fut parvenu à la hauteur du carré formé par le régiment, un escadron s'ouvrant précipitamment, le laissa pénétrer au milieu.

Au cri de grâce, on s'empressa de couper la corde qui suspendait déjà un des malheureux. Tous les cinq tombèrent prosternés et attestèrent par leurs bras levés vers le ciel leur reconnaissance pour celui qui était l'arbitre de leur destinée.

Le vieux Réry, qui avait montré le plus grand courage lorsqu'il était certain de mourir, s'évanouit en comprenant qu'il avait obtenu sa grâce et resta ainsi un gros quart d'heure.

Jugez, sensible lecteur, ce qu'une pareille scène nous fit éprouver! Quel spectacle touchant pour nous tous! Aussi criâmes-nous à l'unanimité:

« Vive, vive le brave prince de Wurtemberg! Que Dieu lui accorde et lui prodigue toutes les faveurs et tout le bonheur qu'il mérite si bien!! »

Cependant, le brigadier étant revenu à lui, on le conduisit au général qui lui dit, ainsi qu'à ses quatre complices:

« Remerciez, malheureux, l'Être suprême; je n'ai été, dans cette occasion, que l'organe de ses volontés. Vous ne devez plus compter désormais dans les rangs de votre régiment; vous allez revenir encore pour quelques jours dans les prisons

de Romersdorf, ensuite vous serez libres, et je veux croire qu'un pareil exemple vous maintiendra à l'avenir dans le devoir. »

Ces cinq malheureux tombèrent de nouveau prosternés presque sous les pieds du cheval du prince ; le brigadier Réry, étant dans cette posture, saisit une des bottes du général et la tint si étroitement embrassée que le coursier de ce dernier, s'effrayant, traîna pendant quelques instants le brigadier dans cette attitude.

Ces cinq hussards furent ramenés en prison ; quelques jours après, on leur fit délivrer des passeports pour revenir dans leur pays. La conduite et le repentir du vieux Réry touchèrent tellement les moines de Romersdorf qu'ils le gardèrent avec eux. J'appris un an plus tard, en repassant dans ces contrées, qu'ils en avaient fait leur bedeau et leur factotum !

. . . .

Après avoir séjourné quelque temps dans les environs de Neuwied, nous en repartîmes et côtoyâmes le Rhin jusqu'aux environs de Bonn. Le grand fleuve nous séparait toujours de l'ennemi, et son extrême largeur faisait qu'on était assez tranquille sur ses rives.

L'été de 1794 commençait déjà à se faire sentir, sans que les Français semblassent vouloir passer le Rhin ; nous restâmes à peu près deux mois dans cette situation.

Pendant ce temps, nous parlions tous les jours avec les républicains ; mais il fallait fortement crier pour se faire entendre. La saison nous permettant enfin de nous baigner, nous nous aventurâmes assez au large ; nous échangions même au milieu du fleuve, à la nage bien entendu, des assignats de cinquante francs que nous étions parvenus à nous procurer je ne sais comment ; chacun partait de son côté pour faire ce genre de commerce : les Français nous donnaient 12 francs par assignat et en retiraient 25. Comme je nageais très bien, c'était presque toujours moi qui faisais ces échanges.

Je voulus m'aviser un jour de passer tout à fait sur la rive opposée ; les postes qui se trouvaient vis-à-vis de nous me crièrent « que je pouvais aller jusqu'à eux, qu'ils me donnaient leur parole d'honneur qu'il ne m'arriverait rien de fâcheux, qu'ils me fourniraient un manteau pour me couvrir et du très bon vin de l'électeur de Cologne pour me réchauffer ». Enhardi par les affirmations des républicains, poussé par la curiosité de mes camarades qui étaient bien aises de savoir comment se passerait ma visite, je m'élançai dans le fleuve. Comme il est dans ces parages extrêmement large et rapide, je fus obligé de prendre mon élan bien au-dessus de l'endroit où j'étais pour arriver à la hauteur des postes français.

A peine fus-je parvenu près de ces messieurs

(n'ayant cependant pas encore pris terre), qu'un capitaine de ronde se rapprocha du bord où était un groupe de soldats et me demanda si je désertais.

Je lui répondis « que je n'entendais pas de cette oreille-là !! »

Il répliqua alors :

« En ce cas, je vais faire tirer sur toi ! »

Aussitôt il donna l'ordre à deux factionnaires qui n'étaient pas loin de faire feu sur cet embaucheur.

Mon plus pressant besoin dans une semblable conjoncture fut de faire demi-tour et de prendre à la hâte le large dans la direction de mon bord. Les sentinelles tirèrent en effet mais certainement m'ajustèrent mal, car j'entendis les deux balles tomber à droite et à gauche et environ à quinze pas de moi. Beaucoup de mes camarades, que ma résolution avait attirés sur la rive, crièrent mille et mille imprécations, disant aux républicains combien leur manière de faire était infâme, surtout après avoir donné leur parole d'honneur qu'il ne m'arriverait rien de fâcheux ; ils ajoutèrent qu'aucun d'eux n'eût été capable d'un semblable procédé.

Les factionnaires répondirent, quand l'officier eut disparu, qu'ils ne m'avaient pas ajusté comme j'avais pu le remarquer, si je voulais dire la vérité !

Pendant ces clameurs et ce bruyant dialogue, je cinglais en dérivant beaucoup vers mon bord :

la rapidité du Rhin me fit descendre presque à un quart de lieue de l'endroit où je m'étais embarqué ; j'étais tellement fatigué, tellement essoufflé, n'ayant pu me reposer sur la rive opposée, qu'en arrivant sur la nôtre, je n'en pouvais plus; je faillis même m'évanouir entièrement. Un de mes camarades eut la complaisance de descendre mes vêtements et de m'aider à m'habiller, car j'étais si faible que je n'aurais pu le faire moi-même.

Nos chefs ayant appris ce petit événement nous défendirent, sous peine de la punition la plus sévère, d'aller nous baigner à plus de vingt pas au large. Ainsi furent terminées, jusqu'à nouvel ordre, toute espèce de relations entre nous et Messieurs les républicains.

Vers les premiers jours du mois d'août, nous fûmes relevés par des *hulans* et nous reçûmes l'ordre de descendre le fleuve jusqu'à Düsseldorf, frontière d'une partie des États du roi de Prusse. Nous faisions le service de correspondance et d'observation et nous restâmes près de trois mois dans cette position sans éprouver beaucoup de fatigue.

Chargé un jour d'un paquet pour un colonel de cuirassiers dont le régiment faisait le service de notre droite, je marchais au grand trot de mon cheval, lorsque le coup de fusil d'un chasseur, me faisant tourner la tête, j'entendis une voix, que je crus reconnaître, disant : « Diane, apporte ici ! »

Je vis en effet la chienne apporter un lièvre à son maître.

Sous le prétexte de lui demander quelle était la distance que j'avais à parcourir ; je me rapprochai du chasseur.

Quelle ne fut pas ma surprise en reconnaissant M. de Calvimont, parent, ami et contemporain de mon père [1]. Il m'apprit, qu'ayant perdu tout espoir de rentrer en France, il s'était marié et provisoirement établi dans un village qu'il me montra du doigt; il voulait même me conduire tout de suite chez lui.

Je lui dis que, porteur d'une dépêche peut-être importante, je ne pouvais accepter sur l'heure, mais qu'à mon retour, quand j'aurais rempli ma mission, j'aurais le plaisir d'aller saluer sa femme, s'il voulait bien me présenter à elle.

En effet je revins promptement et me dirigeai vers le village où habitait M. de Calvimont ; il était de retour de la chasse et me présenta à ma nouvelle cousine qui me causa une déception car elle était petite et mal tournée.

Nous étions émus, mon cousin et moi, en pensant aux affreux événements qui avaient ensanglanté notre patrie et nous en tenaient éloignés, ainsi que de nos chers parents ; mais M. de Calvimont, éloignant cette impression de tristesse, me dit en se mettant à table :

[1] On a vu au commencement des *Souvenirs* que M. de Calvimont avait accompagné l'auteur hors de France.

« Chassons toute réflexion sérieuse; pour ma part, je veux songer seulement au plaisir que j'éprouve à serrer dans mes bras le fils de mon meilleur ami; préparons-nous, ajouta-t-il, à manger gaiement le lièvre que tu m'as vu abattre; le voilà, continua-t-il, n'a-t-il pas une mine tout à fait royale et faite pour aiguiser l'appétit d'un hussard? Je suis enchanté, mon cher Cézac, d'avoir dans cette occasion un pareil plat à ajouter à notre petit dîner. »

A ce propos, il s'étendit sur la quantité de gibier qu'il avait tué avec mon père dans notre cher Périgord et sur leurs bonnes parties de chasse de jadis.

Nous dinâmes du meilleur appétit du monde, surtout moi qui avais fait cinq ou six lieues au grand trot.

Mon cousin voulut absolument me mettre aux arrêts, dit-il, et me garder jusqu'au lendemain. De grand matin seulement, je pris congé de ce bon ami pour rejoindre mon corps.

. . . .

Le temps des quartiers d'hiver approchant, Alberfeld, petite ville éloignée de six lieues des bords du Rhin, fut désignée comme résidence de notre régiment; un fort détachement resta en permanence du côté de Düsseldorf et faisait le service dans les environs de cette ville; il était relevé tous les mois par un autre de la même force.

Le pays d'Alberfeld est extrêmement boisé et par conséquent très giboyeux. Saint-Martin et moi nous livrions journellement à l'exercice de la chasse ; nous avions de bons chiens que nous prêtaient les gens chez qui nous logions ; en revanche nous ne laissions pas de contribuer à leur faire faire bonne chère.

Au bout d'un mois de plaisir, de repos et de tranquillité, je fus nommé pour faire partie du détachement, allant relever celui qui était resté sur les bords du Rhin.

Il faisait alors un froid rigoureux (nous étions à la fin de décembre) et le thermomètre était descendu à un tel degré que le fleuve était entièrement gelé ; la rapidité de son cours avait amoncelé de si forts, de si énormes glaçons, entassés les uns sur les autres, que cela présentait l'aspect le plus pittoresque et le plus curieux ; il aurait été impossible à un être quelconque de franchir ces raboteuses montagnes de glace. Pour donner à mon lecteur une preuve de la rigueur de cet hiver de 1794 à 1795, je lui dirai que je voulus essayer un jour, avec quelques-uns de mes camarades, lequel de nous pourrait supporter le plus longtemps la main collée sur le fer d'une pompe ; aucun ne put souffrir cela plus de deux minutes ; voulant faire le fier-à-bras, j'y laissai la mienne au moins cinq ; lorsque les vives douleurs que j'éprouvais me forcèrent de retirer ma main,

la peau resta collée au fer de cette machine; la plaie que m'occasionna cette petite facétie ressemblait absolument à celle causée par une brûlure, et je la traitai même en conséquence.

Ce froid glacial me fit faire un trait qui, j'en conviens, n'est pas à ma louange; mais, ayant résolu d'être sincère, je ne veux pas le passer sous silence.

Lorsque mon tour revint une seconde fois d'être de service sur les bords du Rhin, la température était aussi rude. Je me montrai tellement contrarié de recommencer un métier si pénible que mon hôtesse me suggéra l'idée de faire le malade.

J'étais alors logé, seul, chez une riche paysanne veuve et mère de deux grandes filles et d'un petit bonhomme sourd-muet; je me trouvais vraiment trop bien dans cette maison où tous étaient aux petits soins pour moi : on me faisait déjeuner tous les matins au café au lait et la mère poussait l'attention jusqu'à enlever la crème des pots pour la mettre dans mon bol; enfin j'étais chez ces bonnes hôtesses, chéri, soigné et dorloté comme un jeune charmant abbé. Voilà bien des raisons pour adopter de suite l'idée qu'elles me donnaient; en conséquence, ne pouvant résister à cette tentation, je me rendis sans façon aux arguments irrésistibles que trouvèrent ces trois bonnes et charmantes femmes.

Après avoir dîné et mangé comme un loup, je m'enveloppai la tête d'un énorme bonnet de laine, serré par-dessus le marché avec une forte serviette (c'étaient les jeunes filles qui faisaient ma toilette en riant aux éclats) ; elles me frottèrent la figure avec certaine herbe qui me donnèrent une couleur de jaunisse ; la mère bassina mon lit, je m'y couchai pour attendre l'arrivée du maréchal des logis de ma compagnie.

Mon hôtesse, l'ayant rencontré à la porte, lui dit d'un air extrêmement triste « que son militaire était bien malade et dans un tel état qu'elle craignait même pour sa vie » ; elle l'engagea à se donner la peine de monter et de voir par lui-même ce qui en était.

Voyant arriver le maréchal des logis, je lui dis, en faisant claquer les dents de manière à imiter le frisson, « que je ressentais des douleurs insupportables dans tout le corps, avec d'horribles et fréquentes nausées, qu'enfin je n'en pouvais plus et ne serais pas en vie le lendemain ».

— Comment donc, me répondit-il, vous est arrivée une indisposition si subite? cela n'accommodera guère celui qui devra marcher à votre place ! Vous vous portiez hier comme un bienheureux!

— Hélas! mon cher Rorbach, lui dis-je, en redoublant mes frissons, il y a bien des jours que je couve cette maladie contre laquelle je ne puis

plus lutter, car à l'impossible nul n'est tenu ; enfin que la volonté de Dieu soit faite. »

Après quelques autres observations, le sieur Rorbach, tout en frisant ses noires moustaches, se retira de fort méchante humeur.

Afin que ma maladie n'eut pas l'air d'être feinte, je restai patiemment quatre jours au lit et les cinquième et sixième assis sur un grand fauteuil, enveloppé d'une grosse couverture, ayant toujours sur la tête mon énorme bonnet de laine.

Après ce terme, je crus devoir prendre l'air, car cette espèce de retraite m'eût véritablement rendu malade.

Mes camarades me firent compliment sur ma prompte convalescence et mon bonheur d'avoir été malade précisément le jour où je devais aller faire mon pénible service dans les environs de Dusseldorf.

Je suis cependant bien aise d'observer à ceux qui auront la patience de me lire, que, si le service avait été dangereux à cette époque, je n'aurais pas eu la lâcheté de souffrir qu'un autre exposât sa vie à ma place!

. . . .

Vers le printemps de 1795, notre régiment, faisant partie d'une division de 10.000 hommes, revint vers le Rhin du côté de Bonn ; nous restâmes quelque temps dans les environs de cette ville, puis notre division remonta le fleuve jus-

qu'au-dessus de Coblentz et séjourna dans les environs de cette ville.

A cette époque, les Français menaçaient de passer le Rhin sur plusieurs points; ils établissaient déjà des têtes de ponts dans les endroits qui leur paraissaient les plus propres aux passages de leurs troupes; aussi notre service devenait-il de plus en plus actif de jour en jour; les postes étaient doublés sur toute la ligne, de fréquentes patrouilles côtoyaient les deux rives du fleuve et tout portait à croire que les marches et contre-marches des deux armées auraient pour issue quelque terrible orage qui ne tarderait pas à éclater.

Le hasard m'avait fait faire la connaissance d'une famille de Coblentz, composée d'une veuve et de ses trois filles, dont deux étaient très belles et la troisième laide et bossue. Les dames S... habitaient une fort jolie maison de campagne située sur la rive droite du Rhin. Les Français, s'étant emparé de leur ville natale (1), ces dames n'étaient point tentées d'y revenir; d'ailleurs, les Autrichiens ne le leur auraient peut-être pas permis.

Notre bivouac n'était pas éloigné de l'habitation de Mme S... ; j'allais y passer des moments très agréables, car la mère et les filles avaient la bonté de me combler de toutes sortes de préve-

(1) Prise par Jourdan en octobre 1794.

nances; je mangeais chez elles chaque fois que je n'étais pas de service, et tous les jours quelque bal ou quelque partie fine avait lieu chez ces dames. Ce qui rendait mon sort digne d'envie, c'est que j'étais le seul du régiment qui fût admis dans cette charmante maison.

Un lieutenant de ma compagnie m'avait prié de demander à ces dames la faveur d'être reçu chez elles; elles s'y refusèrent continuellement (chose de laquelle, à dire vrai, je n'étais pas fâché, car cet officier était un homme superbe et un joli cavalier qui eût sans peine supplanté son subalterne). Le refus de Mme S... le piqua si fort que son immoralité lui fournit plus tard l'occasion de se venger d'une façon infâme et révoltante.

Enfin, pour l'instant j'étais heureux et content d'avoir fait une si agréable connaissance; mais, ô malheur! ô disgrâce! ce temps délicieux et fortuné fut pour moi de trop courte durée; il fallut bientôt me séparer d'une société qui faisait mes délices et mon bonheur!

Nous apprîmes un matin par une estafette que l'armée française avait passé le Rhin sur plusieurs points [1]. Chaque division de la nôtre reçut l'ordre de défendre tel ou tel passage et, si nous ne pou-

(1) Jourdan avec l'armée de Sambre-et-Meuse réduite à 60.000 hommes à la suite des misères de l'hiver, des désertions et de l'indiscipline due au manque d'argent, reçut l'ordre de passer le Rhin en septembre 1795. Comme on manquait d'équipage de front, la plus grande difficulté de cette opération fut de

vions tenir dans nos positions, de régler autant que possible nos mouvements sur ceux de l'armée du centre, que commandait, pour lors, le prince de Wurtemberg.

Les dames S... furent extrêmement effrayées de cet événement; ayant sauvé ce qu'elles avaient de plus précieux à Coblentz, elles étaient fort en peine pour savoir où déposer leurs objets de valeur et avaient grande envie, me dirent-elles (ne voulant pas quitter leur campagne) de faire porter ces objets dans la citadelle de Ehrenbreitstein. Dans cette cruelle circonstance, ces dames me demandèrent mon sentiment sur leur décision à prendre. Après de mûres réflexions, je leur fis entrevoir qu'une place n'étant pas imprenable, il serait peut-être imprudent d'exposer ainsi une partie de leur fortune et qu'il serait plus sur d'enterrer ces objets.

Cependant l'armée française du bas Rhin marchait toujours de progrès en progrès, côtoyait les deux rives du fleuve et, en les remontant, portait vers la Franconie la majeure partie de ses forces. L'armée se grossissait de presque toutes les troupes qui naguère faisaient le service sur les bords du Rhin. Le plan de campagne des républicains était

trouver des bateaux. On en fit venir de la Hollande et de l'intérieur par la Moselle, et ce fut par ce moyen que le passage s'effectua entre Neuwied et Düsseldorf, en présence de quelques corps autrichiens qui firent peu de résistance.

de rejeter l'armée autrichienne par delà le Mein, rivière qui se jette dans le fleuve vis-à-vis de Mayence et à l'embouchure de laquelle se dresse un fort considérable.

Au fur et à mesure que les Français se rapprochaient, notre petite armée se concentrait dans les environs de la citadelle d'Ehrenbreitstein.

Pendant tout ce trouble et ce déménagement, je saisissais toutes les occasions qui se présentaient pour aller voir les dames S..., afin de leur donner, s'il était possible, le courage dont elles avaient grand besoin et de leur inspirer une tranquillité que j'étais loin d'avoir pour elles !

Quand les premières colonnes de l'ennemi parurent en vue des positions que nous occupions nous fîmes le simulacre de vouloir leur résister, mais, comme nous étions toujours obligés de régler nos mouvements sur ceux de l'armée du centre qui se retirait derrière la Lahn (très petite rivière qui traverse une partie du pays de Nassau) ; nous dûmes en faire autant et abandonner les environs de la forteresse.

Une forte patrouille de notre régiment fut chargée de former l'arrière-garde ; elle était commandée par le lieutenant qui avait été dédaigné par les dames S... ; voulant se venger de leur peu d'amabilité pour lui, il fit sa retraite par le village où elles avaient leur maison de campagne. Il conduisit lui-même sa troupe chez mes malheu-

reuses amies, ordonna aux hussards d'enfoncer les portes et les laissa se livrer à tous les excès; l'officier riait (m'a-t-on dit depuis) de tout son cœur et repaissait ses yeux des outrages que ces bandits faisaient éprouver aux malheureuses femmes. Hélas! si j'étais arrivé dans ce fatal moment, je me serais fait tuer mille fois plutôt que de souffrir les hontes et les horreurs dont elles furent les tristes victimes! Ce ne fut que trois mois après que je sus tous les détails d'une pareille infamie et voici comment j'en fis la découverte.

Je regardais un jour un hussard travailler fort adroitement à un portefeuille dont la doublure était faite d'un échantillon de soie tout semblable à l'étoffe d'une robe que j'avais vue à Mlle Lucinde S... et que j'avais même touchée quelquefois en valsant avec elle. Je fis part de mon observation à cet homme.

« En effet, me répondit-il, cet échantillon vient de la robe de certaine demoiselle chez laquelle je vous ai vu quelquefois et il n'y a même pas très longtemps. »

Il me raconta alors sous le sceau du secret, et dans le plus grand détail, cette horrible aventure.

Je le menai aussitôt comme un nègre et je crois que je lui aurais décollé la tête s'il ne s'était empressé de m'affirmer qu'il n'avait été que le spectateur de cette scène de désolation et qu'il

avait même essayé d'empêcher de faire du mal.

Lorsque je rencontrai ce misérable lieutenant, je me permis, malgré son grade, de lui rappeler sa révoltante conduite. Il fut extrêmement piqué de l'observation que je lui fis et me répondit « que le colonel m'apprendrait à mieux observer le respect que je devais à mes supérieurs ». En effet, les arrêts de rigueur me furent ordonnés de sa part et il me fit même dire « que, si à l'avenir je m'avisais de manquer aux officiers, je serais chassé du régiment sans autre forme de procès ».

Les circonstances sont quelquefois si impérieuses qu'elles nous forcent à nous résigner à tous les caprices et à dévorer les plus grands chagrins et les plus dures humiliations ; je dus me taire, tout en me promettant de tirer raison, dès que je serais libre, de l'infâme conduite du lieutenant.

Mais, six mois après, ce bel officier fut tué ou fait prisonnier, bref nous n'entendîmes plus parler de lui.

. . . .

Nous fîmes aussi le simulacre de nous défendre sur les bords de la Lahn, mais notre petite armée ayant été affaiblie par la garnison qu'elle avait fournie à la citadelle de Coblentz, crut prudent et sage de faire sa retraite en se réglant toujours sur la marche de celle du centre, qui se retirait derrière le Mein.

Avant le passage de cette rivière, faisant un

jour partie d'un détachement d'arrière-garde commandé par un lieutenant, nous reçûmes l'ordre de faire une réquisition de pain et de viande dans un gros bourg où l'ennemi était prêt à faire son entrée.

Enchanté de cette mission, le lieutenant se mit en devoir de l'exécuter aussitôt; en conséquence, nous entrâmes dans le dit bourg, dont tous les habitants étaient protestants.

Quatre hommes furent placés à la porte de la petite église pour empêcher de sonner le tocsin et notre détachement se dirigea vers la maison du ministre.

L'officier laissa devant la porte la moitié de ses hommes et l'autre partie pénétra avec lui dans la demeure presbytériale. Tous les chevaux des hussards qui étaient entrés avaient leurs rênes attachées aux pointes acérées d'une claire-voie fermant la cour.

Bien qu'étant du nombre des hommes qui étaient dehors, je vis en travers des vitres le pasteur fort mal recevoir notre lieutenant, et je l'entendis l'apostropher et lui demander « de quel droit il venait faire des réquisitions dans sa paroisse ».

A cette réponse peu polie, le lieutenant fit mine de le menacer avec son sabre; ce simulacre ne pouvant faire taire le ministre, l'officier le fit saisir par ses hussards. Alors, une jeune personne, fille ou nièce du pasteur, s'élança à son secours.

L'officier, pour l'effrayer, lui appuya la pointe de son sabre sur le sein ; elle se recula en poussant un cri et cassa un carreau de vitre avec son épaule.

Pendant que tout ce tapage se faisait dans cette maison, les quatre hommes qui avaient été placés à la porte du temple furent forcés et le tocsin se fit entendre.

Aussitôt la population se trouva rassemblée sur la place en nombre considérable et commença à nous lancer des pierres.

J'appelai à plusieurs reprises le lieutenant en lui observant que le passage pour nous retirer allait être fermé par les paysans, rendus hardis et téméraires par l'approche des Français.

Il finit cependant par sortir de la maison presbytérale, suivi des hussards qui portaient : les uns des bouteilles de vin ou de liqueurs, les autres du pain et des volailles.

A peine furent-ils à cheval que le lieutenant commanda ! « Sabre en main ! » Il nous fit charger la foule qui nous barrait la retraite.

Aussitôt les paysans nous firent place; nous écrasâmes cependant quelques-uns des plus audacieux, les autres se collèrent aux murs ou rentrèrent précipitamment dans les maisons. Nous eûmes dans cette légère bourrasque un cheval blessé d'un coup de fourche, et l'un des hommes du détachement perdit son schako au milieu de l'échauffourée.

Comme nous nous retirions pour rejoindre le

régiment, nous le trouvâmes qui venait vers nous.

Le lieutenant rendit compte au colonel du peu de résultat qu'avait eu sa mission, grâce à la mauvaise volonté du ministre, mais il ne lui raconta pas les excès auxquels la troupe s'était livrée.

Le mouvement rétrograde du régiment avait pour double but de retarder la marche de l'ennemi et de donner aux bagages de notre armée le temps de gagner du chemin.

Lorsque les paysans qui s'étaient ameutés nous virent ainsi revenir en nombre, ils envoyèrent offrir au colonel le double des rations qu'on leur avait demandées et rapportèrent même le schako du hussard.

Cette soumission contenta notre commandant qui prit, je crois, la moitié de leur offrande en argent et l'autre moitié en nature.

Le lendemain, nous continuâmes notre route vers les plaines du Mein en longeant le Rhin. Non loin de Mayence, pensant que la largeur du fleuve nous préserverait du canon des fortifications, nous marchions négligemment par colonnes de quatre, quand tout à coup nous fûmes foudroyés par l'artillerie d'une manière épouvantable. Nous gagnâmes précipitamment le large en fourrageurs et, par la promptitude de cette manœuvre, nous nous trouvâmes bientôt hors de l'atteinte des projectiles.

Le lendemain, nous passâmes la rivière du Mein et nous nous joignîmes à quelques corps de

cavalerie qui bivouaquaient sur la rive gauche.

Après quelques jours de repos, nous reprîmes l'offensive ; les Autrichiens et les Hollandais, aidés par l'argent des Anglais, réunirent tous leurs efforts pour obliger l'armée française à repasser le grand fleuve avant les rigueurs de la saison ; peut-être entrait-il dans la tactique du gouvernement républicain de ne faire aucune résistance à cette manœuvre et cela afin d'être mieux en mesure, au printemps de la campagne prochaine, de porter aux alliés des coups décisifs. Toujours est-il que les Français effectuèrent insensiblement leur passage sur plusieurs points, sans être trop rigoureusement poursuivis par les armées autrichiennes (1).

Nous revînmes en cantonnement dans les environs de Neuwied, et le régiment, passable-

(1) Après avoir passé le Rhin (de France en Allemagne), Jourdan s'était établi sur ses rives, comptant assiéger bientôt Mayence de concert avec l'armée de la Moselle. Il croyait ses troupes suffisamment garanties par le cordon de neutralité qu'avaient établi les Prussiens à Francfort. Mais comme on peut le voir par le récit de Cézac, lui-même ayant violé plusieurs fois cette neutralité, Clairfayt, qui commandait l'armée autrichienne, ne se montra pas plus scrupuleux. Il marcha contre l'armée de Sambre-et-Meuse, ne l'attaqua pas de front, passa le Mein devant elle, tourna son aile gauche sous les murs de Francfort. Jourdan qui restait — pour le moment — paisible sur le Mein, dut effectuer une prompte retraite, faisant de grandes pertes en équipages. Cette retraite — qui n'avait aucune cause politique comme le croit Cézac — fut amèrement reprochée à Jourdan, particulièrement par le général Gouvion Saint-Cyr dans ses *Mémoires*. Kléber, témoin de ces événements, fut au contraire son zélé défenseur. Cf. la *Notice sur Jourdan* du baron G. de Vernon, etc.

ment bien installé, jouit avec délices pendant tout l'hiver des douceurs et des charmes du repos.

Cependant la petite armée de Condé se renforçait de jour en jour; le duc de Berry, alors dans l'adolescence, montrait la plus grande ardeur, pour faire sa première campagne, et son cousin, le duc d'Enghien, commandait l'avant-garde. Ces deux jeunes princes étaient, dis-je, très impatients de se mesurer avec ceux qu'ils regardaient comme les assassins de leur oncle et roi et désiraient entrer en campagne au commencement du printemps de 1796 (1).

Je dus penser, ainsi qu'un de mes camarades, nommé de Gauthier, que notre place était plutôt sous les étendards du vieux prince de Condé que sous ceux des Autrichiens. En conséquence, nous nous empressâmes de faire part au colonel de notre désir d'aller nous faire recevoir dans cette petite armée, composée entièrement de Français. Notre chef nous blâma de ce que nous voulions le

(1) Condé, qui négociait déjà avec Pichegru, avait passé l'automne au camp de Steinstadt, augmentant ses effectifs d'un certain nombre d'émigrés et d'officiers de corps licenciés. Il s'était ensuite dirigé vers le Rhin. A la suite d'une armistice conclue le 29 décembre entre Wurmser et Jourdan, il cantonna à Spire. En février 1796, il sera dans le grand-duché de Bade. Son petit-fils, le duc d'Enghien, y conquerra toutes les sympathies et sera sans cesse à Etteinheim chez le cardinal de Rohan, pour y voir sa cousine la princesse Charlotte. Cf. Muret, *Histoire de l'armée de Condé; Mémoires* du marquis de Valfons; *Souvenirs* du comte de Puymaigre; *Correspondance* du duc d'Enghien publiée par le comte Boulay de la Meurthe; *Un roman d'exil*, par J. de La Faye; *Souvenirs* du comte d'Ecquevilly, etc., etc.

quitter avant la fin de la guerre; nous lui répondîmes : « que c'était pour la continuer et toujours pour la cause de la famille royale, mais que vraiment notre devoir nous appelant impérieusement auprès de nos princes, rien ne nous empêcherait d'effectuer notre résolution ».

Il témoigna un grand regret de nous voir partir, mais ne se refusa point à nous donner des certificats extrêmement flatteurs sur notre zèle, notre courage, notre bonne conduite en toute occasion.

CHAPITRE VIII

AVRIL 1795-OCTOBRE 1796

L'auteur est incorporé dans l'escadron noble des hussards de Damas. — Il rejoint son corps auprès de Fribourg-en-Brisgau. — L'armée de Condé. — Moreau passe le Rhin. — Retraite des Condéens. — La Forêt-Noire et ses habitants. — Le général de La Tour. — Combat d'Ober-Kam-Lach. — Retraite sur Munich. — Bienveillance du général Lecourbe. — Ses confidences. — Son horreur des Anglais. — Mort du comte de Roquefeuille. — Les Condéens passent l'Isar. — Munich. — Condéens et Républicains réunis dans un bal. — Les sympathies naissent entre les deux camps ennemis. — L'auteur fait l'éloge des soldats républicains. — Brillante retraite de Moreau.

Nous partîmes au commencement du printemps de 1796 pour aller joindre le corps de Condé, cantonné dans les environs de Fribourg-en-Brisgau [1], M. de Gauthier et moi fûmes bien fâchés que l'ami Saint-Martin n'eût pas pris la même résolution ; pour mon compte, je me séparai de ce frère d'armes avec le plus grand regret ; malgré toute

(1) M. de Welschinger, dans son ouvrage sur le duc d'Enghien, nous dit — comme Cézac — que, malgré les amours qui l'appelaient souvent à Ettenheim, le duc d'Enghien brûlait d'entrer en campagne. Le 3 mars 1796, toutes les troupes de l'armée de Condé, sous les ordres du vieux prince son aïeul, sont cantonnées à Prégel, à 5 lieues de Fribourg. Le duc d'Enghien commande l'avant-garde du corps, le duc de Berry la cavalerie.

sa simplicité, il était doué de toutes les qualités qui font le bon soldat et qui caractérisent l'honnête homme.

Nous fûmes présentés aux princes, qui nous reçurent avec infiniment de bienveillance et de bonté.

Le comte Étienne de Damas, frère du gouverneur de S. A. R. Mgr le duc de Berry, qui commandait un corps de hussards de son nom, ayant appris que nous sortions du régiment de Berchény, s'empressa (après avoir pris connaissance de nos certificats) d'obtenir du vieux prince que nous fussions incorporés parmi ses gentilshommes et, dès le même jour, nous fîmes partie de l'escadron noble des hussards de Damas ; il y avait deux autres escadrons qu'on appelait ceux des flanqueurs.

Le nôtre, composé de nobles d'élite, était distingué des autres par l'uniforme qui, quoique le même, avait sur la poitrine un encadrement en galons d'argent large de deux doigts et un autre de la même dimension à l'extrémité du schako ; les flanqueurs avaient ce galon en laine. La couleur du dolman était bleu de ciel et la pelisse couleur de cendre avec les fourrures noires.

Le comte Étienne de Damas [1], aujourd'hui duc

[1] Etienne de Damas, ancien colonel du régiment de Vexin, avait combattu dans les Indes à la tête d'un corps indépendant. En émigration, après la campagne des princes, réfugié à Maës-

du même nom, et premier gentilhomme de Mgr le Dauphin, nous proposa une place dans sa voiture pour aller joindre son corps, cantonné dans une petite ville de la Forêt-Noire. Le lendemain, avec ce nouveau colonel, qui nous témoigna en route infiniment de bonté et de bienveillance, nous arrivâmes à destination.

En peu de jours, nous fûmes bien montés et bien équipés, et le beau régiment de hussards de Damas vint joindre au grand complet l'armée de Condé, campée non loin des bords du Rhin.

La campagne de 1796 s'ouvrit de très bonne heure; elle fut active et des plus fatigantes. L'armée ennemie avait pour chef un de ses plus braves généraux, connu par ses talents militaires, et surtout son extrême humanité : le général Moreau (1).

Le corps de Condé, fort de 8 à 10.000 hommes, faisait partie d'une des divisions de l'armée autri-

tricht, il avait servi, pendant le siège de cette ville, en remplissant les fonctions de chef d'état-major. Il était entré depuis dans l'armée de Condé.

(1) Cette réflexion d'un émigré concernant la clémence de Moreau est à retenir. En général, les admirables qualités militaires de celui-ci ont été plus vantées que sa pitié. Il s'est plusieurs fois signalé par d'inutiles massacres d'émigrés. Parmi les généraux de la République, Pichegru passe, au contraire, pour avoir eu — sinon seul, du moins plus que tout autre — le courage de la clémence. Général de division en 1794 et commandant sous Pichegru pendant la conquête de la Hollande, Moreau fut mis en 1796 à la tête de l'armée de Rhin-et-Moselle, repoussa l'ennemi au delà du Rhin et le força à se replier sur le Danube.

chienne commandée par le comte de La Tour(1); nous formions l'aile gauche de cette division et nous occupions toujours les postes les plus périlleux et les plus aventurés.

L'honneur, et aussi la certitude d'être fusillés honteusement si nous étions faits prisonniers, nous faisaient exercer constamment la plus scrupuleuse surveillance ; aussi MM. les Autrichiens étaient-ils bien sûrs de n'être jamais surpris, lorsque quelques-uns de nos détachements formaient les avant-postes.

L'armée ennemie, très puissante et très nombreuse grâce à ses nouvelles recrues, ne tarda pas à repasser le Rhin sur plusieurs points ; un de ses gros corps exécuta le passage du fleuve presque sous le canon du fort de Kehl (2) ; ce fut justement cette division que nous eûmes à combattre, mais, comme elle était de beaucoup supérieure à la nôtre, nous fûmes contraints de nous retirer par les trois vallées de la Quinche, de Wald-Kerich et d'Enfer ; il fallut même tenir

(1) Baillet, comte de La Tour, feldzeugmeister autrichien (1748-1806), devint de bonne heure colonel d'un régiment de son nom, se trouva à Jemmape en 1792, contribua aux succès de Cobourg en Belgique, mais ne sut pas résister à Moreau en Allemagne. Il fut nommé par la suite président du conseil aulique de guerre.

(2) Ce fut le 24 juin que les premières troupes de la division Férino (armée de Moreau) passèrent le Rhin près de Kehl, suivies de Moreau et de ses forces formidables. Suivant Jomini, on a exagéré la hardiesse et les difficultés de l'opération de Moreau que facilitait la répartition vicieuse des troupes autrichiennes, le manque d'initiative de La Tour et son mauvais vouloir à l'en-

ferme dans ces gorges pour donner le temps à nos gros équipages de gagner la Forêt-Noire.

Ayant repassé plus tard dans ces pittoresques vallées, je me donnai le loisir d'étudier les mœurs et les coutumes des peuples qui les habitaient ; les femmes y sont jolies, extrêmement belles même. Elles ont une éclatante blancheur unie à une légère teinte rose ; elles joignent à leurs charmantes qualités physiques une urbanité qui fait le plaisir et le charme des voyageurs. Les hommes contrastent d'une manière singulière et frappante avec les séduisants attraits de leur intéressante moitié ; ils sont généralement difformes, c'est-à-dire boiteux ou bossus, ou ont le col enflé par des goitres épouvantables et d'une telle dimension que la vue en fait horreur ; ces Ostroghots joignent à leur laideur une extrême jalousie : ils ont, je crois, de grandes raisons pour l'exercer, car les militaires qui ont le bonheur de passer dans ces délicieuses vallées y sont parfaitement traités par le sexe aimable et reçoivent de ces charmantes femmes l'accueil le plus favorable et le

contre des Condéens dont il paralysait les efforts en les laissant sans ordres. Le passage du Rhin n'en reste pas moins une superbe page militaire à l'actif de Moreau. L'armée de Condé était alors divisée en trois groupes : le premier dont faisait partie Cézac en qualité de hussard de Damas était commandé par le duc d'Enghien. Il formait la gauche de l'armée autrichienne commandée par La Tour. Le second était commandé par M. de Salgues, le troisième était sous les ordres du prince de Condé. Tous trois étaient éparpillés le long du Rhin, forment mal rideau à l'ennemi. Moreau en eut facilement raison.

plus flatteur ; je puis affirmer, pour mon compte, m'en être toujours très bien trouvé.

Cependant, l'armée française, déployant toutes ses forces, eut bientôt refoulé celle des Autrichiens au loin dans la montagne ; mais, comme le pays de la Forêt-Noire n'est guère propre à nourrir une grande armée, celle-ci gagna la Souabe, ravitailla la forteresse d'Ulm, fit entrer une forte garnison dans cette place et vint établir son quartier général à Augsbourg [1]. Le corps de Condé fit sa retraite par Biberach [2] et Landsberg [3], en se dirigeant au besoin sur Munich.

Notre vieux et brave prince reçut du général de La Tour l'ordre de tenir ferme dans les positions de Landsberg et d'arrêter, s'il était possible, par cette manœuvre, la marche rapide de la colonne française qui talonnait l'armée autrichienne; mais celle à qui nous avions à faire de notre côté, extrêmement supérieure à nos forces, aurait pu nous couper si nous n'avions fait notre retraite et réglé nos mouvements sur ceux du comte de La Tour.

[1] Ici Cézac cesse de nous parler des opérations du gros de l'armée de Moreau, qui continuait de repousser les Autrichiens jusqu'au Danube. Il s'agit maintenant des hostilités entre l'armée de Condé, qui, depuis le passage du Rhin par Moreau, opérait sa retraite sur Biberach et les quelques troupes françaises demeurées dans ces parages.

[2] Sur la Riess, en Wurtemberg, à 37 kilomètres au sud-ouest d'Ulm.

[3] En Bavière, à 40 kilomètres à l'est de Munich.

Or, notre vieux général ne voulait pas sacrifier inutilement ses braves et loyaux compagnons. Cependant, pour répondre aux pressantes sollicitations de M. de La Tour, il crut ne trouver d'autre moyen pour suspendre la marche rapide de l'ennemi que de l'attaquer par la nuit la plus obscure ; en conséquence, il prit toutes ses dispositions pour cet objet et se concerta avec tous les généraux de notre petite armée.

Nous avions fait constamment depuis bien des jours notre retraite, après avoir préalablement allumé nos feux. Enfin la petite plaine d'Ober-Kam-Lach parut être au prince de Condé un endroit propre à remplir son but [1].

Au milieu de cette plaine est un bourg qui porte son nom ; pour y parvenir, notre armée avait traversé sur deux petites colonnes et sur deux routes, une forêt de quatre lieues.

[1] Ce fut une bataille absolument inutile. En réalité, les escarmouches entre les émigrés de l'armée de Condé et les troupes de Moreau étaient rares. Suivant Puisaye, « des sentiments de compatriotisme commençaient à triompher du système sanguinaire de la Convention ». Cette modération déplut aux Autrichiens, qui, pendant toute la campagne, n'avaient d'ailleurs ménagé aux Condéens ni les humiliations ni les mauvais procédés. L'archiduc Charles ayant fait comprendre par dépêches qu'un engagement entre Condé et les Français ne serait pas pour lui déplaire, Condé, qui était à Mindelheim, prépara une attaque de nuit à Ober-Kam-Lach (entre la Günz et la Mindel) à 1 kilomètre de Mindelheim, contre la division du général Férino, qui s'était séparée du gros de l'armée de Moreau afin de poursuivre le général Froëhlich, dont il venait de perdre la trace. Ce combat important eut lieu le 13 août 1756.

Les deux colonnes furent réunies au jour dans la plaine et, avant de prendre du repos, elles présentèrent le front de toutes leurs forces.

Arrivés sur la lisière du bois, les républicains, voyant que nous paraissions accepter le combat, se maintinrent dans cette position sans nous inquiéter, pensant que nous attendrions que la nuit fût venue pour faire notre retraite habituelle.

L'ennemi, ne paraissant donc pas vouloir nous attaquer, tous les corps bivouaquèrent dans leurs positions que nous pensions généralement devoir quitter aussitôt les ombres de la nuit venues.

Je me rappelle que, lorsque ce moment fut arrivé, je me trouvais en vedette dans la plaine, à une portée de fusil du bois qu'occupaient les Français; on avait moissonné tout récemment car, malgré l'obscurité, j'apercevais çà et là quelques gerbes de blé qui paraissaient des êtres se mouvant dans les ténèbres; j'allai m'en assurer et, convaincu de mon erreur, je revins de suite à mon poste.

On vint enfin relever notre piquet et nous dire que nous avions ordre de rentrer chacun dans nos compagnies respectives, sans doute, pensâmes-nous, pour faire notre retraite accoutumée. Nous rejoignîmes notre corps et je m'apercus, à mon grand étonnement, que le mien était en ligne et en bataille ainsi que toute notre armée : la cavalerie noble, les dragons de Fargues, ceux d'En-

ghien et les hussards de Mirabeau formaient la division de droite ; l'infanterie de cette droite était formée par les chasseurs nobles, ceux de Mirabeau, les grenadiers de Bourbon et le régiment de Hohenlohe. La division de gauche était composée des chevaliers de la Couronne, des hussards de Damas et des chasseurs de Noinville; son infanterie comprenait les quatre régiments des cadres (1).

Nous restâmes dans cette position jusqu'à deux heures; la nuit était extrêmement obscure; on nous recommanda le plus profond silence, on enjoignit même aux fumeurs de terrer toutes leurs pipes.

Nous vîmes arriver notre artillerie volante, commandée par le brave M. de Fiar (2). Pour que

(1) Ces détails paraissent exacts dans leur ensemble et la mémoire de l'auteur ne l'a pas desservi. Cf. Crétineau-Joly, *les Trois derniers Condés;* Muret: Bittard des Portes; Puymaygre, *Souvenirs. Précis des campagnes de* 1796 *et* 1797 (Bruxelles, 1889), etc. Cependant il fait erreur en parlant des *dragons d'Enghien* et des *grenadiers de Bourbon*. Les premiers ne vinrent en existence qu'à la formation *dite russe* (cf. plus loin) de janvier 1798 et furent formés de tous les anciens corps de cavalerie soldée de l'armée de Condé. Les seconds furent formés, en même temps, de tous les corps d'infanterie soldée, sauf la légion de Hohenlohe, maintenue sous le nom de légion de Durand.

(2) N. de Fyard, capitaine d'artillerie en 1776, avait fait les campagnes de l'Inde et avait été surnommé « Fyard de Gondelour » parce qu'à cette bataille (1783), n'ayant plus de boulets, il avait fait tirer à poudre et en avait ainsi imposé aux Anglais. Émigré et incorporé dans l'armée de Condé avec un de ses frères (Fyard de Mercey), il s'y distingua par sa bravoure. Au licenciement de 1801, il commandait la compagnie noble du régiment d'artillerie de ladite armée.

le bruit des chariots ne donnât aucun éveil à l'ennemi, on avait entouré les roues de paille et de feuilles ; cette artillerie volante se mit en avant avec des détachements de hussards et de voltigeurs, puis l'artillerie de bataillon se mit en ligne.

Quand toutes ces dispositions furent prises, nous nous mîmes en colonnes dans le plus grand silence ; notre artillerie nous précédait et, d'un pas accéléré, se dirigea vers la lisière du bois. Notre aile droite, commandée par le prince de Condé, faisait la même manœuvre et devait donner le signal de l'attaque. Le temps était couvert et très noir ; nous entendions dans le lointain le roulement du tonnerre et de fréquents éclairs sillonnaient la nue; par intervalles quelques coups de canon, paraissant venir des positions occupées par l'armée autrichienne et le cri des chats-huants et d'oiseaux nocturnes de toutes espèces troublaient aussi le silence de cette sombre nuit.

Aussitôt que l'horloge d'Ober-Kam-Lach eut sonné minuit, le brave prince fit attaquer le bois par une salve d'artillerie à mitraille ; et immédiatement l'infanterie s'élança la baïonnette en avant et au cri mille fois répété de : « Vive le roi ».

L'infanterie de l'aile gauche en fit autant, avec un vacarme épouvantable. L'unanimité de tous ces cris par la nuit la plus obscure, éclairée seulement par les éclairs, le bruit de la mousqueterie

et celui de l'artillerie au moment où nous ne pouvions prévoir l'attaque si prochaine, nous frappa extrêmement et me fit, pour mon compte, passer le frisson.

La cavalerie avançait sur les deux routes et suivait l'infanterie ; ne pouvant se déployer sous bois, elle ne fut un secours pour l'infanterie que lorsque cette dernière eut passé la forêt.

L'armée française qui nous était opposée, quoique plus forte du triple que la nôtre, fut suivie, l'épée dans les reins, jusqu'au jour. Quand la grande clarté lui fit comprendre qu'elle avait affaire seulement à une poignée de braves, elle prit l'offensive et nous attaqua à son tour avec la plus grande impétuosité.

Notre infanterie, contrainte à se retirer, exécuta lentement sa retraite et avec le plus grand ordre ; cette ténacité qui fait son éloge lui fit perdre beaucoup de monde, surtout parmi les chasseurs nobles qui ne savaient pas ce que c'était que reculer.

Notre cavalerie, ne pouvant agir, fut obligée de précéder l'infanterie dans sa retraite et ce ne fut qu'à son retour dans la plaine d'Ober-Kam-Lach qu'elle se déploya pour la protéger. Quand tout fut sorti du bois, même l'artillerie, nous présentâmes un front assez important à l'ennemi et nous brûlions d'impatience que sa cavalerie vînt se mesurer avec la nôtre, mais notre attente fut

déçue ; contents de leur succès les républicains ne voulurent pas dépasser le bois.

Dans cette attaque, nous fîmes quelques prisonniers à l'ennemi, qui nous furent d'un très grand secours pour emporter nos nombreux blessés hors du champ de bataille, pendant la retraite.

Ces prisonniers furent très reconnaissants de voir qu'on n'usait pas à leur égard de représailles ; au contraire, nous en eûmes le plus grand soin et les traitâmes comme des frères. Aussi ce fut, je crois, à partir de ce moment que les Français républicains et les Français royalistes se virent d'un meilleur œil et que nous rivalisâmes les uns et les autres de procédés et d'attentions.

On mit en réquisition toutes les charrettes qu'on put se procurer pour le transport de ces malheureux blessés ; on fut même obligé de les amonceler, ce qui en fit périr quelques-uns qui auraient vécu sans doute si l'on eût pu leur prodiguer à temps les soins nécessaires.

Notre cavalerie, après quelques instants de repos dans la plaine d'Ober-Kam-Lach, se remit de nouveau en bataille et attendit dans cette attitude, à la barbe de l'ennemi, que l'infanterie, l'artillerie et les blessés eussent gagné du chemin et opéré leur retraite en bon ordre. Lorsqu'ils eurent gagné les bois derrière nous à l'extrémité de la plaine,

nous nous mîmes alors en route pour les suivre[1].

L'armée française conserva toujours sa position sans essayer de nous poursuivre autrement qu'en envoyant quelques détachements de troupes légères, auxquels on ne fit pas grande attention.

Nous ne tardâmes pas à rencontrer notre infanterie qui, ayant pris dans les bois une position avantageuse, se reposait des fatigues de la nuit. En continuant notre route, nous joignîmes enfin les bagages et les charrettes où étaient les infortunés blessés ; leurs lamentations et les cris que leur arrachait la douleur nous faisaient frémir et nous penétraient d'affliction et de tristesse. Notre cavalerie avait, parmi les chasseurs nobles (où il y avait le plus grand nombre de blessés) des frères, des parents, des amis qui nous faisaient, pour ainsi dire, en passant, leurs derniers adieux ! Cette situation était si pénible que le comte de Damas, notre colonel, voulant enlever à nos yeux ce spectacle de désolation, auquel nous ne pouvions apporter aucun remède, commanda le grand trot[2].

(1) Le combat de nuit d'Ober-Kam-Lach, un des principaux livrés par les Condéens, fut tout à l'honneur de l'armée de Condé, dont la retraite se fit dans le meilleur ordre, malgré des pertes très sensibles. Le jeune duc d'Enghien compara ses hommes à *des dieux*. Cf. *Correspondance* du duc d'Enghien, *Souvenirs* du général d'Ecquevilly, *Journal d'un fourrier de l'armée de Condé*, etc.

(2) C'est dans le hameau de Schwabmünchen, à 3 kilomètres de Hiltefingen, que les blessés reçurent, le 15 août, leur premier pansement. Il en mourut beaucoup.

Quelques jours plus tard, dans une espèce de bourrasque, nos uniformes à la française et notre langage nous causèrent une erreur fatale : quelques régiments de notre cavalerie, masqués par un tourbillon de poussière, se méprirent et, croyant avoir affaire à des républicains, se sabrèrent d'une manière épouvantable. Un officier, nommé M. de Mominil [1], reçut une horrible blessure qui lui partagea presque la figure et lui creva un œil.

Nous nous retirions toujours vers Munich et tous les jours notre arrière-garde était aux prises avec l'avant-garde ennemie; dans une affaire un peu chaude, un maréchal des logis de mon régiment, nommé M. de Garodès (?) fut fait prisonnier : c'était un homme très distingué que l'on regrettait beaucoup. Notre colonel obtint du prince la faveur de le réclamer et d'offrir en échange plusieurs officiers républicains qui étaient parmi nous prisonniers sur parole. Le prince, qui avait connaissance des procédés dont on usait de part et d'autre aux avant-postes, ne mit pas en doute que le général Moreau ne consentît à cet échange.

En conséquence, un officier du régiment, un volontaire, M. du Cheylard [2], et le trompette Louis furent délégués pour aller en parlemen-

(1) Le nom doit être mal orthographié. Peut-être faut-il lire Maumigny ou Maumesnil (?).

(2) Elie du Cheylard de La Fleunie, seigneur de la Salle, ancien capitaine de cavalerie.

taires réclamer M. de Garodès; ils partirent tous les trois pour le quartier général du général Lecourbe [1], qui était celui avec lequel nous avions affaire journellement.

Chemin faisant, aux premiers postes français qu'ils rencontrèrent, le trompette fit plusieurs appels, et ils avancèrent jusqu'à ce qu'on leur criât : « Qui vive! » Il était nuit, et ce ne fut qu'à la lueur des feux de piquets avancés qu'ils se dirigèrent.

Un chef de bataillon s'avança et, ne les reconnaissant pas, leur demanda ce qu'il y avait de nouveau et quels ordres ils lui apportaient. Ces messieurs le firent apercevoir de l'erreur où il était sur leur compte et ajoutèrent qu'ils étaient chargés de la mission de venir au quartier général proposer un échange de prisonniers. Lorsque le commandant sut, à n'en pas douter, quel était le caractère dont étaient revêtus ces messieurs, il eut pour eux les plus grands égards; il leur dit qu'ils devaient avoir grand faim et être désireux de se reposer quelques instants. Ce brave officier s'occupa aussitôt de les faire souper; et, pour cela,

[1] Lecourbe était un tacticien consommé. qui s'était fait connaître à Fleurus en résistant avec trois bataillons contre 10.000 Autrichiens. Ami de Moreau, il se déclara pour lui au moment de sa mise en jugement et fut disgracié. Au moment où Cézac nous le présente, il faisait partie de l'armée de Moreau, qui, après le combat d'Ober-Kam-Lach, s'était mise en marche sur Munich — rejointe cette fois par Férino. C'est vers Munich également que les Condéens opéraient leur retraite.

il fut à tous les feux réclamer à celui-là une cuisse de dinde, à celui-ci une assiette de haricots, à cet autre une tranche de jambon, etc., bref sa quête leur fit faire un fort bon repas.

Après que nos deux parlementaires et le trompette se furent passablement gobergés, ils continuèrent leur route. Le chef de bataillon, tout en les comblant de politesses et d'égards, crut prudent de leur faire bander les yeux, leur donna deux conducteurs pour les mener au quartier général et leur souhaita un bon voyage et une heureuse réussite.

Ces messieurs rencontrèrent sur leur route beaucoup de cavalerie; mais, n'y voyant goutte, ils ne pouvaient comprendre quel était son genre, c'est-à-dire si elle était légère ou si c'étaient de pesants cuirassiers. Le jour commençant à paraître, les soldats étaient extrêmement étonnés de voir passer ces trois militaires à cocarde et à panache blancs. A la moindre réflexion qu'ils hasardaient, leurs officiers leur imposaient impérativement silence en leur ordonnant de se tenir exactement dans les rangs. Nos messieurs arrivèrent ainsi, avec leur escorte, jusqu'au quartier général d'avant-postes du général Lecourbe, qui, ainsi que le chef de bataillon, les reçut avec infiniment de bienveillance. Il leur fit débander les yeux, les engagea à prendre du repos et ensuite les fit mettre à sa table avec son état-major.

Les Français, pendant le repas, s'égayèrent passablement sur le compte des Autrichiens, sur leur tactique, leur lenteur à profiter de leurs succès; ils parlèrent avec volubilité des différentes batailles qui s'étaient livrées et dans lesquelles ils avaient eu constamment de grands avantages. Le général parla aussi des Anglais, dit qu'il abhorrait leur gouvernement et qu'il apprendrait avec plaisir la nouvelle de la paix avec les Allemands, afin de pouvoir faire avec acharnement la guerre à ces messieurs. Il ajouta, avec vivacité et enthousiasme, que le plus beau jour de sa vie était celui où il avait vu, à la bataille d'Ypres, le champ de bataille couvert entièrement d'habits rouges. Il dit aussi que toute l'armée française ferait des feux de joie si elle pouvait se mesurer de nouveau dans une vaste plaine avec ces insulaires, dont toute la jactance résidait dans la force de leur marine, avec laquelle les Français ne pouvaient malheureusement rivaliser en ce moment.

Ce militaire dit également à nos messieurs combien il trouvait pénible que des militaires d'une même nation fussent obligés de se faire la guerre et qu'il espérait que bientôt quelque circonstance les réunirait heureusement pour ne faire qu'un seul et même faisceau contre l'ennemi commun.

« La manœuvre que je fais demain, ajouta-t-il encore en s'adressant à nos envoyés, a pour objet de couper et d'envelopper le corps de Condé en

entier ; si votre brave et respectable prince néglige la précaution de se retirer sur tel point, il est demain notre prisonnier avec tous les braves qu'il commande ! Si je vous fais cette ouverture, Messieurs, continua-t-il, c'est qu'il est impossible que vous puissiez arriver à tèmps pour prévenir votre général. »

Au moment où il achevait cette cruelle confidence, entra un de ses aides de camp qui lui annonça qu'on amenait un colonel, grièvement blessé, appartenant au corps de Condé et nommé le comte de Roquefeuille [1]. Le général et tous ceux qui étaient dans la salle coururent aux croisées pour voir le blessé ; ils aperçurent en effet ce brave militaire, étendu sur une espèce de brancard et présentant sa bourse à l'officier qui le conduisait ; celui-ci eut le procédé de la refuser constamment, tout en continuant de prodiguer les témoignages du même intérêt au colonel auquel le général envoya un de ses coussins, en ordonnant à son conducteur de lui continuer les mêmes soins.

[1] Issu d'une ancienne famille militaire du Rouergue et fils d'un vice-amiral, le comte ou plutôt marquis de Roquefeuille (Innocent-Adrien-Maurice), ancien colonel du Médoc-Infanterie, avait pris du service dans l'armée de Condé, où il commandait un régiment de cavalerie de son nom, qui avait pris part avec éclat à toutes les actions de cette armée. Lui-même était un officier de talent et de grand courage, qualifié par ses contemporains « d'aimable et brillant gentilhomme ». Malgré les soins que lui prodiguèrent les républicains, il mourut à l'hôpital d'Augsbourg, le 30 septembre 1796.

Huit jours plus tard, nous sûmes que le comte de Roquefeuille était mort de ses blessures au quartier général.

Nos deux parlementaires obtinrent du général français l'échange désiré et arrivèrent le surlendemain dans une grande anxiété, à la vérité, au sujet des ouvertures que leur avait faites le général Lecourbe. Le corps de Condé, par une manœuvre hardie, avait évité l'embuscade dans laquelle le général français voulait le faire tomber.

Le général Moreau, marchant toujours de progrès en progrès, forçait l'armée autrichienne à se retirer vers Ratisbonne ; le prince de Condé, réglant constamment ses mouvements sur ceux du comte de La Tour, se retira sur la rive droite de l'Isar près Munich [1]. Le général d'avant-postes français vint établir son quartier dans cette capitale. Ce fut après avoir passé l'Isar que nous eûmes quelque temps de repos : une armistice de six semaines à deux mois fut signée par les généraux des deux armées [2].

Pendant ce temps de calme et de tranquillité, beaucoup de militaires, de nos différents corps,

[1] Les Condéens y arrivèrent le 25 août. Le comte de Puymaigre nous les représente cantonnés « dans une grande plaine stérile et dépourvus de tout abri contre la chaude température de l'été »... mais acceptant gaiement leur nouvelle position. Il est à remarquer d'ailleurs que Cézac se plaint rarement des misères de cette campagne de l'armée de Condé, qui fut des plus pénibles.

[2] Elle commença le 9 septembre.

obtinrent la permission d'aller à Munich pour aviser au moyen de correspondre avec leurs familles et d'en recevoir, s'il était possible, quelques secours : je prétextais une semblable affaire pour obtenir d'aller voir cette ville.

Le jour où je me rendis à Munich, avec quelques-uns de mes frères d'armes, nous apprîmes que le même soir un bal militaire y devait avoir lieu. Tous les officiers français que nous rencontrâmes nous sollicitant beaucoup d'y venir, nous ne crûmes pas devoir nous refuser à leurs pressantes politesses ; nous y allâmes donc une vingtaine ; quelques officiers supérieurs nous présentèrent; aussi fûmes-nous, à notre entrée, entourés d'une foule qui nous accabla de prévenances et d'attentions au point de nous obliger à prendre du punch et d'autres rafraîchissements.

Rien n'était plus plaisant pour les Bavarois que de voir des Français se faisant la guerre, se trouvant réunis dans un bal, boire, trinquer ensemble et paraissant s'entretenir dans la plus grande intimité ; nos chapeaux à cocarde et à panache blancs étaient confondus sur les tables avec ceux des officiers républicains qui les portaient tricolores. On dansa toute la nuit et, dans chaque contredanse, on voyait figurer des Français servant sous deux bannières !

A dater de cette époque et de celle du combat d'Ober-Kam-Lach, il n'exista plus entre nous et

les républicains cette haine implacable et cette fureur qui avaient été la cause de tant de maux [1]. A l'intérieur de la mère-patrie également, tout permettait d'espérer moins d'exaspération dans les esprits et un rapprochement de tous les partis.

Quoiqu'il ne fût pas trop permis de communiquer avec l'armée ennemie, il me prit un jour fantaisie de me baigner dans l'Isar ; comme cette rivière n'est pas large et qu'elle séparait les deux armées, nous pouvions causer librement d'un bord à l'autre. Un groupe de soldats s'approchant de la rive, je leur demandai si parmi eux il n'y avait pas quelque Périgourdin ; ils me répondirent qu'ils l'étaient tous.

Après que je leur eus dit que j'étais moi-même originaire de Sarlat, cinq ou six qui étaient précisément de cette ville, me conjurèrent de passer de leur côté, me donnant leur parole d'honneur que, quand même l'armistice serait rompu, je n'aurais absolument rien à craindre d'eux.

Comme on peut généralement s'en rapporter à la parole d'honneur d'un militaire français, je ne fis aucune difficulté de me jeter à la nage et d'aller aborder sur l'autre rive. Aussitôt que j'y fus arrivé, mes compatriotes s'empressèrent de me porter un ample manteau, me comblèrent d'amitiés et de toutes sortes de prévenances ; je reconnus

(1) Puymaigre, dans ses *Souvenirs*, s'étend beaucoup sur cette cordialité entre Français ennemis.

parmi eux quelques Sarlatais, tels que Lestreurs-Campagnac, dont le père, étant bottier, servait notre maison; puis Vacquier, Février, Baynac, Chanterac, tous bourgeois ou artisans de cette ville.

Le nommé Campagnac voulut absolument me faire accepter une bouteille de vin et un petit pain qu'il attacha lui-même à mon col. Je pris congé de ces bons enfants au bout d'une demi-heure; ils me souhaitèrent une bonne santé et ajoutèrent qu'ils désiraient de bon cœur qu'une heureuse circonstance nous vît bientôt tous réunis dans notre ville natale.

Le soldat français a été généralement et entièrement étranger aux horreurs qui se commettaient dans sa patrie; il en était quelquefois même si indigné qu'il le manifestait hautement. Il ne connaissait que son devoir, qui était de se battre avec intrépidité et courage pour la gloire et la prospérité de son pays.

Aucune apparence de paix ne paraissant être le résultat de cette trêve, les Autrichiens, trouvant sans doute avantageux de la rompre, prirent bientôt l'offensive avec des forces considérables, repassèrent l'Isar et auraient dû, par leur nombre, écraser l'armée du général Moreau.

Mais ce grand capitaine, s'embarrassant fort peu de ces nombreuses phalanges, exécuta cette si brillante et savante retraite qui sera toujours

citée dans le nombre de ses plus hauts faits d'armes (1). Il n'exposait ses soldats que lorsque la nécessité ou la certitude de vaincre lui en faisait une loi ; aussi était-il leur idole et le considéraient-ils comme un père et un sauveur. Dans l'attaque, comme dans la retraite, les troupes qu'il conduisait étaient constamment en sécurité ; elles montraient à un pareil chef une confiance sans bornes. Cet habile et grand homme fit cette fameuse retraite en battant seulement son ennemi quand celui-ci l'approchait de trop près : il perdit très peu de monde et ramena son armée sur les bords du Rhin, avec toute son artillerie, tout son matériel, aussi fraîche, aussi bien tenue que si elle sortait de prendre ses quartiers d'hiver.

(1) Le 13 septembre, Moreau ayant appris la retraite de Jourdan sur le Lahn craignit que les Autrichiens ne lui fermassent le passage du Necker et résolut de remonter la vallée du Danube pour rejoindre directement celle du Rhin. Malgré ses forces alors considérables, La Tour n'osa pas l'attaquer de front, et Moreau, avec un admirable sang-froid, opéra sa retraite justement vantée ici par l'auteur.

CHAPITRE IX

OCTOBRE 1796-JANVIER 1800

L'armée de Condé cantonne sur les bords du Rhin. — Le duc d'Enghien et le duc de Berry. — Bals au camp. — A la solde de la Russie. — Embarquement sur le Danube. — Arrivée en Pologne — Les habitants. — Leurs mœurs. — Le général de Colloredo. — Les Cosaques, la peste et les loups. — Dureté des Russes à l'égard des Polonais. — Les jeunes filles polonaises reçoivent l'ordre de couper leurs cheveux. — Bruits de guerre entre la Russie et la France. — Les chevaux sauvages. — Les Condéens au feu. — M. de Molesnes. — Colère du duc de Berry contre l'auteur qui porte son schako à la « sacrée mon âme ». — Les Condéens suivent Souwarow jusqu'aux frontières de Suisse et d'Italie. — Campagne de Souwarow. Traversée du Saint-Gothard. — Gortschakow. — Départ de Souwarow pour la Russie.

Notre marche en avant, depuis l'Isar jusqu'au grand fleuve, n'eut rien de bien remarquable ; le duc d'Enghien, commandant de nos troupes légères, étant toujours à l'avant-garde, se trouvait souvent aux prises avec l'arrière-garde du général Lecourbe. Il n'était pas permis au très jeune duc de Berry de se trop aventurer, ce qui le mettait d'une humeur diabolique contre le vieux prince et le faisait murmurer hautement.

Lorsque nous faisions quelques prisonniers de marque, les deux jeunes princes rivalisaient pour eux de bonté et de bienveillance, et je suis per-

suadé que si eux-mêmes eussent été pris à cette époque, les républicains les auraient relâchés, dans la crainte qu'il ne leur arrivât quelque funeste événement en France.

Nous nous reposâmes quelque temps sur les bords du Rhin (1), où notre armée eut un camp extrêmement élégant, grâce au goût qui avait présidé à son alignement. La largeur du fleuve, rendant toute surprise presque impossible, chacun se livra de son côté aux douceurs du repos et des plaisirs ; le peuple venait nous voir de tous côtés, et le devant de notre camp était comme un marché, ce qui rendait nos subsistances extrêmement faciles et abondantes.

Les jeunes princes donnaient des parties de barre, étant eux-mêmes au nombre des acteurs ; le duc d'Enghien, qui courait comme un cerf, délivrait souvent les prisonniers ; un gentilhomme des chevaliers de la Couronne courait un jour après le duc de Berry; en voulant le saisir, un bouton de son habit lui resta dans la main. Aussitôt la partie finie, le chevalier s'empressa de rapporter le bouton de Son Altesse Royale en lui faisant ses excuses. Le jeune prince rit beaucoup et lui répondit... (2).

(1) L'armée de Condé suivit la retraite de Moreau jusqu'au Rhin. Elle cantonna à Mulheïm pendant l'hiver 1796-1797. Au mois de mai, elle reçut du général La Tour l'ordre d'aller cantonner sur les bords du lac de Constance où elle goûta quelque repos.

(2) Ici se place une plaisanterie de corps de garde.

Il y avait parfois au camp des bals fort brillants. L'honnêteté et la politesse qui régnaient parmi nous inspiraient la plus grande confiance aux femmes du voisinage, parmi lesquelles il s'en trouvait de la plus grande distinction. On arrangeait un carré de planches parfaitement bien jointées et unies où on pouvait danser à la fois vingt contredanses; mais la valse et la hongroise étaient alors les danses les plus à la mode.

Le duc d'Enghien, plein de gentillesse et toujours en uniforme des hussards de Mirabeau, dansait avec une grâce merveilleuse; il était prôné et fêté par le sexe aimable, et son amabilité et son rang faisaient qu'il ne rencontrait jamais de cruelles!

Quoique nous fissions partie de l'armée autrichienne, nous touchions nos subsides du gouvernement anglais; mais ce dernier, nous ayant depuis longtemps sur les bras, parut prendre la résolution de nous abandonner à notre malheureux sort.

L'empereur Paul Ier, ayant connaissance de cet abandon, voulut bien nous offrir un asile dans ses nombreux États (1). La Volhynie, grande province de Pologne, fut désignée pour notre retraite

(1) M. d'Alopeus, ministre de Russie en Saxe, apporta cette proposition du tzar au prince de Condé à Überlingen, près Constance, au mois de juillet 1797.

et notre établissement ; en conséquence, nous partîmes quelques jours après pour notre nouvelle destination. Malgré la reconnaissance bien sentie que nous éprouvâmes pour l'offre flatteuse et généreuse du puissant monarque de Russie, nous ne nous éloignâmes pas de notre patrie sans éprouver un serrement de cœur et le plus mortel chagrin ; il nous semblait faire à la France un éternel adieu, d'autant plus que l'on parlait de former de nous une colonie dans quelque partie inculte de la Russie où l'on nous donnerait des terres à travailler.

Pour faciliter notre marche lointaine, on nous fit embarquer sur le Danube jusqu'aux environs de Vienne (1) : à cet effet, on construisit une quinzaine de radeaux assez grands pour contenir chacun un régiment. Notre petite armée entra dans ces machines de transport, à l'endroit où le fleuve se trouvait le plus à notre portée. Chaque radeau devait être d'une forme fort longue et assez basse pour pouvoir passer sous les arches du pont de Ratisbonne ; comme dans la marche ils étaient à trois ou quatre cents pas d'intervalle,

(1) Ce fut une des trois colonnes de l'armée de Condé, divisée le 4 octobre, qui partit par ce moyen sous les ordres du duc d'Enghien et s'embarqua le 21 sur le Danube à Kunderkingen. Elle comprenait 902 hommes. La brigade française Dauphin, Etienne de Damas, les chevaliers de la couronne et Noinville (Bittard des Portes, *Armée de Condé*). Pour le détail de ce voyage, cf. Ecquevilly, *les Campagnes du corps de Condé* (Paris, 1818).

cela faisait sur le fleuve une colonne interminable et présentait l'aspect le plus curieux et le plus singulier. Étant bien aise de voir Ratisbonne célèbre par les diètes qui s'y étaient tenues, j'obtins, sous le prétexte d'acheter une chose indispensable, la permission de m'y rendre la veille du jour où les troupes devaient filer sous son pont; quelques-uns de mes camarades m'y suivirent et vinrent aussi y coucher.

Le lendemain, la population considérable de cette ville fut rendue sur les quais avant l'heure où la flotte de notre petite armée devait passer; je m'y rendis aussi avec mes camarades. A la vue du premier radeau, la foule commença des acclamations; chaque régiment qui défilait faisait entendre alternativement ses tambours et sa musique. Lorsque celui des grenadiers de Bourbon arriva au pont, les pilotes qui guidaient cette longue machine, enivrés sans doute par l'harmonie de l'excellente musique qu'ils entendaient, firent si mal leur métier et le courant les emporta d'une manière si rapide que l'embarcation vint frapper contre l'angle d'une des arches et fut partagée en deux; la secousse qu'occasionna ce choc fit perdre un instant l'équilibre aux grenadiers, mais ils se remirent aussitôt en rang au cri de : « Vive le roi ! » et la musique ne cessa de faire entendre l'air chéri du roi Henri, quoique le régiment fût séparé en deux. La foule qui couvrait le pont et les

quais répondit aux cris de « Vive le roi » par les plus fortes et les plus touchantes acclamations. Le Danube coulant lentement, le passage de tous ces radeaux dura depuis neuf heures jusqu'à midi ; le soir, mes camarades et moi, allâmes rejoindre nos corps respectifs.

Nous continuâmes toujours notre navigation jusqu'auprès de Vienne et, le lendemain de notre débarquement, nous nous dirigeâmes vers les grandes provinces de la Moravie, la Silésie et enfin la Pologne autrichienne (1). En passant non loin de Cracovie, j'obtins la permission, ainsi que beaucoup de militaires de l'armée, d'aller voir cette capitale.

La Pologne a été si souvent en fermentation (sa couronne étant élective) que j'étais curieux de voir un peuple qui a de l'analogie et de l'assimilation avec nous.

Il y avait des siècles qu'on n'avait vu des Français dans ce pays, aussi y fûmes-nous reçus avec infiniment de politesse et d'urbanité. Le général comte de Colloredo (2), qui commandait alors dans

(1) Le voyage avait duré trois mois. On traversa la frontière de Pologne en janvier 1798 « par une journée brumeuse et un grand froid », écrit le comte de Puymaigre. Cet auteur est à consulter pour compléter le récit de Cézac sur le séjour en Pologne, ainsi que Corbehem et Contades dans *Emigrés et Chouans*. Ils vantent beaucoup l'hospitalité de la noblesse polonaise.

(2) Jérôme de Colloredo-Mansfeld (1775-1822) fit avec bravoure plusieurs campagnes contre les Français, tint tête en Italie à Masséna et contribua à la victoire de Culm remportée par les Autrichiens sur Vandamme, en 1813.

cette place, fit l'honneur à quelques-uns de nous de les engager à sa table ; ils furent tous très contents de ses attentions et de son extrême bienveillance. Il en fit placer plusieurs au spectacle dans sa loge ; parmi ceux-ci était le chevalier de Sédage (que je connaissais beaucoup), lieutenant de dragons de Fargues [1] ; il était fort joli homme et avait un tel éclat dans son uniforme rouge que toutes les belles avaient leurs lorgnettes dirigées du côté de sa loge.

Etant au parterre, j'étais dans le plus grand étonnement d'entendre pendant les entr'actes MM. les Polonais parler notre langue avec beaucoup d'usage et de pureté ; ils avaient même des tournures à la française ; parmi mes plus proches voisins était un chevalier de Malte qui causait avec un officier du régiment des dragons de Berry, portant la même décoration. Je demandai à un de ceux qui s'énonçait si bien dans notre langue s'il était de notre nation ; il me répondit « qu'il était de Cracovie, mais qu'il avait fait ses études dans la capitale de la France ; au reste, ajouta-t-il, vous pourrez entendre beaucoup de mes compatriotes parlant le français tout aussi bien que moi ; cela vient de l'éducation que l'on

[1] Sans doute s'agit-il ici de Pierre François de Sédage chevalier de Malte par bref de 1796. Ce qui fortifie cette hypothèse c'est que les dragons de Fargues avaient été levés aux frais de l'ordre de Malte.

donne aux classes nobles en Pologne, et plus encore en Russie, où l'on oblige les enfants presque à la mamelle à s'énoncer dans la langue de votre charmant et délicieux pays. »

Les femmes sont généralement belles en Pologne, mais extrêmement libres et prévenantes; beaucoup nous traitaient avec les mêmes bontés que les aimables citadins, en sorte que nous quittâmes cette ancienne capitale très contents de l'accueil que nous avait fait sa nombreuse population. Nous dépassâmes la permission qu'on nous avait donnée, ce qui valut les arrêts à quelques-uns; mais, cette punition eût-elle été prolongée de huit jours, je n'en aurais pas été moins content de mon voyage.

Nous marchions toujours à petites journées; comme le peuple est serf et fort pauvre en Pologne, nous logions généralement tous les soirs dans de misérables huttes, couvertes de chaume, entièrement enfumées et ne comprenant qu'une seule pièce.

Dans ces tristes réduits, vivaient pêle-mêle des vaches, des porcs et même des lapins domestiques qui venaient gratter le chétif grabat sur lequel nous étions étendus, aussi nous tardait-il infiniment de quitter ces tristes contrées.

La partie de la Pologne russe où nous paraissions devoir nous fixer était séparée par la rivière du Bug de celle dépendant de l'empire

d'Allemagne ; nous arrivâmes dans ce pays extrêmement boisé et couvert d'étangs et de lacs, après une marche longue et pénible.

La noblesse de ce pays souffrait impatiemment sous le joug du gouvernement russe ; elle aurait désiré conserver son indépendance, sa religion, et nommer un roi de son choix ; mais, depuis quelque temps, son pays, étant sous la domination des Moscovites, avait perdu de son énergie primitive et le peuple semblait s'être accoutumé aux chaînes qu'on lui avait imposées.

A notre arrivée, cette noblesse, de la même religion que la nôtre, pensa que nous partagerions son opinion et son indignation contre celui qu'elle regardait comme son oppresseur ; en conséquence, pendant un certain temps, nous fûmes extrêmement fêtés et bien reçus dans les châteaux ; nous étions de tous les festins, de toutes les parties de plaisir ; mais, lorsque les nobles polonais eurent connaissance des sentiments dont nous étions pénétrés pour Paul Ier, pour celui qui nous donnait un asile dans ses États et pour lequel nous aurions combattu s'il avait voulu employer nos bras, ils virent, un peu tard à la vérité, qu'ils ne devaient pas compter sur nous pour entrer dans leurs projets d'indépendance ; ils cessèrent alors cet accueil flatteur et prévenant qu'ils nous avaient témoigné en principe et finirent par ne plus nous voir que de loin en loin ;

à peine même osèrent-ils causer et surtout politiquer avec nous [1].

Bien qu'éloignés de notre pays, nous passions assez bien notre temps; il était partagé entre la chasse, la pêche, le jeu et autres parties fines; nous faisions une très bonne chère, la volaille, les œufs, et toutes sortes de comestibles étant à vil prix.

Un animal qui était extrêmement répandu et faisait beaucoup de ravages dans la Pologne russe était le loup. Ces bêtes voraces suivaient ordinairement par bandes, à une certaine distance, les voitures et les traîneaux. Le froid et les mauvais chemins finissaient par abattre quelques chevaux et obligeaient le conducteur à les abandonner sur la route, où ils servaient de proie à la voracité des loups.

Des bruits de peste ayant circulé dans le pays, cette terrible et contagieuse maladie étant même parvenue dans la Pologne autrichienne, le gouvernement russe envoya aussitôt un corps de Cosaques pour interrompre sur les bords du Bug toute communication entre les deux rives ; il

[1] Certains grands seigneurs polonais continuèrent à se montrer très bienveillants pour les Français (cf. Puymaigre), mais rares étaient les cantonnements situés près de leurs châteaux. La plupart des Condéens vécurent d'une manière morne et misérable dans des chaumières (cf. plus loin) ou dans des cantonnements éparpillés, sous la surveillance jalouse et brutale des Russes (cf. Bittard des Portes, *Armée de Condé*). Mais, avec sa belle humeur habituelle, Cézac ne se plaint point de cet état de choses.

avait même requis quelques paysans pour faire également ce service, sous la direction des soldats moscovites. Lorsque ces malheureux dormaient à leur poste, ce qui leur arrivait souvent, les sous-officiers les réveillaient à grands coups de knout ou de bâton. Étant un jour de service avec MM. les Cosaques pour ce même objet, nous entendîmes un paysan jeter les hauts cris ; pensant que quelque officier de Cosaques, faisant sa ronde, lui infligeait la punition russe pour l'avoir trouvé endormi, nous ne nous en mîmes pas autrement en peine ; mais, lorsque le poste fut pour relever ce malheureux factionnaire, les Cosaques le trouvèrent couché sur le ventre, presque sans vie, ayant les f... entièrement dévorées par les loups ; il était inondé de sang et respirait à peine ; nous l'emportâmes dans cet état sur une espèce de brancard fait à la hâte avec des branches d'arbres ; mais, aussitôt que nous l'eûmes déposé dans la première maison d'un village, pas loin de là, il expira en poussant des cris affreux.

Il n'était pas rare — le peuple de Pologne aimant beaucoup boire — de voir des malheureux qui se retiraient la nuit ivres d'eau-de-vie et s'endormaient dans les chemins, retrouvés le lendemain entièrement dévorés et réduits à l'état de squelettes.

Le peuple polonais est bon, doux, affable ; mais il est trop abruti et sa civilisation est trop reculée

pour qu'il puisse jamais secouer son joug ; d'ailleurs le gouvernement russe, ne lui laissant en jouissance que ce qu'il lui faut strictement pour vivre, lui ôte, par ce dénuement, tout espèce de moyen de conquérir sa liberté.

Les Juifs font exclusivement dans ce pays tous les genres de commerce que leur industrie a su inventer : ils tiennent les auberges et logent les voyageurs qui, du reste, sont fort mal dans leurs maussades et puantes baraques ; aussi les riches Polonais ont-ils la précaution de porter avec eux leurs lits, leur batterie de cuisine et toutes les provisions qui pourraient leur être nécessaires en route.

La maison où j'ai logé longtemps, située dans un village du bailliage de l'Ucko [1], avait pour habitants des gens extrêmement pauvres et misérables ; ils couchaient tous ensemble sur un mauvais grabat placé au-dessus de leur four dont la voûte était toujours chaude ; il était vraiment pitoyable de voir tous ces malheureux : père, mère, frères, sœurs, dormir et ronfler ainsi amoncelés les uns sur les autres !

Il passa un jour, dans notre village, plusieurs

(1) Lutzko. Arrivée en Pologne dans les premiers jours d'avril 1797, l'armée de Condé fut organisée en division séparée dans l'armée russe. La légion de Damas, dont l'auteur faisait partie, fut comprise dans le *régiment des dragons d'Enghien* (chef : duc d'Enghien) cantonné à Lutzko. La totalité de l'ancienne armée de Condé forma quatre régiments (6.000 hommes).

Cosaques et un officier; ils avaient ordre de faire tuer tous les chiens noirs et de faire couper les cheveux à toutes les femmes qui les avaient longs et de la même couleur, pour confectionner avec cela des bonnets ou des schakos pour quelque régiment de hussards. Cet ordre absolu causa le plus grand émoi dans notre village. La fille de mes hôtes, assez gentille d'ailleurs, vint toute éplorée me supplier de lui accorder ma protection pour lui conserver sa chevelure.

Je ne pus obtenir cette faveur qu'en faisant une douloureuse saignée à ma bourse; mais enfin, à mon grand contentement, j'eus le plaisir de voir ma jeune hôtesse sauter de joie en m'embrassant et me remerciant avec effusion du service éminent que je lui avais rendu; dans la suite, j'eus lieu de me féliciter du sacrifice que j'avais fait pour cette intéressante créature.

Il y avait déjà un an que nous étions en Pologne, et tout annonçait que nous y demeurerions longtemps, quand tout à coup des bruits de guerre se font entendre entre la Russie et la France; la plus grande activité, le plus grand mouvement présagent bientôt le commencement des hostilités entre ce deux grandes puissances. L'empereur Paul Ier, sollicité par nos Princes, voulut bien nous permettre de contribuer au succès de ses armes et ordonna que nous fussions de nouveau organisés

et placés sur les statuts des règlements de ses troupes [1].

En conséquence, on mit à la hâte tout en œuvre pour que notre équipement fût terminé dans le plus bref délai ; on forma plusieurs corps tant de cavalerie que d'infanterie ; je fis partie de celui des dragons nobles de Berry ; le duc de ce nom le commandait en personne.

On nous amena du fond de la Russie des remontes de chevaux sauvages, presque tous de la race tartare, excellente espèce offrant les plus grandes ressources. Quand ces animaux furent arrivés conduits par des Kalmouks, peuple aussi sauvage que les chevaux, ils avaient le poil extrêmement long et étaient d'une maigreur extraordinaire ; on les conduisait en troupeau comme des moutons et on leur distribuait, dans les champs où on faisait halte, des tas de foin de distance en distance.

Ces chevaux étaient véritablement terribles, et plusieur d'entre nous faillirent être tués pendant le dressage de ces animaux sauvages qu'on prenait au lazzo [2].

(1) La deuxième coalition préparait une seconde invasion de la France, à laquelle le Directoire répondit par une déclaration de guerre, le 12 mars 1799. En Italie, les Autrichiens avec Kray combattent les Français sous les ordres de Schérer. Entre le Danube et le lac de Constance, Jourdan est attaqué par l'archiduc Charles. La Russie entre dans la coalition. Souwarow va partir avec les troupes russes en avril. Les Condéens font partie de son armée.

(2) Cf. l'appréciation du duc d'Enghien sur ces chevaux dans Velschinger, *op. cit.*

Nous étions pendant nos dernières campagnes sept ou huit de la même province qui logions toujours ensemble : M. de Molesnes de la Bastide, un ancien garde de corps aussi brave que loyal [1], était notre doyen; il avait le talent, par son extrême bonté et sa persuasion, de tempérer dans bien des occasions la fougue et la vivacité de nos caractères ; il était notre oracle et le médiateur de tous nos différends.

Le désœuvrement nous faisait jouer et, lorsque chacun de nous avait mis à la masse ce qu'il fallait pour notre ordinaire, nous allions au tripot exposer le reste de nos appointements. Le père Molesnes faisait comme nous dans ces occasions-là et se retirait ordinairement l'oreille basse.

Je me souviens d'une fois, entre cent autres, où notre société voulut tenter la fortune ; je fus le premier expédié et je me retirais dans mon logement, extrêmement navré et sans un sol. Assis tristement devant ma porte, je faisais de sérieuses réflexions sur les vicissitudes humaines ; je vis successivement arriver mes camarades avec des mines aussi pétrifiées que la mienne. « Cependant, dirent-ils, ce vieux barbon tient toujours ; il est homme à regagner tout ce que nous avons perdu ! »

[1] M. de Molesnes ou Molènes appartenait à une ancienne famille originaire de Daglon, encore représentée de nos jours. Un Molènes s'est distingué pendant la guerre de Crimée, sur laquelle il a laissé d'intéressants souvenirs.

Au bout d'une heure, qui nous parut un siècle, nous vîmes arriver notre doyen avec une mine fort déconfite ; son air triste, sa singulière physionomie, contrastant si étrangement avec l'air jovial qui lui était habituel, nous firent partir par des éclats de rire que nous ne pûmes contenir, malgré notre extrême pénurie.

Lorsque le père Molesnes (que nous appellions la vieille vedette) fut arrivé tout près de nous, sa figure se dérida ; il prit un air rayonnant, allongea ses coudes, comme pour nous couvrir de ses ailes, en imitant le gloussement de la poule qui appelle ses petits et nous dit enfin : « Je suis trop heureux d'ajouter à votre brillante gaieté par une bonne nouvelle, j'ai écrasé tous les joueurs, j'ai de l'argent dans toutes mes poches, mes enfants ; en un mot, j'ai regagné au delà de ce que vous aviez perdu ! »

Notre bonheur ne peut se rendre, nous sautâmes au col de cet excellent ami et le portâmes en triomphe dans la maison aux cris de « Vive le Roi ! »

Ce trait de bonté de la part d'un si loyal et brave camarade doit faire comprendre à ceux qui daigneront me lire que l'honneur, l'amitié, la reconnaissance, quel que soit le degré d'infortune dans lequel l'homme puisse tomber, seront toujours le prestige d'une âme sensible. Un éloignement de 6 à 700 lieues de notre patrie ne faisait, s'il était possible, que raviver les liens d'amitié qui nous

unissaient, et cela nous donnait plus de courage pour supporter nos maux et les désagréments d'un long et pénible exil.

Dans quelque climat que vivent les Français, ils laisseront toujours paraître leur caractère national au grand jour avec ses qualités et ses défauts.

. . . .

Revenons à notre armée et à son itinéraire : elle se mit en mouvement au commencement du mois de mai ; elle faisait une très petite partie de celle des Russes commandée par le feld-maréchal de Souvarow (1). Nous fûmes passés en revue par un général moscovite en sous-ordre, et nous nous acheminâmes, après avoir repassé le Bug (2), à journées d'étapes vers l'Allemagne ; nous traversâmes de nouveau la Pologne autrichienne et le royaume de Bohême. Nous séjournâmes deux jours dans sa capitale.

Nous étions à la fin du mois de mai et il faisait une chaleur étonnante pour la saison ; le duc de Berry, qui nous commandait, nous avait défendu

(1) Le célèbre Souwarow était alors âgé de soixante-dix ans.

(2) La colonne commandée par le duc d'Enghien dont Cézac faisait partie, traversa le Bug, le 6 juillet. Les émigrés ne cachaient pas la joie qu'ils éprouvaient à quitter les plaines et les forêts lointaines de la Pologne. Dans ses *Gentilshommes poètes de l'armée de Condé*, M. de Contades parle cependant des regrets que firent éprouver à certains émigrés

Les forêts de la Volhynie,
Le sourire fin et les yeux agaçants
De ces pastourelles jolies
Qui firent faire des folies
A tant de chevaliers errants...

de porter nos chapeaux comme on disait alors : « à la sacrée mon âme », disant que, coiffés ainsi, il ne nous manquait plus que la *Carmagnole ;* mais, l'ardeur du soleil nous faisait quelquefois en route transgresser son ordonnance ; dès que nous apercevions Son Altesse, nous remettions nos chapeaux comme ils devaient être.

Me trouvant un jour avoir placé mon chapeau la corne en avant, je vois soudain le duc de Berry arrivant au galop à la tête de la colonne. Le mouvement que je fis pour remettre mon chapeau à l'unisson de ceux de mes camarades fut remarqué du prince. Voyant que j'avais enfreint ses ordres, il vint à moi comme un furieux et, m'appelant par mon nom, m'ordonna les arrêts de rigueur pendant huit jours, puis me fit passer à l'avant-garde pour être logé au corps de garde en arrivant à Prague. Mais en route, le prince, après m'avoir fait la morale, me releva cependant des arrêts.

Nous arrivâmes enfin, après un long et pénible voyage, vers la frontière de la Suisse où se trouvait en grande partie l'armée française.

Les hostilités ne tardèrent pas à recommencer avec une nouvelle fureur ; le général Souvarow gagna plusieurs batailles en Italie et fut presque toujours vainqueur tant qu'il combattit dans ce beau pays ; mais, le nombre de ses succès ayant, dit-on, inspiré de la jalousie au cabinet de Vienne,

ce dernier, cherchant à éclipser la gloire des principaux généraux russes, imagina un nouveau plan de campagne auquel la cour de Russie voulut bien accéder : le généralissime russe fut chargé de débusquer l'armée républicaine des gorges de la Suisse et d'ajouter, s'il était possible, par d'heureux triomphes, de nouveaux lauriers à ses fastes militaires.

Ce grand capitaine allégua à plusieurs reprises que les Russes, toujours vainqueurs dans des pays découverts par l'excellence de leurs manœuvres, ne se battraient pas de même dans les hautes montagnes couvertes de glaces et de neiges éternelles et qu'il était même convaincu que ces rochers affreux seraient un obstacle insurmontable à la marche, toujours victorieuse jusque-là, de ses braves et fidèles soldats. Néanmoins, pour donner le premier l'exemple de la discipline de laquelle un bon militaire ne doit jamais s'écarter, il se concerta avec le général Korsakow (1) afin de remplir de son mieux la tâche importante et difficile qu'on lui avait confiée.

Quand il commença son mouvement vers la Suisse et qu'il fallut gravir les rochers escarpés et

(1) Alex. Korsakow, Korsakoff ou Gortschakow, né en 1764, servit sous son oncle Souwarow en Turquie, en Pologne et dans la campagne de 1799. En 1807, il fut gouverneur militaire de Viborg, et commanda un corps d'armée à la tête duquel il battit Lannes. En 1813, il fut nommé ministre de la Guerre. Il mourut en 1825.

blanchâtres du mont Saint-Gothard, les troupes russes, découragées par ces affreux obstacles, refusèrent absolument de marcher.

Peu accoutumé à une résistance de cette nature, le vieux général fit creuser une fosse et, s'y précipitant, dit à ses soldats, avec l'accent de la colère et de l'indignation, ces paroles connues de l'Europe entière : « Couvrez-moi d'un peu de terre, abandonnez votre vieux général, car je ne suis plus votre père et je n'ai plus qu'à mourir ! »

Les Russes furent si touchés, si pénétrés des paroles de leur illustre chef qu'ils retrouvèrent toute leur force, toute leur énergie ; et le mont Saint-Gothard fut escaladé à la hâte et avec un succès des plus heureux !

Le général Masséna, voulant déjouer les hardis projets du maréchal Souvarow, exécuta des manœuvres en conséquence, envoya une forte colonne et se porta lui-même en personne contre le prince Korsakow qui, grâce à une marche prompte et accélérée, était au moment de faire sa jonction avec le généralissime.

La diligence du général français et sa forte position empêchèrent cette réunion. Masséna arriva à temps pour battre Korsakow qui couvrait Zurich et remporter sur lui une victoire complète. Une boucherie des plus affreuses et l'entrée des Français dans ce chef-lieu de canton furent les résultats de cette si sanglante journée.

Malgré ce fâcheux échec, malgré l'impossibilité d'y porter remède, le vieux maréchal ne se découragea pas; il tâcha, en franchissant de nouvelles montagnes, de joindre Masséna et de se mesurer avec lui afin de réparer, s'il était possible, les pertes que ce vainqueur avait fait éprouver au prince Korsakow.

Souvarow eut d'abord des succès; mais, insensiblement écrasé par le nombre, il fut obligé de se replier et d'exécuter une manœuvre savante pour se soustraire à un ennemi dont les forces étaient triples des siennes et dont la victoire de Zurich avait doublé le courage. Le vieux brave exécuta alors sa retraite sur Constance pour rafraîchir son armée et la laisser reposer.

Il y eut encore jusqu'au 10 octobre divers combats qui se livrèrent entre les Français et les debris des divisions russes. Le corps de Condé, qui n'était qu'un tronçon de celles-ci, trouva l'occasion de se mesurer maintes fois et toujours avec la bravoure qui l'a constamment distingué.

Le 16 octobre, Souvarow, ayant cessé de vaincre et ayant acquis la certitude qu'une intrigue du cabinet de Vienne avait voulu le sacrifier et ternir sa gloire et celle des armées de l'empereur, son maître, refusa d'agir sans de nouveaux ordres du czar; il les attendit dans la position qu'il occupait. Ces ordres ne tardèrent pas à arriver, avec des marques de la plus grande distinc-

tion pour le maréchal, ainsi que pour une partie des officiers supérieurs de son armée [1].

Alors Souvarow passa une revue afin de vérifier les pertes qu'il avait essuyées et fit prendre aussitôt à ses braves troupes, et cela pour leur plus grand contentement, la route de leur chère Moscovie!

[1] Il convient de résumer brièvement ici les opérations militaires auxquelles l'auteur fait allusion dans les pages qui précèdent. Masséna, arrivé en Suisse, ramena, au printemps de 1799, la victoire sous nos drapeaux et préserva la France de l'invasion. Secondé par le général Lecourbe, qui était fort habile dans la guerre des montagnes, il avait tenu tête aux Autrichiens commandés par Bellegarde et avait poussé jusqu'à Feldkirch. Mais, après la défaite de Jourdan à Stokach, l'archiduc Charles et Korsakoff rejoignirent Bellegarde avec leurs forces rendues disponibles. Masséna réussit pourtant à se maintenir auprès de Zurich. Heureusement pour la France, les généraux russes et les généraux autrichiens se séparèrent. L'armée autrichienne (toujours commandée par Bellegarde) descendit en Italie, celle de l'archiduc Charles se dirigea du côté du Rhin, Korsakoff demeura seul en Suisse où Souvarow reçut l'ordre de le rejoindre. Masséna saisit alors le moment où les Autrichiens sont partis et où les deux généraux russes n'ont pas encore fait leur jonction. Il fond sur Korsakoff et l'écrase à la bataille de Zurich (septembre 1790). Pendant ce temps Souwarow, harcelé par Lecourbe dans sa marche à travers les montagnes, finit par perdre successivement 10.000 hommes sur les 18.000 qu'il avait avec lui. Souwarow accusa l'Autriche de trahison et décida le tzar à se détacher de la coalition.

CHAPITRE X

JANVIER 1800-MAI 1801

L'armée de Condé à la solde de l'Angleterre passe en Italie. — Séjour à Udine. — Les Condéens dissipent la mauvaise renommée qui les a devancés dans le pays. — Mmes Georgi et Gassy. — Procédés délicats des Italiens à l'égard des émigrés. — Le théâtre, le café, la musique. — Incident au théâtre d'Udine. — Départ pour la Carinthie. — Séjour à Gratz. — L'oisiveté rend les Condéens susceptibles et ombrageux. — Deux duels. — Le duc de Berry. — Coiffures à la Titus. — Le cheval de l'auteur met en danger le duc de Berry. — Caractère du Prince. — Péril couru par M. de Curières. — Il tient tête à une troupe de paysans. — Paix de Lunéville. — Licenciement de l'armée de Condé. — Cantonnement à Windich-Feistritz.

L'année 1800 se passa pour ainsi dire en pourparlers et en tenue de congrès; tout faisait prévoir que la lassitude des cabinets de Vienne et de Paris, jointe à l'abandon des Russes, amènerait la fin d'une guerre de laquelle toute l'Europe était lasse (1).

(1) « Dans les premiers jours de mars 1800, le corps se met en route pour Lemberg. Un courrier de l'empereur de Russie rejoint le prince de Condé et lui remet une lettre du tzar : « Le corps de Condé passe au service de l'Angleterre » ...Le capricieux autocrate rappelait ses troupes en Russie, disgraciait Souwarow et manifestait l'intention de ne plus solder les émigrés... Il voulait la paix avec la France... » (Bittard des Portes, *Armée de Condé*, p. 352). Le 23 mars 1801, Paul Ier mourait assassiné.

Le corps de Condé prit d'abord la direction de Salzbourg, puis, quelque temps après, reçut ordre de se rendre dans le pays de Venise et de Frioul; ses membres subalternes ignoraient alors d'où ils tiraient leurs subsides; nous sûmes plus tard que la généreuse Albion en faisait toujours tous les frais.

Après avoir traversé des montagnes dont les sommets sont à jamais couverts de neige, nous découvrîmes enfin ce qu'on appelle le beau ciel de l'Italie!

La verdure de ce pays si privilégié par la nature contrastait d'une manière extraordinaire avec les frimas que nous venions de quitter et offrait à nos yeux le spectacle le plus délicieux et le plus enchanteur! Nous étions alors au mois de février.

Une très mauvaise réputation [1] nous avait précédés dans le pays où nous allions momentanément séjourner; un journal, soudoyé par les ennemis (car nous en avions non seulement en France mais encore en Allemagne), avait publié dans ces pages un extrait qui commençait ainsi : « Le corps de Condé, autant vaut dire la peste, part pour l'Italie; les militaires qui le composent sont capables de toutes sortes d'excès, le vol excepté. »

(1) Puisaye ne cache pas que, quant à l'insouciance et à la légèreté, cette réputation était quelque peu justifiée, mais il ajoute que le « sentiment du devoir et de l'honneur » poussé très loin chez ses frères d'armes, devait leur concilier les sympathies de l'étranger (*Souvenirs*, p. 59).

Ces indignes mensonges s'étaient tellement accrédités à Udine, capitale de Frioul, où furent logés les dragons nobles de Berry, que nous éprouvâmes la plus grande surprise en ne voyant aucune femme dans les estaminets où nous savions qu'elles avaient coutume d'aller ; ces cafés étaient presque déserts ; à peine y trouvâmes-nous quelques hommes à qui nous témoignâmes notre surprise sur le peu de société rassemblée dans ce lieu public, en ajoutant : « Peut-être sommes-nous assez malheureux pour être la cause innocente d'une conduite qui nous paraît bien singulière ! »

Un de ces Italiens, à la figure distinguée, ayant l'éducation d'un homme bien élevé, s'approcha de notre groupe et, très poliment, nous répondit « qu'il voyait bien qu'on les avait trompés sur notre compte. Nous en sommes d'autant plus convaincus, ajouta-t-il, en voyant la manière affable et honnête avec laquelle vous vous traitez entre vous ; on ne restera pas longtemps ainsi abusé à Udine ; dès demain nous dirons notre bonne impression aux diverses sociétés que nous verrons et tranquilliserons pleinement nos compatriotes sur le compte de ces Français qu'on leur a peints comme si dangereux et si redoutables. Pour vous prouver, continua-t-il, combien on a voulu nous prévenir contre vous, lisez cet article de *la Gazette de Venise !* »

Et il nous montra le libellé dont j'ai parlé, ce qui nous prouva trop bien la méchanceté de nos ennemis.

Je fus logé sur sa demande et avec un de mes camarades chez une dame Gassy, dont nous avions fait la connaissance ; son mari était l'un des riches négociants de la ville ; cette dame avait deux charmantes jeunes filles et une sœur, la signora Georgi, dont le mari était le plus fameux virtuose de la ville; on le priait, dans les grandes solennités, d'aller toucher de l'orgue dans la cathédrale. Là sa brillante méthode, sa façon de jouer, entraînante et enchanteresse, extasiaient tous ses auditeurs; la charmante signora savait parfaitement se distraire, surtout lorsque son mélomane de mari était, avec des amateurs, occupé à exécuter quelques ouvertures, et ceci arrivait souvent, car il était le directeur de tous les concerts de société. J'eus, pendant mon séjour à Udine, le bonheur de voir tous les jours Mme Georgi chez sa sœur, et quand son mari allait diriger un concerto, je m'empressais d'aller tenir compagnie à sa séduisante moitié.

Nos hôtes nous traitèrent avec infiniment de politesse et de bonté, nous reçurent à leur table, qui était des mieux servie ; bref nous étions établis comme des officiers d'état-major. Un bon abbé de trente-six ans et doté d'une taille gigantesque était le directeur de toute la famille Gassy ; on ne

remuait pas une paille, on ne faisait pas un pas sans préalablement le prévenir et le consulter. Il parlait le français beaucoup mieux que ses hôtes et conversait très volontiers avec nous.

Nos appointements de 50 francs par mois, ne nous permettant pas de vivre d'une manière aussi splendide, nous priâmes M. l'abbé Porto (c'était le nom du prêtre) de vouloir bien nous donner un moment d'audience, car nous désirions le charger d'une mission près de notre hôte. Nous lui expliquâmes donc que notre traitement ne nous permettait pas un ordinaire comme celui de la maison où nous étions, et nous le priâmes de dire à Mme Gassy qu'elle voulût bien nous faire servir dans nos chambres un repas de 15 sols, nos moyens nous interdisant d'y mettre davantage.

L'abbé Porto nous quitta en souriant afin d'aller s'acquitter de son message et revint un moment après en nous disant de la part de nos hôtes « que nous leur donnerions la moitié de nos appointements, si cela ne nous gênait pas, et qu'ils nous priaient de continuer à partager leurs repas. Ils vous engagent, continua l'abbé avec un sourire malin, à mettre cet argent de côté afin de leur en tenir compte quand vous partirez. »

L'aimable Mme Gassy nous dit un jour à M. du Brac et à moi (c'était le nom de mon camarade), en nous présentant une clé : « Voici la clé de ma loge au spectacle, allez-y tous les deux quand bon

vous semblera, mon mari n'y va jamais et, pour mon compte, je me suis imposé la loi de ne point y aller sans mes filles, et je ne veux les y conduire que lorsqu'elles seront mariées. »

Le spectacle à Udine était toujours bien suivi : un jour que la plus grande affluence encombrait les loges et le parterre, il y eut un grand tapage causé par l'acharnement que nous mîmes à vouloir faire bisser une romance au principal acteur. Le général autrichien qui commandait la place, pour prévenir l'abus qui s'était introduit de faire répéter à outrance certains couplets (ces couplets critiquaient parfois son gouvernement ou le tournaient en ridicule), avait absolument enjoint au directeur de ne laisser bisser sa troupe en aucun cas ; cet ordre était affiché à la porte du théâtre. Nos messieurs, n'ayant pas pris garde à cette défense, demandèrent donc au célèbre acteur qui jouait ce jour-là de redire sa romance. Tout le monde, à l'unanimité, cria : « Bis ! bis ! » L'habile virtuose, avec infiniment de politesse, nous observa le mauvais cas où il se mettrait s'il venait à enfreindre l'ordre du général. Ses observations ne furent nullement écoutées, et les cris de : « Bis ! bis ! » accompagnés des trépignements les plus bruyants, se firent entendre de plus belle.

Le directeur envoya alternativement ses plus belles actrices pour nous adoucir.

Peines inutiles! Tous leurs charmes, toute leur gentillesse, n'y purent rien; nous demeurâmes inébranlables.

La toile se baissa alors, pendant que retentissaient quelques imprécations contre le général autrichien et notre promesse de ne plus remettre les pieds dans un théâtre comme celui-ci.

Tout à coup paraît sur la scène un émigré français qui nous dit :

« Je pars de suite, Messieurs, pour me rendre auprès du général, qui a quelque bonté pour moi, peut-être serai-je assez heureux pour qu'il veuille bien suspendre son ordre, dont vous n'aviez aucune connaissance au début de la pièce, et donner ainsi satisfaction à votre désir. »

« Vive le capitaine de cuirassiers! » cria-t-on aussitôt avec enthousiasme.

Ce Français au service de l'Autriche ne tarda pas à revenir et dit d'une voix forte « qu'à sa grande satisfaction, il avait obtenu ce qui paraissait nous faire tant de plaisir ».

Nouveaux applaudissements à tout rompre.

Le célèbre chanteur parut très content de la révocation de l'ordre, salua l'assistance avec infiniment de grâce et répéta sa romance avec tant d'art, de méthode et d'entraînement que les spectateurs émus et transportés applaudirent à outrance pendant un quart d'heure.

La pièce se continua, le calme succéda au ter-

rible orage, et nous nous retirâmes contents d'avoir obtenu la satisfaction que nous avions si fortement désirée.

Les plaisirs que nous offrait la société de la ville, le jeu de ballon, le café, le théâtre, nous firent passer à Udine un temps très agréable (1).

Il y avait six mois que nous étions dans cette charmante ville quand tout à coup nous reçûmes l'ordre inattendu de la quitter le lendemain (2); cette nouvelle nous plongea tous dans la plus morne consternation. Je n'eus pas le courage d'aller faire mes adieux à la belle Mme Georgi; je craignais que mon émotion ne parût trop visiblement aux yeux de son mari. Je chargeai sa sœur de lui témoigner toute la peine que j'éprouvais de cette bien cruelle séparation, de lui dire aussi le désir bien manifeste que j'aurais de la revoir et de l'empressement que je mettrais à saisir toutes les occasions.

Mme Gassy n'était pas moins affligée du départ du camarade du Brac.

Nous devions partir le lendemain à l'aube; nous dînâmes vers sept heures; nous étions tellement

(1) Puisaye (p. 61) et Corbehem (p. 354) vantent à l'envi leur séjour à Udine.

(2) Une lettre de lord Minto, ambassadeur d'Angleterre, arriva, dans la nuit du 1er mai, au quartier général de l'armée de Condé, ordonnant aux Condéens de se remettre en marche pour l'Allemagne, afin de s'y réunir aux troupes du général Kray, qui battait en retraite devant Moreau.

tristes et pénétrés d'un si grand chagrin que mon frère d'armes et moi ne mangeâmes presque pas, malgré les encouragements de nos hôtes. La mère et les deux filles avaient les yeux extrêmement rouges.

Deux heures après, le moment étant arrivé de nous aller coucher et par conséquent de nous séparer pour toujours de nos amis, je sortis un petit sac de ma poche dans lequel nous avions mis tous les mois, très scrupuleusement, la moitié de nos appointements, ce qui formait à peu près la somme de 300 francs.

Après avoir remercié ces bonnes gens, les larmes aux yeux, de toutes leurs bontés, de toutes leurs attentions, je présentai à Mme Gassy ce que nous leur devions et lui dis, en balbutiant, que c'était bien peu pour tous les soins dont elle et son mari nous avaient comblés.

Cette bien excellente femme s'écria avec exaltation, en se croisant les bras, « que nous devions bien penser qu'eux étant riches n'allaient pas enlever les seules ressources que pouvaient avoir des malheureux bien éloignés de connaître le terme de leurs souffrances et de leur exil ! »

Elle avait, de concert avec son mari et M. Porto, imaginé cette ruse pour nous faire économiser cette petite somme et, en même temps, ménager notre délicatesse, qui se serait effarouchée si nous avions pensé vivre chez eux pour rien.

Nous demeurâmes stupéfaits et immobiles, manquant d'expressions pour témoigner notre gratitude et toute l'admiration que nous causait leur procédé.

Nous nous séparâmes enfin après nous être tous embrassés ; nos excellents amis nous comblèrent de toutes leurs bénédictions et des vœux ardents qu'ils faisaient pour notre bonheur et un prompt retour dans nos familles.

Les trompettes du régiment sonnèrent : « A cheval ! » Avant le jour nous quittâmes cette séduisante ville ; nous lui fîmes nos adieux, le cœur ulcéré de nous séparer de ceux de leurs habitants qui nous avaient donné tant de marques de leur bonté et de leur dévouement !

Nous nous dirigeâmes, à travers de nouvelles montagnes, vers la Carniole, la Styrie et la Carinthie où nous séjournâmes quelque temps, en regrettant toujours les plaisirs que nous avions goûtés dans la capitale du Frioul.

Dans la partie de l'Allemagne où nous prîmes nos quartiers d'hiver [1], nous avions en vue les monts Grapas, hautes montagnes qui sont la suite

[1] Pendant cette année 1800, sur l'historique de laquelle l'auteur passe très rapidement, les armées françaises étaient partout victorieuses. Lannes et Murat gagnaient, le 9 juin, la bataille de Montebello, Napoléon remportait, le 14, celle de Marengo. Moreau en Allemagne, était sur toute la ligne victorieux sur les Autrichiens dont l'armée de Condé — bien que soldée par l'Angleterre — suivait la mauvaise fortune.

de celles du Tyrol et qui forment vers l'est les limites du royaume de Hongrie. Les peuples de ces contrées ont du rapport avec celui de la Pologne et paraissent également abrutis par l'eau-de-vie.

Notre quartier général était placé à Gratz, capitale de la Carinthie [1], ville agréable où nous allions de temps à autre nous distraire, mais dont les habitants étaient bien éloignés d'avoir les manières douces et l'urbanité de ceux d'Udine ; ils ont en général une humeur sombre. Les femmes y sont plus gaies, plus franches et plus aimables que les hommes ; mais leur abord est extrêmement difficile, soit par l'austérité de leurs mœurs, soit par les usages, soit enfin par le peu de confiance que leur inspiraient les Français.

La chasse et la pêche étant défendues, le jeu était notre récréation et notre plus doux passe-temps. Nous ne pouvions faire de grands écarts, n'ayant ni crédit ni grosses sommes à perdre. Le baccarat et le reversis étaient nos jeux habituels.

Dans l'oisiveté, nos caractères étaient devenus ombrageux et susceptibles, et les affaires d'honneur étaient fréquentes ; pour ma part, j'en eus deux avec deux excellents camarades, M. de Beaulaincourt et M. de Santeuil, provoquées, l'une par une misérable querelle de jeu, l'autre par une dis-

[1] Où la petite armée de Condé était arrivée le 21 janvier 1801.

cussion concernant un cheval ; je défigurai l'un de mes adversaires et je blessai gravement l'autre. Bien que notre amitié n'en fut plus tard que mieux cimentée, je ne m'en consolai jamais.

A notre départ de l'Italie, Mgr le duc de Berry fit un voyage à la cour de Naples. Il était parti avec un costume de militaire russe pareil au nôtre ; à son retour, nous fûmes extrêmement surpris de le voir coiffé à la Titus, et d'une manière qui lui allait à ravir ; chacun de nous, croyant qu'il était de bon ton d'imiter le prince, fit couper ses cheveux et disparaître sa queue à la prussienne. Lorsque Son Altesse Royale fut instruite de ce manque de discipline, elle fut fortement en colère et ordonna une revue pour le lendemain en faisant dire à l'ordre « que ceux qui ne seraient pas strictement en uniforme seraient punis d'une manière exemplaire ».

N'ayant pas jeté nos longs cheveux, chacun de nous se fabriqua une queue postiche.

Le prince, de son côté, parut également en costume et fut très satisfait de notre exactitude à remplir ses ordres. Après la revue, il ordonna des manœuvres et en commanda lui-même les évolutions ; elles étaient si accélérées — notre allure étant constamment au galop — que nos queues, dont la plupart étaient mal ajustées, se détachèrent en grand nombre pour tomber dans nos rangs, singularité qui finit par faire rire le prince d'une

manière extraordinaire ; nous-mêmes, à l'instar du commandant, en fîmes autant. Cette manœuvre récréa tout le monde ; il nous fut permis, à dater de ce moment, de rester toujours coiffés à la Titus.

Le régiment était un jour en marche et suivait une route qui longeait un canal ; le duc de Berry était à sa tête avec ses aides de camp et tout son état-major.

Ayant été ce jour-là de service pour la correspondance, je rentrais au corps très tranquillement quand, tout à coup, je vois Son Altesse Royale venant de mon côté. Lorsque je fus à sa hauteur, je tirai mon chapeau, comme c'était l'usage, pour saluer le prince ; or, nous avions de grands panaches blancs d'un pied de long. Comme je marquais dans cette occasion mes respects à Son Altesse, le panache effleura les oreilles de mon cheval et lui causa une telle frayeur qu'il se jeta, malgré moi, sur le groupe qui entourait le prince et précisément du côté du canal, qui était sans garde-fou.

Tout le monde me criait :

« Prenez donc garde, vous ferez tuer Monseigneur, vous le ferez noyer ! Tenez donc votre cheval dans les rênes et dans les jambes ! »

Sans me rendre compte de l'objet qui effrayait cet animal, sans comprendre bien ce que me criaient tous les dignitaires, je tenais toujours

avec humilité mon chapeau bas. Enfin mes respectueuses salutations augmentant toujours le danger du prince et celui de son brillant état-major, un chef d'escadron me cria avec une voix de tonnerre : « Eh ! sacré nom d'un f..., remettez donc votre chapeau ; ne voyez-vous donc pas, f... que c'est le panache qui effraie votre f... rosse ! »

Cette manière énergique de s'exprimer me fit enfin apercevoir d'où provenait le vertige et l'impolitesse de mon terrible tartare. Je remis aussitôt mon chapeau et redevins enfin maître de guider mon Bucéphale où bon me semblait.

Cet orage se termina heureusement sans autre accident que cette chienne de peur dont je ne fus pas plus exempt que tous ceux que ma monture avait si fortement effrayés. Comme je me dirigeais vers ma compagnie pour reprendre mon rang, mes camarades me disaient, les uns : « Est-ce vous qui avez causé toute cette rumeur et toute cette alarme ; » les autres : « Ma foi, le Prince n'a pas de plus cruel ennemi que vous » ; « sans doute, ajoutaient encore quelques-uns en éclatant de rire, vous avez pactisé avec Napoléon et vous aviez choisi le canal pour être la tombe de Monseigneur » ; et beaucoup d'autres plaisanteries qui ne m'amusaient point du tout !

Cependant je finis par rire de toutes les facéties de ces farceurs.

Quelques jours après ce petit événement, Son

Altesse Royale, me voyant remettre un paquet de lettres à un de ses aides de camp, me cria de la croisée de son hôtel :

« Ah ! dites-moi, Cézac, je vous dispense à l'avenir de me tirer votre chapeau, lorsque vous serez monté sur votre tartare si mal éduqué ! »

Ce prince du sang était fougueux et violent même ; mais il faut dire à sa louange que, son moment de vivacité passé et s'il s'imaginait avoir peiné quelques-uns de ses compagnons d'armes, il savait, par des manières pleines de bonté, leur faire oublier son emportement, faire désirer presque avoir été l'objet de sa colère. Nous connaissant tous par nos noms, il prétextait avoir affaire à la queue de la colonne et revenait sur ses pas pour dire des choses flatteuses et pleines de bonté à ceux qu'il croyait avoir choqués.

. . . .

Les denrées étant très bon marché en Carinthie, nous faisions avec nos seuls appointements une fort bonne chère et nous nous réunissions quelque fois une vingtaine pour faire un pique-nique ; un de nos camarades, M. de Curières, nous y amusait beaucoup par le spectacle de sa force inouïe ; il souleva un jour un billard chargé de douze personnes :

Un de mes camarades et moi fûmes un jour témoins de l'explosion de son bouillant caractère et d'un danger auquel il échappa heureusement.

Dans la contrée où nous étions, il était d'usage, quand un père, une mère, un oncle, une tante venaient à décéder, que la famille du défunt manifestât sa peine et ses regrets en allant faire une orgie qui durait toute la nuit suivante après les funérailles.

Une semblable cérémonie se passait une fois dans une auberge, pas loin de notre cantonnement et très rapprochée du logement de M. de Curières; celui-ci voulut pénétrer dans cet estaminet pour se rafraîchir; il demanda une canette de bière qu'on lui apporta aussitôt ; il avait presque vidé sa mesure quand une partie des hôtes, étant déjà dans les vignes du Seigneur, vinrent lui chercher noise, lui susciter ce qu'on appelle « une querelle d'Allemand ». M. de Curières les engagea avec bonté et à plusieurs reprises de bien vouloir lui laisser achever sa canette: deux des plus hardis, ne tenant aucun compte de son avertissement, se rapprochèrent de lui ; l'un lui mit le poing sous le nez, pendant que l'autre avalait le reste de sa bière en lui disant : « A ta santé, chien de Français ! »

Il n'en fallut pas davantage pour faire éclater un orage des plus épouvantables. Sortant enfin de son calme, M. de Curières sauta aussitôt sur un banc qui était à sa portée et qu'il mania comme une plume; en lui faisant faire le moulinet à quatre faces, il eut, en un clin d'œil, chassé non

seulement les deux individus qui lui avaient cherché dispute, mais même tous les parents du mort, ainsi que les hôtes qui voulurent prendre fait et cause pour leurs compatriotes. Demeuré maître de la maison, l'ancien garde du corps fut assiégé avec des hurlements, des vociférations et même des coups de pierre au travers de la porte et des croisées.

Il sentit alors, dans cette critique circonstance, l'impérieuse nécessité de sortir de cette fatale galerie. Aussitôt cette résolution prise, il s'arma d'un coutelas et, tenant toujours de l'autre son redoutable banc, fondit avec impétuosité sur cette populace, écarta ceux qui lui barraient le passage et fit, par une manœuvre savante et hardie, une retraite en bon ordre, repoussant de temps en temps ceux qui le pressaient de trop près. Ce fut dans cette critique situation qu'un camarade et moi, venant de faire un service de correspondance, le rencontrâmes; nous volâmes naturellement de suite à son secours, bride abattue.

Tout ce monde se dissipa immédiatement à notre approche et nous ramenâmes avec nous ce brave militaire, nullement blessé, mais extrêmement agité et dans les plus grandes convulsions, qui lui faisaient gonfler d'une façon très saillante les veines du front.

Nous lui fîmes déposer ses armes sur le glacis de la place qui avait été le théâtre de ses exploits

et, tout en marchant, il nous conta l'aventure dont il avait failli être la victime.

Après être resté l'espace de quatre mois dans la Carinthie et la Carniole, nous apprîmes que la paix de Lunéville permettait enfin à l'Europe de respirer et lui donnait un repos dont elle avait le plus grand besoin.

Aucune puissance n'ayant eu le soin de stipuler de clause en notre faveur, il fut décidé de nous licencier (1). Les Anglais, toujours généreux et touchés de notre cruelle situation, voulurent bien nous gratifier de huit mois d'appointements (2). Nous fûmes conduits dans une petite ville de la vaste province où nous étions cantonnés, appelée Windich-Westrich (3); ce fut dans cet endroit que nous fûmes définitivement licenciés.

Nos princes n'eurent pas le courage de prendre congé de leurs compagnons d'armes; ils nous

(1) A Lunéville, le cabinet de Vienne (qui ne pouvait pas continuer la guerre et avait conclu la paix le 1er février) n'avait pas cessé de montrer son indifférence vis-à-vis du corps de Condé, qui l'avait si loyalement servi. L'Angleterre, qui continuait la guerre sur mer, avait décidé de ne plus payer une armée qui, sur le continent, ne combattait plus. Cézac fait preuve ici vis-à-vis de l'Angleterre d'une reconnaissance un peu exagérée et qui est assez en rapport avec la tournure bienveillante de son esprit et de son heureux caractère. La plupart des auteurs contemporains sont moins élogieux à ce sujet.

(2) Les soldats — comme Cézac — touchaient 9 kreutzers par jour.

(3) Ou plutôt Windish-Feistritz, quartier général que le vieux prince de Condé quitta le 1er juin.

firent distribuer des certificats extrêmement flatteurs avec le sceau de leurs armes et signés par eux. Un lieutenant général, après nous avoir rassemblés pour remettre nos chevaux à des commissaires, nous lut l'ordre suivant :

« Braves gentilshommes français, nos princes vont être dispersés dans plusieurs cours de l'Europe ; ils vous suivront toujours en pensée ! Le respectable héros qui a partagé toutes vos fatigues et tous vos périls m'a chargé de vous faire ses tendres adieux ; son âme est si affligée par le regret de vous quitter qu'il ne se sent pas le courage de s'acquitter lui-même d'un devoir que son cœur lui aurait fait trouver si doux à remplir ; il pense et il est dans la forte conviction que, quelle que soit votre destinée et les circonstances dans lesquelles vous pourrez vous trouver, vous suivrez constamment le chemin de l'honneur et ne vous écarterez jamais de la route que doit suivre un brave militaire (1). »

Chacun de nous, pénétré de la plus vive émotion et accablé de la plus noire tristesse, fut chez les commissaires anglais pour recevoir les huit mois de traitement.

Aussitôt que nous eûmes touché cette somme, nous nous dispersâmes ; nous étions vraiment

(1) Le licenciement eut lieu le 1er mai. On peut lire dans les *Memoires sur le duc de Berry* l'admirable page que lui consacre Chateaubriand.

navrés d'une séparation qui avait lieu pour la seconde fois et s'effectuait dans un pays bien plus éloigné de notre patrie que lors du premier licenciement. Les uns se dirigèrent vers la Russie, d'autres vers la Hongrie, d'autres enfin vers la Prusse.

CHAPITRE XI

MAI 1801-AVRIL 1802

Projet de retour en France avec M. de La Roche-Aymon. — Préparatifs de départ. — Passage à Udine. — Milan. — Rencontre dangereuse qui tourne à bien pour les deux émigrés. — Singulière recommandation obtenue par eux auprès de l'ingénieur Duchesne. — Son accueil à Domo-d'Ossola. — L'éloge des Condéens dans la bouche d'un ingénieur de l'armée Cisalpine. — Duchesne facilite à l'auteur sa rentrée en France. — La nouvelle route du Simplon. — Cézac et La Roche-Aymon séjournent à Genève en qualité de « bourgeois de Lyon ». — Mlle Contat. — Arrivée en France. — Lyon, Aurillac, Martel. — Retour à Sarlat. — Réunion familiale.

Ayant retrouvé à l'armée de Condé M. de La Roche-Aymon, mon voisin et ami en France[1], je fus le trouver et lui fis part de mon désir de rentrer en France; je lui observai, que s'il voulait partir avec un compatriote et voisin, j'en serais fort aise.

Il entra aussitôt dans mon sentiment et m'assura qu'il était, comme moi, prêt à entreprendre de faire les 6 ou 700 lieues que nous avions à parcourir pour regagner nos pénates; nous nous promîmes de ne plus nous quitter jusqu'à la

(1) Dont il a été question au début des *Souvenirs*.

mort ou jusqu'au moment où nous nous retrouverions au sein de nos familles.

J'embrassai M. de La Roche-Aymon de tout mon cœur, heureux de son acquiescement à suivre ma fortune, et nous discutâmes ensemble le plan que nous pouvions adopter pour mettre notre projet à exécution. Je lui racontai la connaissance que j'avais faite avec les Gassy à Udine, pendant notre séjour dans cette ville ; il fut convenu que nous nous mettrions en route immédiatement par l'Italie, en nous dirigeant vers la Suisse, puis vers le département du Rhône.

Nous fîmes faire chacun, et le plus économiquement possible, une redingote et un gilet ; nous nous achetâmes également un chapeau ; n'étant porteurs d'aucun paquet, nous nous dirigeâmes tranquillement vers la capitale du Frioul ; nous avions calculé que, si nous n'éprouvions aucune entrave dans notre long voyage, en le faisant à pied bien entendu, notre argent suffirait pour cette hasardeuse entreprise. Nous nous préparâmes donc à traverser cette belle Italie et, quoique les armées françaises en occupassent une partie, nous étions résolus à ne rien changer à notre itinéraire.

Nous fûmes parfaitement bien reçus à Udine chez notre ancienne hôtesse, qui voulut nous garder une semaine entière ; sa sœur, Mme Georgi, que je voyais tous les jours, fit si bien pour nous rendre service que, par son influence, nous obtînmes des

passeports jusqu'à Milan, ce qui ne laissa pas de nous être fort utile.

Nous quittâmes donc Udine, bien résolus à affronter tous les hasards et toutes les chances de notre singulière destinée ; nous arrivâmes à Milan après quinze jours de marche, sans avoir éprouvé d'autres désagréments que celui d'exhiber nos passeports dans plusieurs villes, où on ne fit, du reste, aucune difficulté pour nous laisser passer.

Nous étions constamment dans l'admiration en traversant ce beau pays de l'Italie qui offre partout le spectacle d'un printemps perpétuel; nous entrâmes enfin, dans cette superbe capitale où commandait le général Murat ([1]).

Nous avions l'habitude, avant de pénétrer dans une ville, de brosser nos bottes et nos habits ; ensuite, notre chapeau sous le bras et notre canne à la main, nous avions l'air d'être des bourgeois de l'endroit. Nous ne manquâmes pas, avant d'arriver à Milan, d'user des mêmes précautions. Les grenadiers français, qui étaient aux postes, ne firent pas la moindre attention à nous et nous laissèrent passer. Nous fûmes nous installer dans un hôtel de mauvaise apparence et, par conséquent, en rapport avec notre bourse. Nous restâmes quatre jours dans cette grande ville, cherchant le moyen de nous procurer des passeports

([1]) On sait que Murat avait été nommé, après la bataille de Marengo, gouverneur de la République Cisalpine.

pour continuer notre route et traverser les Alpes.

Durant cet espace de temps, nous parcourûmes cette belle cité, admirant quelques-uns des superbes monuments et des chefs-d'œuvre qu'elle renferme.

Le luxe des maisons et celui des brillants équipages attestent l'opulence de la majeure partie des habitants. Sur les remparts, qui sont en forme d'octogone, sont des promenades ombragées d'arbres antiques et de la plus grande beauté. Nous fûmes naturellement curieux d'aller voir la magnifique cathédrale dont la réparation, commencée depuis un siècle, n'était pas encore achevée; nous montâmes sept ou huit cents marches pour parvenir jusqu'à son dôme. L'élévation en est si considérable que les habitants que nous voyions se promener sur la place qui touche à ce bel édifice, nous semblaient être des enfants de l'âge de trois ans.

Nous lûmes des milliers de noms, tracés sur le mur de l'enceinte du dôme et, parmi eux, beaucoup de ceux de nos illustres guerriers; nous nous avisâmes d'y coucher aussi les nôtres.

Le dernier jour, comme nous nous retirions très pensifs, cherchant des expédients pour continuer notre route, nous entrâmes machinalement dans un café pour nous rafraîchir et nous reposer; nous fûmes témoins dans ce brillant établissement d'une altercation assez violente survenue entre trois personnes qui prenaient du thé à une

table, tout près de la nôtre. Il fut question entre eux de la Révolution de France; l'un d'eux, s'énonçant avec beaucoup de véhémence, parut abonder dans nos sentiments et nos opinions. Ces messieurs, quoique originaires de Milan, s'entretenaient dans notre langue, et même avec assez de pureté. Quand ils eurent fini leur thé, ils se séparaient. J'attendis, en les surveillant de la croisée, qu'ils se fussent éloignés; puis, saisissant le moment favorable, je m'élançai pour suivre celui qui avait abondé dans notre sens, après avoir dit à M. de La Roche-Aymon de m'attendre. En abordant mon homme, je lui dis que : « lui ayant entendu proférer une opinion semblable à la mienne, j'osais m'adresser à lui en toute confiance ». Je lui expliquai la fâcheuse situation dans laquelle un de mes camarades et moi nous trouvions et je le suppliai, s'il avait quelque influence, de nous faire délivrer des passeports pour la France; je lui avouai qui nous étions et même d'où nous venions. Cet homme fut tellement effrayé de cette dernière ouverture qu'il se crut presque au milieu de l'armée de Condé, regarda autour de lui avec épouvante et me pria en grâce de parler tout bas, car, dit-il : « vous pourriez fort bien me compromettre; vous êtes bien imprudents, ajouta-t-il, de vous exposer ainsi à la barbe de vos cruels ennemis; ils vous feraient un bien mauvais parti, s'ils savaient que deux émigrés sont dans cette ville!

« Il est vraiment heureux qu'il n'y ait que moi qui le sache; mais, n'ayant pas la moindre influence, je ne vois pas comment vous retirer du labyrinthe dans lequel vous vous êtes engagés, ni quel genre de service je pourrais vous rendre. »

Mon homme trépigne, se frotte les mains, réfléchit un moment, puis, tout à coup, comme s'il lui était venue une idée extrêmement lumineuse, me dit, en baissant la voix :

« Venez chez moi à la chute du jour; ma femme, qui est Française, connaît particulièrement un ingénieur en chef, employé à la route du mont Simplon, et je pense que, par sa recommandation auprès de cet officier, elle vous facilitera le moyen de passer les montagnes qui vous séparent de votre pays; vous raccourciriez en passant par cette route. »

Après maintes réflexions, nous nous décidâmes, La Roche-Aymon et moi, à nous faire conduire par cet homme chez sa femme, que nous apprîmes être la marchande de modes le plus en vogue de Milan.

Cette femme, belle encore, avait surtout beaucoup d'éclat; son mari, en nous présentant à elle, lui rappela que nous étions les deux personnes dont il lui avait parlé déjà.

Elle nous dit alors, en faisant des minauderies et des grimaces insoutenables :

« J'ai un ami intime, appelé M. Duchesne, ingénieur en chef, établi par le gouvernement fran-

çais à Domo-d'Ossola [1] pour surveiller les travaux de la route du Simplon. »

Elle s'étendit ensuite beaucoup, devant son pauvre diable de mari, sur l'excellence, l'amabilité et la gentillesse de cet officier ; elle nous en parla tant et avec tellement d'enthousiasme que nous n'eûmes pas de peine à deviner quel était le genre de coiffure que portait cet honnête bourgeois.

Elle monta dans sa chambre, en nous faisant des excuses et en nous disant qu'elle allait écrire à ce brave militaire une lettre conçue de telle manière qu'il serait heureux de nous rendre service et de nous être utile.

Bref, elle nous donna une lettre de recommandation dont l'effet nous parut devoir être chimérique et dont nous ne nous servîmes qu'avec répugnance, comme des noyés qui s'accrochent à une dernière branche.

Ayant réglé notre compte avec notre hôtesse la veille, nous partîmes dès l'aube, sortîmes de Milan sans difficultés et prîmes la direction de Domo-d'Ossola, petite ville située au pied des Alpes et où était établi M. Duchesne [2].

(1) Domo-d'Ossola, au pied du Simplon, à 28 kilomètres au nord-ouest de Palanza.

(2) L'ingénieur militaire Duchesne dirigea les premiers travaux dans le percement de la superbe route militaire de plus de 60 kilomètres de long (de Brigg à Domo-d'Ossola) ouverte par ordre de Napoléon de 1800 à 1807.

Après deux jours d'une marche pénible, nous nous embarquâmes sur les lacs Majeur et Mineur, dont les eaux sont si merveilleusement belles et transparentes ; nous fûmes vraiment dans l'extase sur la beauté du délicieux et pittoresque paysage qui entoure ces deux nappes d'eau. Les jolies maisons de campagne et les beaux châteaux qu'on aperçoit de toutes parts offrent le coup d'œil le plus enchanteur, le plus admirable.

C'est sans doute dans ce pays si merveilleux que furent primitivement placés le père et la mère de tous les humains. Après avoir fait un repas assez succulent dans notre élégante chaloupe, nous continuâmes notre route vers Domo-d'Ossola.

Nous débarquâmes avec des voyageurs à qui il eût été imprudent de confier notre secret car ils ne parlèrent que de République et de liberté! Nous voyagions vraiment sur les ailes de la divine Providence, aussi voulut-elle bien ne pas nous abandonner.

Nous arrivâmes enfin le troisième jour dans la ville où résidait M. Duchesne. Parvenus à notre auberge, M. de La Roche-Aymon prétexta un grand mal à la tête, afin de me mettre dans l'obligation de porter moi-même la lettre de la modiste à l'ingénieur en chef, car nous redoutions tous les deux le résultat de la protection de cette femme auprès de l'officier.

Il fallut donc bien me décider à remplir ce singulier message ; je me fis conduire à l'hôtel de M. Duchesne ; il faisait presque nuit quand on m'indiqua sa porte à laquelle j'allai frapper. Le cœur me battait bien fort quand il cria : « Entrez ! »

J'ouvris la porte et fus aborder un fort joli cavalier, assis près d'un bon feu, en petite veste et culotte de molleton ; il était chaussé de sandales, coiffé d'un bonnet de police richement brodé et portait d'élégantes bésicles. Il me demanda ce que je souhaitais de lui.

Après l'avoir salué avec l'humilité de quelqu'un qui a peu de confiance, je lui dis :

« En passant par Milan pour me rendre en France, j'ai vu une dame qui m'a fortement prié de vous remettre cette lettre » ; je lui tendis alors la missive de la modiste.

Il la prit, la décacheta, m'engagea à m'asseoir, approcha sa bougie et se mit en devoir de lire la singulière épître.

De ma place, je surveillais sa physionomie du coin de l'œil ; je m'aperçus bientôt que mon élégant ingénieur secouait la tête, puis finit enfin par éclater de rire ; se tournant ensuite de mon côté, il me dit avec assez de bienveillance :

« La protection d'une femme de ce genre-là a très peu de poids et de crédit sur mon esprit ; mais je ne veux pas que vous soyez sa dupe, ni la victime de son peu d'influence. »

Le voyant dans de bonnes dispositions, je lui dis sans détours qui j'étais, d'où je venais, ma résolution de risquer tous les périls afin de rentrer au sein de ma famille.

Il parut m'avoir un gré infini de l'abandon avec lequel je lui parlai ; il me dit que, les journaux lui ayant appris que le corps de Condé avait été licencié, il avait deviné que j'étais un de ces braves militaires ; s'interrompant, il me demanda :

« Où avez-vous attrapé cette balafre ?

— En vous combattant, lui répondis-je, parce que, en agissant ainsi, j'ai cru faire mon devoir.

— En effet, reprit-il, c'était la tâche que vous deviez remplir dans votre situation ; les soldats de notre armée vous estiment beaucoup et ne font pas grand cas, au contraire, des émigrés qui, à Hambourg ou dans les villes hanséatiqûes, faisaient la belle jambe et les paresseux, tandis que vous autres combattiez vaillamment pour votre roi ! »

Ensuite, changeant de sujet de conversation, il continua en se frottant le front :

« Je ne sais trop quel moyen employer pour vous tirer de l'embarras où vous êtes ; en tout cas, ne sortez pas de votre logement, vous pourriez vous compromettre ; le général qui commande ici est un enragé jacobin gorgé de biens nationaux. S'il savait que deux émigrés sont dans cette ville, il les ferait arrêter de suite ; je le vois cependant journellement, et je passe les soirées

chez lui, car il a une femme charmante et deux filles accomplies qui ont de tout autres sentiments. »

Tout en discourant ainsi, l'officier compulsait des papiers, paraissant y chercher le moyen de nous obliger.

Tout à coup il s'écria : « J'ai votre affaire! »

Il me montra une feuille volante portant comme en-tête ces mots écrits en gros caractères : « Ordre des travaux du mont Simplon. »

Il ajouta au-dessous :

« J'ordonne aux citoyens Laroche et Cézac (il ne voulut pas écrire la grand nom de La Roche-Aymon, en disant qu'il était trop connu), employés à mon bureau, de se rendre à Genève à l'effet de faire transporter (ici tel ou tel instrument nécessaire aux travaux de la route du mont Simplon), et je prie les commandants de Dosedro et de San-Diago de leur faire fournir à leur retour les mulets qui leur seront utiles pour transporter lesdits effets. — *Signé* : DUCHESNE, ingénieur en chef de l'armée cisalpine. »

En me remettant cet écrit, ce brave et excellent homme me répéta :

« Ne quittez pas votre auberge ni votre camarade non plus ; un sergent dans lequel j'ai une entière confiance viendra vous prendre un moment avant le jour et vous accompagnera jusqu'à ce que vous ayez dépassé les postes avancés de la

montagne ; après cela, vous n'aurez plus rien à craindre jusqu'à Genève ; mais, comme j'ai cherché à obliger des braves sur la foi desquels je puis compter, donnez-moi votre parole, ainsi que celle de votre camarade, que vous déchirerez cet ordre signé de ma main avant d'entrer dans les murs de Genève ; sans cette précaution, vous pourriez me compromettre, et je vous crois trop loyaux pour ne pas être persuadé que vous tiendrez à m'éviter un désagrément grave. »

J'étais tellement ému de l'obligeance de ce brave M. Duchesne que, ne pouvant proférer une parole, je levai les bras pour marquer le serment que je lui faisais de tenir notre promesse et, si le respect ne m'eût pas retenu, je lui aurais sauté au col pour lui prouver ma reconnaissance.

S'apercevant de mon émotion, l'officier reprit :

« Je suis enchanté d'avoir trouvé l'occasion de vous obliger, vous ne me devez absolument aucune reconnaissance, car, dans une occasion analogue, il me fut rendu un semblable service. N'ayant pu recevoir les personnes qui m'obligèrent ainsi, je me fais un devoir de m'acquitter envers vous, et je forme des vœux bien sincères pour que le léger service que je vous rends ait pour vous un heureux résultat. »

Je le remerciai de nouveau, ému jusqu'au fond du cœur, et pris congé de ce brave officier.

M. de La Roche-Aymon m'attendait avec la

plus grande impatience ; ce long retard à retourner auprès de lui lui inspirait de sinistres pressentiments. A mon arrivée, l'air de jubilation répandu sur mon visage lui rendit l'espérance, surtout quand, approchant mes lèvres de son oreille, je lui criai : « Vive le roi ! »

Le sergent aux ordres de M. l'ingénieur ne se fit pas attendre le lendemain ; ce dernier l'avait chargé d'un petit billet dans lequel il nous redisait tous ses vœux pour notre voyage et notre prompt retour au sein de nos familles.

Il avait eu la bonté de charger le fidèle sous-officier de trois bouteilles de bon vin, d'un saucisson et de la quantité de pain qu'il avait cru nous être nécessaire.

Nous partîmes à la pointe du jour dans le plus profond silence ; nous fûmes bientôt arrivés au pied du mont Simplon. La route était commencée depuis six mois seulement et quoi qu'il y eût journellement des milliers d'ouvriers occupés à y travailler, elle était très peu avancée. On faisait tellement sauter de rochers avec la mine que ce bruit, retentissant de montagne en montagne, donnait l'illusion d'une canonnade perpétuelle.

Le sergent, par complaisance, nous conduisit bien au delà des postes que M. Duchesne lui avait désignés ; nous fîmes avec lui une dernière halte pour achever nos provisions ; puis nous le grati-

fiâmes d'une pièce de 5 francs, que nous eûmes toutes les peines du monde à lui faire accepter; nous le priâmes aussi de renouveler à M. Duchesne nos remerciements et de l'assurer de notre plus vive gratitude.

Après avoir marché par des chemins épouvantables et des tempêtes de neige, qui faillirent faire perdre la vie à un malheureux marchand de parapluies que nous pûmes sauver et remettre aux mains des moines du Simplon, nous entrâmes, le quatrième jour, dans l'agreste et pittoresque Suisse; nous fûmes agréablement surpris, après avoir fait nos adieux à ces horribles chaînes de montagnes, de distinguer le majestueux et magnifique lac de Genève, qui a 15 lieues de long sur 6 à 7 de large. Nous nous trouvâmes bientôt sur des bords riants, qui offraient vraiment à nos yeux l'image de la félicité et du bonheur. Une innombrable quantité de chaloupes, sillonnant cette belle nappe d'eau, achevaient de rendre ce spectacle encore plus enchanteur.

Vers le soir de notre quatrième jour de marche, depuis Domo-d'Ossola, nous franchîmes les murs de Genève; mais, avant d'y pénétrer, nous fîmes ce que le lecteur devine : nous déchirâmes le passeport de M. Duchesne, afin de ne pas compromettre ce brave homme. Aurions-nous cru être décapités, rien ne nous eût empêchés de remplir un devoir aussi sacré!

Avant de pénétrer dans la ville, nous brossâmes, comme à l'ordinaire, nos habits et nos bottes; aussi les factionnaires, gardant les portes, nous prirent, là comme ailleurs, pour des bourgeois de l'endroit.

Nous eûmes à Genève la joie d'entendre parler le français sur le théâtre; il me semblait être déjà sur le sol de cette chère patrie, et j'envisageais le moment prochain où j'aurais le bonheur de me jeter dans les bras de mes chers parents.

Nous visitâmes la cité, puis nous imaginâmes de botaniser; grâce à cette feinte, il nous fut possible d'obtenir une lettre de recommandation où, qualifiés de bourgois de Lyon, il nous fut permis, non sans grandes difficultés, de passer au fort de l'Écluse sans passeports.

Nous séjournâmes environ une semaine dans la commerçante et populeuse ville de Lyon, où nous retrouvâmes M. le chevalier de Floirac [1],

(1) Le chevalier, puis comte de Lagrange-Gourdon de Floirac, avait eu une existence aventureuse. Page du comte d'Artois, puis capitaine dans le régiment de Monsieur, il fut arrêté à Varenne avec le roi Louis XVI et incarcéré. Sorti de prison, il rejoignit les princes à Coblentz, fit les campagnes de l'armée des princes, se retira à Düsseldorf, rejoignit le comte de Provence à Vérone et le suivit. Puis, ayant été fait prisonnier dans une expédition à Dunkerque, il fut conduit à Cahors pour y être jugé. Il s'échappa des mains des gendarmes et se cacha à Lyon, où il fut constamment chargé des ordres de Louis XVIII. C'est là qu'il épousa Mlle de la Ferronays, veuve du marquis du Goulet, colonel du régiment d'Enghien, tué à Ober-kam-Lach. En 1803, il se fixa à Versailles, toujours chargé des ordres de Louis XVIII. Accusé d'avoir pris part à la conspiration de Pichegru, il fut emprisonné à

marié depuis peu avec Mme de La Ferronays, et les messieurs de Fargues (1), que j'avais particulièrement connus au corps de Condé. Nous fûmes plusieurs fois au spectacle ; je me souviens d'avoir vu jouer *la Fausse Agnès* par une célèbre actrice, Mlle Contat; nous assistâmes aussi à une représentation qui nous fit le plus sensible plaisir :c'était celle représentant la fin tragique du chevalier d'Assas. Le costume blanc à revers noirs des militaires du régiment d'Auvergne, celui des généraux qui le commandaient, tout reportait au règne sous lequel eut lieu ce trait sublime. Beaucoup de personnes étaient surprises que le gouvernement de Bonaparte en 1801 permît cette représentation. Nous partîmes de Lyon dans le courant d'avril ; il ne nous survint en route rien de remarquable ; cependant, en arrivant dans une petite ville où l'on avait quelques semaines auparavant arrêté une diligence portant la recette, nous rencontrâmes, au moment où nous entrions dans une auberge, un gendarme qui en sortait et nous dit : « Messieurs, vous serez très mal ici, suivez-moi dans un hôtel où vous serez infiniment mieux. »

Pour lui montrer de la confiance et ne pas lui

l'Abbaye-aux-Bois et relâché au bout de trois mois. Sous la Restauration, il fut maréchal de camp, préfet et député de l'Hérault.

(1) MM. de Fargues étaient officiers dans l'armée de Condé lors du licenciement.

paraître suspects, nous le suivîmes dans l'endroit où étaient précisément douze militaires de la même arme, qui étaient là pour escorter une voiture publique, où se trouvaient déposés les deniers de l'État. Tous ces gendarmes étaient à table et faisaient une orgie sempiternelle.

Nous entrâmes dans la cuisine pour prendre l'air du feu. A peine étions-nous assis qu'il entra un maréchal de logis ayant un rubicond visage, animé par les vapeurs du vin; il nous demanda, tout en tournant le dos au feu: « Avez-vous vos passeports ? »

Je lui dis avec un air d'assurance: « Nous ne marchons pas sans cela ! »

Certain que je lui disais la vérité (car je faisais le simulacre d'ouvrir mon portefeuille), il me répondit: « Cela suffit, je vous dispense de me les montrer. »

Au jour, nous continuâmes notre route ; à mesure que nous approchions de la province qui nous avait vus naître, notre joie et notre bonheur augmentaient, les sensations les plus agréables nous pénétraient, bien qu'il nous vînt parfois de grandes inquiétudes au sujet de ce que nous allions apprendre sur nos familles.

Dans notre impatience d'arriver, nous accélérions notre marche et buvions à rasade pour rendre nos jarrets plus souples.

Nous passâmes à Aurillac, ville assez jolie, dont

le séjour est insupportable, à cause du bruit que font constamment les chaudronniers dans plusieurs de ses rues.

Nous traversâmes d'autres villes, qui n'excitèrent pas ma curiosité, tant était grande ma hâte d'arriver.

Rendus à Martel, petite ville du département du Lot, j'eus quelques nouvelles de ma famille mais point d'indications certaines.

Le lendemain, nous allâmes coucher dans une petite campagne où M. de La Roche-Aymon avait une tante chez laquelle nous trouvâmes sa sœur aînée; leur entrevue fut extrêmement touchante; je fus aussi très bien reçu par ces deux dames; le lendemain, je partis dès l'aube et me séparai de mon compagnon de voyage pour avancer toujours vers mes pénates.

Je vins, le soir, demander l'hospitalité dans un château où résidait la respectable famille du P... dont le père, émigré, n'était pas encore rentré; deux de ses filles s'y trouvaient seules, leur mère et leur sœur étant allées à Sarlat faire une visite à une de leurs parentes; elles me reçurent avec bienveillance comme le camarade d'armes de leur père; voyant mon désir de gagner Sarlat, elles m'offrirent de monter un de leurs chevaux qui devaient aller chercher leur mère et leur sœur.

Après avoir pris congé de ces deux intéressantes sœurs, rassuré par elles sur le sort des

miens, je partis pour Sarlat et fus débarqué directement chez Mme de La Calprenède [1], la parente de Mme du P..., à laquelle j'avais l'honneur d'être allié également.

Ce jour, ami lecteur, fut le plus fortuné, le plus heureux de ma vie ! Jour que je n'oublierai jamais, qui sera toujours présent à ma pensée et à mon cœur.

Je redoutais à dire vrai, et je ne sais pour quelle raison, que le temps et l'absence n'eussent refroidi la tendresse de mes parents, tendresse de laquelle je me souvenais si bien, cependant ! Je ne tardais pas à être pleinement détrompé !

Le jour de mon arrivée à Sarlat était la seconde fête de Pâques ; un grand bal y devait avoir lieu.

J'entrai donc chez Mme de La Calprenède ; elle était devant son miroir, occupée à faire sa toilette ; je la saluai et lui demandai timidement si je pouvais avoir l'honneur d'être connu d'elle.

Elle se retourna, m'examina durant quelques secondes et, tout à coup, s'écria en venant vivement m'embrasser :

« Si je te reconnais, mon cher Cézac ! Oh ! certainement oui ! Mais d'où viens-tu ? Par quelle voie es-tu parvenu jusqu'ici ? As-tu vu tes parents ? »

[1] Louise-Victoire de Calvimont, mariée le 27 août 1787 à Louis-Antoine de Costes de La Calprenède, chevalier seigneur d'Esgrignac, lieutenant au régiment de Béarn, puis conseiller au grand conseil. Elle eût une fille, Mme de L'Ecuyer de La Papotière.

Quand je lui eus répondu que j'arrivais tout triste du « grand voyage », que sa maison était la première ou j'étais entré, elle me donna des marques du plus touchant intérêt, m'apprit que tous les membres de ma famille se portaient bien, mais étaient fort inquiets sur le sort de leur pauvre émigré, que j'allais enfin leur causer la plus agréable surprise, leur apporter la joie et le bonheur!

Un visiteur arriva sur ces entrefaites : « Voilà, me dit Mme de La Calprenède, un de tes compagnons d'armes, M. de Cerval (1). »

Nous nous embrassâmes, mon ami et moi, et sa première question fut de me demander si je n'avais pas encore vu ma famille.

Après ma réponse négative, il ajouta : « Mais votre père et Mmes vos sœurs doivent être ici! Je les ai vus il n'y a qu'un instant, j'ai eu l'honneur de les saluer à la sortie des vêpres. »

Sans en dire davantage, il nous quitte, descend les escaliers quatre à quatre et se met à la recherche de cette partie de ma famille pour lui porter la nouvelle de mon arrivée.

Il apprend que mes sœurs doivent être déjà de retour au château de Campagnac, mais que mon père ne doit être qu'à l'extrémité du faubourg. Il court dans cette direction et rejoint enfin mon

(1) Pierre de La Vergne de Cerval, né en 1760 à Saint-Cyprien en Périgord, ancien volontaire à l'armée de Condé.

respectable père à la hauteur d'une petite auberge appelée la Croix-Rouge. Dès qu'il l'aperçoit, il lui crie de revenir sur ses pas, que M[me] de La Calprenède a une nouvelle importante à lui communiquer.

Mon père répondit en riant :

« Si j'étais un homme de bal, je ferais volontier la partie de mon aimable cousine, mais je ne le suis guère ; de plus, j'ai chez moi une société de parentes qui m'attendent, et il ne serait pas convenable de ma part d'être en retard pour faire les honneurs de ma table. »

Alors, M. de Cerval, cessant toute conversation énigmatique, lui annonça mon retour.

Mon père l'embrassa avec effusion et le pria de le soutenir pour le conduire dans les bras de son cher enfant.

Je me tenais aux aguets dans l'escalier, prêtant l'oreille ; je reconnais bientôt la voix de mon excellent père !

Je cours ! je me précipite à son col ; nous restâmes quelques instants dans cette douce étreinte, sans pouvoir ni l'un ni l'autre articuler une parole.

« Ah ! mon père ! lui dis-je enfin, des cheveux blancs !

— J'ai vieilli, mon très cher fils, balbutia-t-il ; mais mon cœur est resté toujours jeune pour toi ; il en est de même de tous ceux de ta famille, à la-

quelle je brûle de faire partager ma joie et mon bonheur. »

Je lui demandai s'ils n'avaient pas eu trop à souffrir de la tourmente révolutionnaire.

« Si, mon ami, me répondit-il, nous avons été souvent inquiétés et notre fortune a été diminuée ; sois tranquille, cependant, nous ne mourrons pas de faim ; il y a toujours une Providence pour les honnêtes gens ; mais je te quitte, car j'ai grande hâte de porter à ta mère et à tous nos parents l'heureuse nouvelle de ton retour. Ne sors pas de chez notre bonne cousine avant ce soir, moment où ton cousin le chevalier d'Abzac (1) viendra te prendre avec deux chevaux chez notre ami Landry. Sois prudent surtout, ajouta-t-il ; quelques esprits encore exaspérés pourraient te faire éprouver des désagréments ainsi qu'à ta famille.

Il m'embrassa de nouveau, prit congé de Mme de La Calprenède et partit pour le château de Campagnac.

Aussitôt qu'on sut mon arrivée dans la ville, beaucoup des principaux habitants me firent l'honneur de venir me voir et me comblèrent de bontés et de prévenances.

(1) François d'Abzac était le cousin germain de l'auteur ; son père, Joseph d'Abzac, co-seigneur de Campagnac, capitaine de grenadiers au régiment de Périgord, ayant épousé, le 12 novembre 1770, Marie de Cézac, tante de l'émigré.

Pendant ce temps, mon excellent père rentrait au sein de sa famille ; il la trouva à table avec les parents qui étaient venus passer les fêtes à Campagnac.

En entrant, il débuta par chanter [1] un couplet d'une chanson de table, comme c'était d'usage ; la société étrangère se leva aussitôt pour le saluer, pendant que ma mère et mes sœurs s'inquiétaient de sa santé et lui demandaient la cause de son retard.

Il ne répondit pas à cette question ; chacun reprit sa place et le repas continua.

Comme il mangeait son potage, on remarqua que la main de mon père tremblait beaucoup; cela inquiéta mes sœurs, qui lui demandèrent s'il était malade.

« Je vais très bien, répliqua-t-il, et ce qui met le comble à ma satisfaction, c'est de vous voir tous réunis à ma table le jour où j'ai de bonnes nouvelles à vous donner de notre pauvre exilé. »

En prononçant ces dernières paroles, il laissa échapper ses larmes.

[1] « M. de Cézac de Belcayre avait une voix superbe. Suivant une tradition de famille, on l'avait souvent prié de chanter à la cour. Ce qui est plus modeste et plus certain, c'est que, de la pittoresque terrasse de Belcayre, il faisait des duos avec le curé de Sergeac, petite paroisse située en face du château de l'autre côté de la Vézère, et les paysans s'assemblaient pour les écouter. Puis parfois aussi, le dimanche, il ne dédaignait pas d'offrir des concerts aux pauvres villageois. Qui sait si cela, joint à sa charité, ne contribua pas à le sauver en 1793 ? » (Note communiquée par la famille de Cézac.)

Ma mère et mes sœurs se lèvent, courent à lui et lui demandent avec beaucoup d'émotion dans quel pays je pouvais être et comment on pourrait correspondre avec moi.

L'aînée de mes sœurs, Mme de Coulomb de Lagrandval [1], ajouta qu'il fallait bien vite se cotiser pour m'envoyer des secours, car j'étais peut-être bien à plaindre.

Mon excellent père, ne pouvant plus tenir son secret devant une telle effusion de cœur, répondit :

« Le port de cet envoi ne nous coûtera pas cher ! »

Il n'en fallut pas davantage pour que toute la famille, l'embrassant à la fois, le suppliât de lui donner l'explication de cette énigme.

Mon père, alors, s'abandonnant à toute son émotion, leur dit, en les embrassant à son tour :

« Je viens de serrer mon fils dans mes bras ! A la brune, vous aurez tous le même bonheur, bonheur qui sera partagé par un frère qui vous chérit toujours. »

Aussitôt que la nuit eut remplacé la clarté du jour, je pris congé de l'excellente cousine qui m'avait si bien reçu pour me rendre chez le bon

(1) Julie-Gabrielle de Cézac, mariée en 1805 à Jean-Charles de Coulomb de Lagrandval, issu d'une antique famille de gentilshommes verriers du Périgord dont un proverbe patois disait : « Noble comme Lagrandval, noble comme le roi », morte à Planzac (Dordogne), le 10 février 1851, ayant eu huit enfants. Elle a laissé dans la contrée une réputation de bienfaisance proverbiale.

Landry, où devait venir me joindre le chevalier d'Abzac.

Ce brave Landry [1] était un maréchal de logis de gendarmerie qui avait été de tout temps très dévoué à notre famille ; il lui avait même donné de grandes preuves de ce dévouement dans les moments les plus critiques de notre terrible Révolution. Cet excellent homme, ainsi que sa femme, me reçurent avec effusion.

Ce couple honnête n'existe plus aujourd'hui, la tombe les renferme tous deux ! Mais je conserverai toujours, pour la famille de ces deux vieux amis, la plus sincère gratitude.

A peine une demi-heure s'était-elle écoulée que, l'oreille aux aguets, j'entendis le chevalier d'Abzac, arrivant au galop ; je ne me donnai que

(1) « Pendant et après la Révolution, le père et la mère de François de Cézac étaient demeurés dix ans sans avoir de nouvelles de lui. Ils sauvèrent leurs têtes à grand'peine et seulement grâce au dévouement de ce gendarme Landry. Ce brave homme les avertit secrètement qu'ils allaient être arrêtés. Après avoir serré leurs papiers et leurs bijoux dans le trou d'une cheminée de Campagnac, ils s'enfuirent pendant la nuit pour se réfugier à Belcayre. Quand les commissaires de Sarlat devaient venir arrêter M. de Cézac de Belcayre, le bon Landry le faisait prévenir. Il se cachait alors dans une grotte située dans les rochers qui surplombent le château et dans laquelle on pénétrait par une échelle posée sur un bateau. Au reste, quand les commissaires de Sarlat arrivaient pour arrêter M. de Belcayre, comme il était fort aimé des paysans, ceux-ci accouraient armés de fourches et effrayaient les agents du gouvernement qui faisaient des recherches superficielles. Ce fait se renouvela plusieurs fois ; mais M. de Belcayre, toujours averti par Landry, regagnait sa grotte et put ainsi traverser la tourmente. » (Note communiquée par la famille de Cézac.)

le temps de l'embrasser, en lui disant combien j'étais heureux de me trouver dans les bras de l'ami et du compagnon de mon enfance! Puis je pris congé des bons Landry, et nous partîmes.

Deux hirondelles n'auraient pas fait, je crois, plus vite que mon cousin et moi le trajet de Sarlat à Campagnac.

Mon jeune frère [1] et mes sœurs venaient à tout instant au portail pour écouter s'ils nous entendraient arriver; enfin le trot accéléré de nos chevaux leur fit bientôt comprendre que nous étions au bout de l'avenue et, l'instant d'après, ils serrèrent dans leurs bras ce frère que les plus jeunes avaient à peine connu; je les reconnus seulement à leurs voix, à leurs douces étreintes; ils me portèrent, plutôt qu'ils me laissèrent marcher, jusqu'à la salle où étaient tous mes parents.

Ma tendre mère, dont je regrette tant la perte, restait immobile à sa place et paraissait prête à s'évanouir; heureusement des larmes abondantes, provoquées par les embrassements de son bien-aimé fils, la soulagèrent et la tirèrent du pénible état dans lequel la joie trop forte de me voir l'avait plongée.

Les premières effusions passées, mon père dit tout haut :

[1] Charles-Jacques-Hubert de Cézac de Belcayre, qui naquit à Belcayre en 1778, servit dans l'armée impériale et fut tué devant Vienne.

« La joie que nous éprouvons de te posséder, mon cher fils, fait que nous n'avons rien mangé à dîner, ni nous, ni les excellents parents que nous avons ici; permets donc que nous nous mettions à table. »

Je courus embrasser mon respectable père et lui répondis :

« Je suis navré de cette diète, mais bien aise aussi, puisqu'elle me prouve si fortement tous vos sentiments. »

Je fus prendre place à côté de ma bonne mère, qui, au dessert, sortit sa bourse et me la donna; elle en fit autant de sa montre en me disant :

« Je n'ai plus besoin de savoir l'heure, puisque mon cher fils est auprès de moi! »

Elle m'aurait, je crois, donné la moelle de ses os, si cela avait pu m'être utile et ajouter à mon bonheur.

Ce jour-là il était à son comble, et celui qui a eu la complaisance de me lire comprendra qu'il fut le plus heureux de ma vie et qu'il me sera impossible à l'avenir d'éprouver une joie et un attendrissement plus marqués que ceux dont je fus pénétré lors de cette touchante et agréable soirée.

J'avais le cœur tellement ému que je ne pus manger ni dormir, malgré les calmants qu'on me donna pour me procurer le sommeil. Mon insomnie attira notre société autour de mon lit; à la fin, ma

bonne mère demanda à tout le monde d'aller se coucher et de laisser reposer son pauvre voyageur ; j'embrassai de nouveau toute ma famille, qui me souhaita une heureuse nuit.

Mais je ne fermai pas l'œil, et il me tardait infiniment d'être au lendemain pour jouir à longs traits du bonheur de me trouver enfin dans le sein d'une famille que je ne devais plus quitter.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

OCTOBRE 1792-MARS 1793

CHAPITRE IV

MARS-JUILLET 1793

CHAPITRE V

JUILLET 1793-MAI 1794

Pages.

CHAPITRE VI

MAI-OCTOBRE 1794

CHAPITRE VII

OCTOBRE 1794-AVRIL 1795

CHAPITRE VIII

AVRIL 1795-OCTOBRE 1796

CHAPITRE IX

OCTOBRE 1796-JANVIER 1800

CHAPITRE X

JANVIER 1800-MAI 1801

CHAPITRE XI

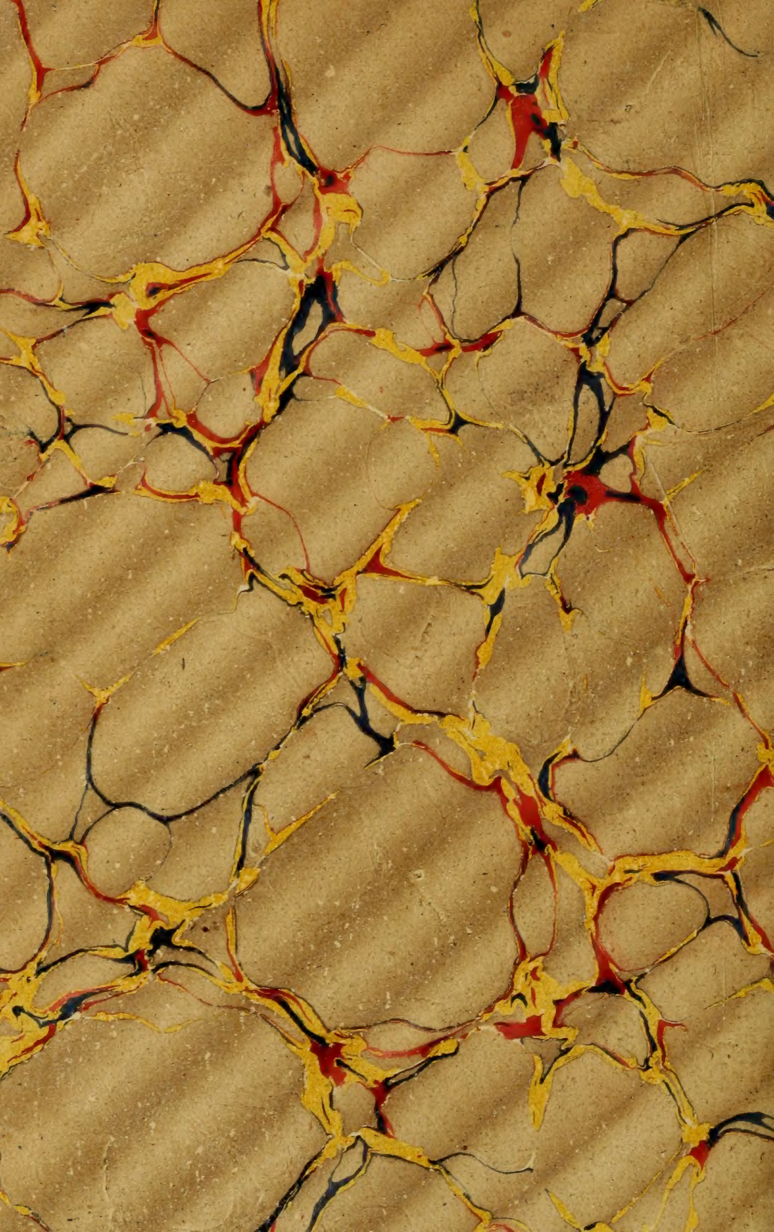
MAI 1801-AVRIL 1802

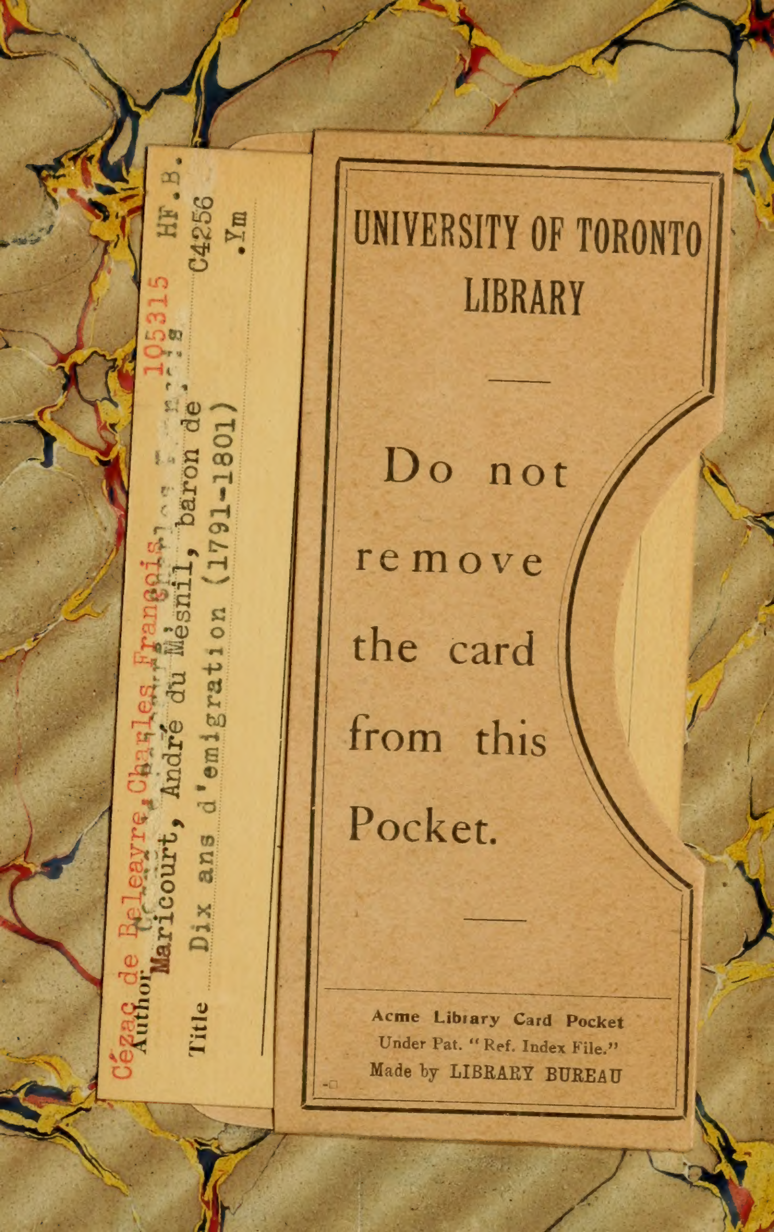
TOURS

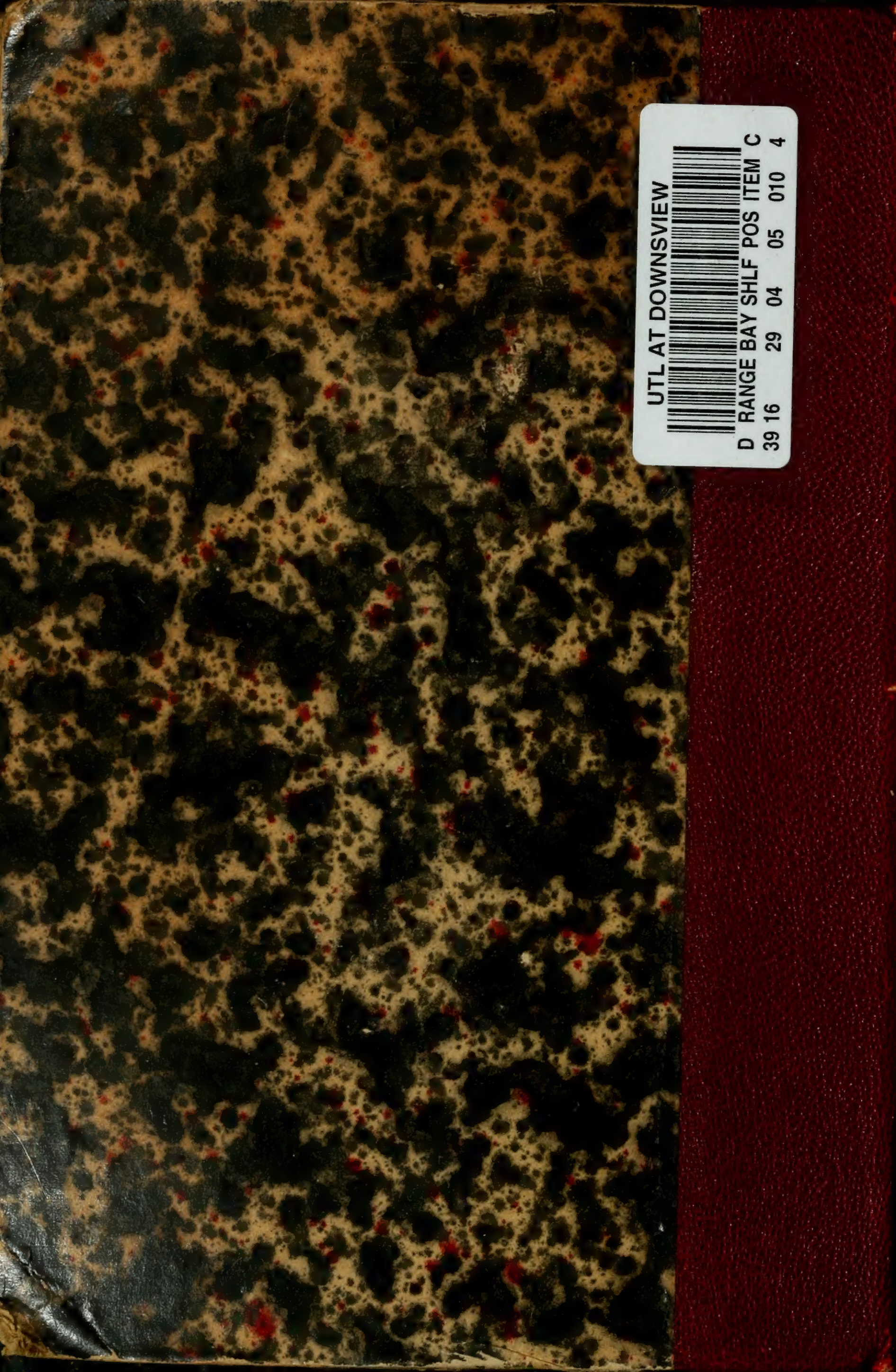
IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES

6, RUE GAMBETTA, 6

Tours, imp. DESLIS FRÈRES, 6, rue Gambetta.




Author Maricourt, André du Mesnil, baron de
Title Dix ans d'emigration (1791-1801)
105315
HF.B. C4256 .Ym
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
Do not remove the card from this Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 29 04 05 010 4